John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
203.4
v.1

LES GRANDS ÉVÉNEMENS PAR LES PETITES CAUSES.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2009

http://www.archive.org/details/essaisurlesgrand01rich

ESSAI

SUR LES

GRANDS ÉVÉNEMENS

PAR LES

PETITES CAUSES,

TIRÉ

DE L'HISTOIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A GENEVE,

Et se trouve à PARIS,

Chez GUEFFIER, Libraire, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXIII.

By Adrien Richer

ADAMS 203.4
v. 1

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

D'ORLÉANS.

MADAME,

LES VERTUS, qui vous ont été tranſmiſes par vos Ayeux, vous élévent à la vraie grandeur ; elles vous attirent même plus de vénération que votre Auguſte Naiſſance ; elles rempliſſent l'eſpace qui eſt entr

les Princes & les autres Hommes : vous protégez les Lettres, les Sciences & les Arts, & vous recevez avec bonté les hommages de ceux qui les cultivent. Daignez, MADAME, accepter celui que j'ose présenter à Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME, & souffrez que j'orne mon Ouvrage de votre Auguste NOM, qui, par le respect qu'il impose au Public, lui fera excuser la foiblesse de mes talens.

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

A. RICHER.

AVERTISSEMENT.

CURIEUX de connoître les reſſorts qui font mouvoir le monde, & les cauſes d'où naiſſent les Evénemens qui ſe ſuccédent avec tant de rapidité, j'ai lu avec attention les Hiſtoriens : cette Pomme fatale, qui a cauſé les maux affreux dont les hommes ſont accablés, eſt le premier objet qui s'eſt préſenté à ma vue, & ces Liſtes chronologiques des Révolutions arrivées depuis Adam juſqu'à nous, ne ſont que des Monumens de la foibleſſe des hommes.

Les plus légers motifs les excitent aux entrepriſes hardies, & leur font faire les plus grands efforts. Les moindres circonſtances renverſent des Trônes, détruiſent des Empires & en élévent de nouveaux. Enfin les plus grands Evénemens ſont ſouvent produits par les plus petites cauſes.

Cet Ouvrage contient quelques exemples de cette vérité. Il ſeroit immenſe ſi j'euſſe voulu les y inſérer tous; s'il plaît au Public, il me ſera

facile d'y en ajouter. S'il lui déplaît il y en a déja trop.

On me blâmera, peut-être, d'avoir mis l'amour au nombre des petites causes : mais je prie le Lecteur, avant de me juger, d'avoir égard aux circonstances, qui ont amené l'événement.

Quoique je n'aye consulté que les meilleurs Auteurs, la foiblesse de mes talens me fait, cependant, craindre de m'être trompé, & je demande un peu d'indulgence pour mon Ouvrage, si les fautes n'y sont pas trop fréquentes.

Comme mon but est d'amuser, non d'apprendre l'histoire, j'ai cru qu'il étoit inutile de marquer les dates : d'ailleurs toute l'Histoire a été remise en chronologies, lesquelles étant moins séches & plus exactes que les anciennes, peuvent instruire sans ennuyer.

ESSAI

SUR LES

GRANDS ÉVÉNEMENS

PAR LES

PETITES CAUSES,

TIRÉ DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE eſt un tableau qui réunit ſous le même point de vue les tems, & les climats. Au travers des différentes mœurs, des différens uſages, des différentes loix, on apperçoit les mêmes caractères, les mêmes paſſions, les mêmes foibleſſes, les mêmes hommes.

A peine le cahos eſt-il débrouillé, à peine l'homme eſt-il ſorti du néant, que les vices s'emparent de ſon cœur. Adam eſt rebelle, ſes Fils s'irritent les uns contre les autres, & arroſent la terre de leur ſang : les crimes ſe multiplient. Envain le déluge eſt envoyé pour détruire les hommes, & purger le monde : une famille flotte ſur les eaux, les vices y flottent avec elle, & ſe conſervent avec elle. Les enfans de Noé ſont auſſi corrompus que ceux d'Adam. Ils ſe diviſent, forment différents peuples, différents empires, où l'intérêt, l'ambition, la vanité ſément le trouble, & la diviſion : les hommes ſont en fureur contre les hommes, ſe déchirent les uns les autres : les peuples ſe portent contre les peuples : ils forcent même la terre à leur fournir le fer qu'elle cachoit dans ſon ſein ; donnent à

leurs carnages, les titres fastueux de victoires, de triomphes, & osent orner leur tête de lauriers produits par le sang. Les empires se détruisent, les révolutions succédent aux révolutions, les malheurs s'annoncent de siécles en siécles. Ceux du passé annonçoient les nôtres, dans les nôtres on découvre ceux de l'avenir.

Le tableau de l'Histoire présente cependant des vertus. La nature pour dédommager l'humanité, lui fait quelquefois présent de ces hommes utiles, qui réparent les ravages que les vices ont faits. Leurs intentions sont toujours pures, leurs actions sont toujours des bienfaits. Leur exemple appelle les uns au bien, arrête les autres prêts à commettre le crime. Enfin la sagesse fait sortir le bien, d'où le vice fait sortir le mal; & c'est souvent des moindres circonstances.

SEMIRAMIS profite d'un badinage de Ninus son mari, Roi d'Assyrie, pour le faire perir, & pour s'emparer de la Souveraine Puissance.

NINUS, Roi d'Assyrie, se trouve trop resserré dans ses Etats : pour faire des conquêtes il rassemble les jeunes gens les plus robustes de son Empire, leur fait apprendre à monter à cheval, à manier les armes, les accoutume aux fatigues : & lorsqu'il les croit capables de combattre & de vaincre, il les conduit contre les Babyloniens qu'il soumet. L'Arménie est subjuguée ; les Medes veulent lui résister, ils sont vaincus. Leur Roi est pris, & crucifié avec sa femme & ses enfans. L'Asie entiére est forcée de reconnoître Ninus pour son Souverain. Les Bactriens arrêtent ses conquê-

tes : le Héros s'irrite, retourne dans ſes Etats, leve de nouvelles troupes, revient ſur ſes pas, ſe lance ſur les Bactriens, qui oſent lui faire face, les force de ſe renfermer dans les murailles de Bactra. Cette Ville fortifiée par la nature & l'art, relève le courage des Bactriens ; leur confiance leur tient lieu de sûreté. Ils rejettent les promeſſes, bravent les menaces de Ninus. Ce Conquérant fait des efforts incroyables, la gloire & le deſir de ſe venger, excitent ſa fureur, qu'il ſçait inſpirer à ſes Soldats : mais ſes forces diminuent, ſes bataillons s'éclairciſſent, ſes Soldats accablés de fatigue, ne ſont plus en état de combattre. Ninus voit ce malheur, & gémit. Enfin il ſe trouve dans l'affligeante néceſſité de ſacrifier ſa gloire & ſa vengeance à la conſervation de ſon armée. Malgré ſa douleur il ordonne de lever le ſiege. Déja les drapeaux

ſont baiſſés, les bagages ſont pliés; Ninus & ſes Soldats lancent ſur Bactra des regards furieux, comme des lions que le courage excite, & que la fatigue arrête. Dans ce moment on vient dire au Roi que la ville eſt priſe, & que c'eſt à la prudence & à la valeur d'une femme qu'il doit cette conquête.

Il juge de la grandeur de l'action, par la grandeur de ſa joie, demande avec empreſſement, à voir celle qui donne tant d'éclat à ſon pays & à ſon ſexe, diſant qu'il veut lui-même lui offrir les récompenſes dues à ſon ſervice. On lui préſente Sémiramis. Ninus eſt encore plus étonné de ſa beauté que de ſa valeur : il reſte dans le ſilence de l'admiration : ſes yeux ne lui donnent pas tout le plaiſir qu'il leur demande ; ſon cœur, que la gloire ſeule animoit, eſt tout enflammé d'amour : il eſt

vaincu lui-même par celle qui vient de vaincre ses ennemis. Enfin il lui offre la couronne, & son cœur, & tremble qu'elle ne les refuse. L'ambition guidoit Semiramis : pour avoir la couronne, elle accepta le cœur de Ninus.

Semiramis étoit le fruit d'un concubinage. Au moment de sa naissance elle fut exposée. Des Bergers la trouvèrent, & la porterent chez celui qui avoit l'inspection des troupeaux du Roi. Bientôt elle surpassa en beauté & en esprit, toutes les personnes de son sexe. Le Gouverneur de Syrie, visitant un jour les troupeaux de Ninus, la vit : frappé de ses graces, & de sa beauté, il la demanda en mariage, & l'obtint. Se trouvant obligé d'accompagner le Roi dans la guerre contre les Bactriens, & ne pouvant se séparer de sa femme, il la mena avec lui. Semiramis, en examinant les mu-

railles de Bactra, s'apperçut que les Assiégés négligeoient les endroits fortifiés, pour se porter aux endroits les plus foibles, parce que les Assyriens tournoient tous leurs efforts vers ceux-là. En conséquence de cette observation, elle se mit à la tête de quelques braves soldats, monta dans la ville par un endroit où il n'y avoit nulle défense, y jetta la consternation, & fit ouvrir les portes à l'armée Assyrienne. Voilà comme elle mérita l'admiration & l'amour de Ninus.

Le Roi, tout occupé de sa nouvelle épouse, repassa dans ses Etats, & ne songea plus qu'à lui procurer tous les amusemens que son amour pour elle lui inspiroit. Il voulut se donner le plaisir de voir l'Asie entière soumise à celle qui régnoit dans son cœur, & lui donna une autorité absolue pendant un jour, ordonnant à ses su-

jets d'exécuter toutes les volontés de Semiramis. Une femme sage & prudente, eut sans doute profité de ce badinage, pour faire connoître à Ninus ses fautes : mais Semiramis ne consulta que son ambition & sa cruauté. Sitôt que Ninus lui eut mis le pouvoir en main, elle s'en servit pour le faire assassiner. Les traîtres qu'elle avoit séduits, ne manquerent pas à publier que le Roi n'avoit abandonné les rênes de l'Empire à son épouse, que parce qu'il sentoit sa fin approcher. Le peuple, toujours peu instruit des affaires de Cour, crut ce qu'on lui disoit, & reconnut, sans répugnance Semiramis pour sa Souveraine. Cet esprit élevé, ce caractère ambitieux ne se contenta pas de sa puissance. Semiramis devint jalouse de la gloire que Ninus avoit acquise par ses conquêtes, par la construction de Ninive, & de plu-

ſieurs édifices. Pour attirer ſur elle les regards du monde, & l'admiration de la poſtérité, elle fit bâtir la ſuperbe Babylone ; & pour en hâter l'exécution, elle y employa deux millions d'hommes. Elle ſe mit à la tête d'une armée formidable : par ſes victoires, étendit l'Empire d'Aſſyrie, applanit des montagnes, détourna des rivières, bâtit des villes, & força la terre d'être abondante où elle paroiſſoit vouloir être ſtérile.

Semiramis ne voulut point ſe marier, elle eut peur de perdre ſa puiſſance. Mais le Trône ne la mettant pas à l'abri des foibleſſes de l'humanité, elle en marquoit aux plus beaux hommes de ſon armée; & pour n'avoir pas à rougir devant eux, elle leur faiſoit auſſitôt payer ſes faveurs de leur vie. Elle voulut faire la conquête de l'Inde: mais cette expédition ne lui réuſſit pas ; ſon armée fut taillée

en piéces, elle fut même bleſſée dans l'action. Son fils Ninias, qu'elle avoit eu de Ninus, profita de ſa défaite pour la faire périr : il publia enſuite qu'elle étoit montée au Ciel. Elle avoit alors ſoixante-deux ans. Les Aſſyriens l'adorèrent comme une Divinité. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'elle pouſſa la débauche juſqu'à commettre un inceſte avec ſon fils Ninias.

L'AMOUR D'HELENE pour Páris, cauſe le Siége & la ruine de Troïe.

HÉLENE, fille de Tyndare, Roi de Sparte, étoit d'une ſi grande beauté, que la renommée la vanta comme une merveille. Tous les Rois de la Grece aſpirerent au bonheur d'avoir pour épouſe cette belle Princeſſe : pour l'obtenir ils ſe

rendirent tous à Sparte. Tyndare étoit flatté de voir tant de Monarques à sa Cour s'honorer d'un regard de sa fille: mais cette joie étoit troublée par la réflexion. Plus il marquoit en eux d'amour pour Hélene, plus il sentoit d'inquiétude. Il ne pouvoit douter que ceux auſquels il ne l'accorderoit pas, se trouveroient insultés, & que le dépit les réuniſſant, ils chercheroient leur vengeance dans sa ruine. Son embarras augmentant tous les jours, il eut recours à Ulyſſe, Roi d'Ithaque, dont la prudence se faiſoit admirer dans toute la Grece, & lui demanda conſeil. Ulyſſe lui en donna un fort sage: il le ſuivit; ce fut d'aſſembler les Amans de sa fille, de leur faire jurer ſolemnellement qu'ils se contenteroient du choix qu'elle feroit, & qu'ils se réuniroient tous pour défendre l'Amant heureux contre quiconque voudroit la lui enlever. Hélene, frappée de

la beauté de Menelas, frere d'Agamemnon, Roi de Mycenes, lui donna la préférence, & pendant trois ans ils trouverent un bonheur mutuel dans leur union. Au bout de ce tems Alexandre Pâris, second fils de Priam, Roi des Troyens, voyant que le Royaume de la Troade appartenoit à Hector, son frere aîné, résolut d'aller chercher un établissement ailleurs. Il passa dans le Péloponèse, arriva à Sparte, vit Hélene, & sentit tout le plaisir que cause la vue d'une belle femme. L'image charmante de cette Princesse se grava dans son cœur, & y alluma le feu de l'amour. Il chercha l'occasion de la voir encore, & de lui parler. Dans les tems reculés les Reines n'étoient pas si bien gardées qu'elles le sont de nos jours. Pâris trouva donc le moyen d'exprimer son amour à Hélene. Il étoit jeune, beau, bien fait, séduisant:

Hélene avoit le cœur tendre, il fut bientôt payé de retour. S'aimant tous deux avec la même tendreſſe, ils voulurent ſe poſſéder toujours. Hélene pour ſon Amant quitta le Trône, & le ſuivit à Troye, où Priam eut la foibleſſe de la recevoir. Menelas privé d'une femme qu'il adore, s'afflige, s'irrite contre le raviſſeur, fait retentir la Grece de ſes plaintes, & de ſon malheur. Les Rois ſe ſouviennent de leur ſerment, & ſe hâtent de le remplir. Les Agamemnons, les Ajax, les Achiles, les Philoctetes, &c. jurent la ruine de Troye, & vont l'aſſiéger.

Priam paſſoit les reſtes d'une longue & paiſible vie au milieu d'une nombreuſe famille. La belle & vertueuſe Andromaque employoit ſes moments à plaire à Hector, ſon mari. Les Citoyens tranquilles par un commerce floriſſant, vivoient dans une heureu-

ſe aiſance. Le Laboureur voyoit avec joie mûrir ſes Fruits & ſes Bleds : il ſe flattoit de la douce eſpérance d'en retirer le profit dû à ſes travaux. Enfin cette harmonie ſi néceſſaire dans toutes les ſociétés, régnoit dans la Troade. Une armée de Grecs paroît, tout eſt troublé. La crainte s'empare des eſprits ; les gens de la campagne ſe retirent promptement dans la Ville, les portes en ſont auſſitôt fermées. Le brave Hector vole ſur les murs, ſon exemple relève les courages abattus ; on le ſuit, on l'imite, on réſiſte pendant dix ans aux efforts des Grecs. Enfin Hector eſt tué, les Troyens ſont conſternés, ils ne peuvent plus réſiſter, les Grecs entrent dans la ville, immolent à leur fureur tout ce qui paroît devant eux. Soldats, Citoyens, Princes, Princeſſes, tout tombe ſous le fer du vainqueur. Priam eſt lui-même égor-

gé aux pieds des Autels. Le feu eſt allumé aux quatre coins de la ville qui eſt ſur le champ réduite en cendres. Menelas revoit Hélene, ſon amour ſe rallume, il oublie ſa perfidie, & la raméne à Sparte.

PLUSIEURS jeunes Romains étant dans le vin, s'entretiennent ſur les femmes. Cette converſation occaſionne le viol de Lucréce: ce viol eſt cauſe que les Rois ſont chaſſés de Rome, & qu'on change la Monarchie en République.

TARQUIN, le plus ſuperbe, ſeptième Roi de Rome, étoit ambitieux, cruel, & politique. La Royauté ne contentoit pas ſes inſatiables deſirs, il aſpiroit au deſpotiſme. Pour y parvenir, il fit périr pluſieurs Sénateurs, qu'il croyoit capables d'arrêter ſes projets,

jets, intimida les autres qui se tenoient cachés chez eux : sur les ruines des Loix, ce Tiran élevoit un pouvoir cruel, qu'il affermissoit par une complaisance continuelle pour les soldats. Avec eux il étoit doux, familier & libéral. Il leur abandonnoit souvent le pillage des Villes qu'il prenoit sur les ennemis. Il les menoit d'expédition en expédition, parce qu'il craignoit que les Sénateurs, & les principaux Plébéiens ne leur fissent ouvrir les yeux sur ses desseins. Enfin après avoir soumis plusieurs peuples voisins de Rome, il attaqua les Rutules, les poussa jusques dans les murs d'Ardée leur capitale, fit le siége de cette Ville : mais voyant qu'il lui en coûteroit trop de monde pour la prendre d'assaut, il changea le siége en blocus. Comme il n'étoit question que d'empêcher d'y faire entrer des vivres, la dis-

cipline se relâcha dans l'armée Romaine. Les Officiers se régaloient mutuellement. Sextus Tarquinius, fils du Roi, donna un repas à plusieurs jeunes Officiers, du nombre desquels étoit Collatinus, mari de Lucréce, & Gouverneur de Collatie, petite Ville du Latium. Dans ce repas on parla des femmes, ce qui est ordinaire dans les cercles où il n'y en a point. Chacun voulant faire honneur à son choix, exagera les vertus & la beauté de la sienne. On n'avoit pas apparamment alors une grande confiance en la sagesse des Dames, puisqu'on décida qu'il falloit voir si celles dont il étoit question, méritoient les éloges qu'on leur donnoit. Le vin, qui n'avoit pas été épargné, fit regarder cette plaisanterie comme une chose sérieuse. L'on monta à cheval, & l'on alla à Rome pour surprendre les femmes, &

pour voir comment elles ſupportoient l'abſence de leurs maris. On les trouva toutes dans la joie & les plaiſirs, & leur embarras, à la vue de leurs maris, étoit la preuve certaine de leur faute. On ſe rendit enſuite à Collatie, chez Collatinus, & quoique la nuit fut déja avancée, on trouva Lucréce au milieu de ſes femmes, occupée à filer : cette vertueuſe Dame vit ſon mari avec joie : elle lui fit ces careſſes ſimples & naturelles, qu'inſpire l'amour. Sa beauté, la majeſté de ſa taille, ſes manières nobles & modeſtes, charmerent tous ceux qui accompagnoient Collatinus. Ils lui rendirent tous un tribut d'éloges : mais Sextus Tarquinius ne s'en tint pas aux ſimples impreſſions que lui cauſoit l'admiration : il étoit jeune, vif, bouillant ; l'amour s'empara de tous ſes ſens, plus il voyoit Lucréce, plus ſes déſirs criminels s'irritoient. Comme

son devoir le rappelloit à l'armée, lui & ses amis, il partit, mais avec le dessein de revenir bientôt pour assouvir sa passion brutale. Elle étoit si violente que les travaux militaires ne furent pas capables de l'amortir : il cherchoit tous les jours un prétexte pour se dérober du camp, & de l'armée. Enfin il céde à son impatience, court, vole à Collatie, feignant d'y apporter des ordres de la part du Roi, son pere. Il va loger chez Collatinus. Lucréce le reçoit avec cette douceur & cette sécurité qui accompagnent toujours la vertu : elle soupe avec lui, le fait conduire dans l'appartement qui lui est préparé. Plus Sextus est prêt de celle qu'il aime, plus son cœur s'enflamme, & sa passion s'irrite. L'hospitalité violée, l'outrage fait à la vertu, ne lui inspirent point de remords. Il se lève, prend un poignard qu'il a eu la barbare précaution d'apporter avec lui, pénétre à

l'appartement de Lucréce : elle s'éveille. Quelle ſurpriſe ! Sextus la ſerre entre ſes bras, lui dit, en lui faiſant ſentir ſon fer : » Si vous criez, » & ſi vous me refuſez, vous êtes » morte. Je ne me contenterai pas » de vous avoir ôté la vie, je laiſ- » ſerai à votre mémoire une tache » éternelle. J'égorgerai un de vos » eſclaves, je le mettrai à côté de » vous, & je publierai que j'ai » vengé l'honneur de Collatinus ».

Enfin ce barbare, par ſes menaces, par ſes efforts, triompha de la vertueuſe Lucréce, & retourna au camp dès le lendemain au matin. Lucréce dèshonorée, ſe croit indigne de vivre : Elle écrit à ſon mari : » Rendez-vous promptement, je » vous prie, à Rome chez Lucré- » tius, mon pere ». Elle prend une robe de deuil, ſous laquelle elle cache un poignard, va trouver Lucrétius, ſe jette à ſes genoux, les arroſe de ſes larmes, & lui ra-

conte ſon malheur. Collatinus arrive dans ce moment, accompagné de ſes amis. Auſſitôt qu'il paroît, Lucréce lui dit : » Ah ! Seigneur, » je ne ſuis plus digne de vous. » Mon cœur, il eſt vrai, vous a » toujours été fidèle : mais mon » corps a été ſouillé. Sextus Tarquinius eſt venu chez vous, & » m'a ravi l'honneur. Romains, » vengez-moi, vengez-vous. ». En achevant ces mots, elle tire ſon poignard, ſe frappe, & meurt. Tous ceux qui étoient préſens à ce funeſte ſpectacle, ne purent retenir leurs larmes. Pendant qu'ils s'abandonnoient à la douleur, Lucius Junius, qui pour échapper à la cruelle défiance du Roi, s'étoit enveloppé dans les apparences de la ſtupidité, d'où lui étoit venu le ſurnom de Brutus, s'approche du cadavre, en arrache le poignard tout ſanglant, & d'une voix ferme, prononce ces mots, que lui inſpire l'indignation :

» Je jure par ce fer, par ce sang,
» de venger l'insulte qui a été faite
» à cette vertueuse femme. Oui,
» pour bannir la Royauté de Rome
» je perdrai jusqu'à la derniere
» goûte de mon sang; j'en atteste
» les Dieux, je le jure à la Patrie ».

Il fit ensuite passer le poignard entre les mains de Collatinus, de Lucrétius, de Valérius, enfin de tous ceux qui étoient présens, & leur fit à tous jurer la même chose. Ce serment fut le signal d'un soulèvement général. Cette triste nouvelle portée de bouche en bouche, se répandit bientôt dans toute la ville: on accourut de toutes parts dans la maison de Lucrétius. Tout le monde avoit admiré Lucréce, tout le monde fut touché de son sort. Son sang arrachoit des larmes de tous les yeux, sa plaie étoit une bouche qui demandoit à être vengée. Le peuple irrité contre les Tyrans, prit les armes; l'armée

instruite de ce qui se passe à Rome, se révolte. On pille le Palais du Roi, on dévoue aux Enfers, & on condamne aux plus cruels supplices ceux qui entreprendront de rétablir la Royauté. On établit des Magistrats annuels, sous le titre de Consuls, pour gouverner l'Etat. Brutus, l'auteur de la liberté est élu Consul avec Collatinus, mari de l'infortunée Lucréce.

Les Décemvirs exercent la tyrannie dans Rome; un d'entr'eux devient amoureux d'une jeune fille qu'il voit passer: cet amour est cause que les Décemvirs sont bannis, & que le Décemvirat est détruit.

DANS les premiers tems de la République Romaine, le Sénat & le peuple étoient sans cesse divisés. Les Sénateurs vouloient avoir seuls

le gouvernement de l'Etat, le peuple vouloit le partager avec eux. Pour mettre fin à ces troubles, & à ces divisions, on envoya des Ambassadeurs à Athènes recueillir les loix de Solon. Lorsque ces Ambassadeurs furent de retour, on établit dix Commissaires, sous le titre de Décemvirs, pour travailler à former un corps de loix, qui seroit dans la suite la régle du gouvernement de la République Romaine. Ils composerent les loix des douze Tables dont il nous reste encore quelques fragmens. Comme toutes les dignités de la République étoient réunies dans le Décemvirat, les Décemvirs exercerent dans Rome un pouvoir despotique. Ce furent eux qui se mirent à la tête des troupes, qu'on fut obligé de conduire contre les Eques, & les Sabins. Appius Claudius, le plus ambitieux, le plus cruel, & le plus politique des Décemvirs resta dans

Rome, réuniſſant ſur ſa tête toute la puiſſance de ſes Collégues qu'il appuyoit d'un corps de troupes dont il avoit toujours la précaution de ſe faire eſcorter. Son caprice ſeul décidoit des biens & de la vie des Citoyens. Etant un jour ſur ſon Tribunal à rendre ſes injuſtes arrêts, il vit paſſer auprès de lui une jeune fille d'une beauté raviſſante, âgée d'environ quinze ans: elle alloit aux écoles publiques avec ſa nourrice. Appius Claudius, frappé de ſes charmes & de ſes graces naiſſantes, fixe ſur elle des regards pleins de paſſion. Le lendemain il la vit encore paſſer à la même heure: échauffé par ce que lui avoit inſpiré ſon imagination, il la trouva encore plus belle. Enfin, ne pouvant réſiſter à ſon amour, il s'informa quelle étoit ſa famille, comment elle s'appelloit. Ayant appris que c'étoit la fille d'un Plébéien, qu'elle s'appelloit *Virginie*, qu'el-

le devoit ſe marier à Icilius, autre Plébéien, il réſolut de mettre tout en uſage pour la ſéduire, & pour contenter ſes deſirs criminels. Ne doutant pas que la pudeur & l'innocence de cette jeune fille ne fût allarmée, s'il ſe hazardoit lui-même à lui faire des propoſitions, il réſolut d'employer l'adreſſe d'une de ces femmes d'intrigue, qui ſçavent trafiquer de la beauté des jeunes perſonnes. Il en fit donc venir une chez lui, par des préſens très-conſidérables, par les promeſſes les plus flatteuſes, obtint d'elle qu'elle employât pour lui ſon adreſſe. Cette femme ne fut pas long-tems à faire connoiſſance avec la nourrice de Virginie, & à s'inſinuer dans ſa confidence. Comme il eſt ordinaire de juger des autres par ſoi, elle crut que les préſens feroient la même impreſſion ſur cette nourrice, qu'ils avoient faite ſur elle; elle lui en fit d'abord d'une médiocre valeur,

pour ne pas occasionner les soupçons, les augmenta peu-à-peu, en promit de très-considérables. Enfin elle acquit la confiance de cette nourrice, au point qu'elle crut pouvoir s'ouvrir à elle. Mais la sage & fidèle nourrice, rejetta avec horreur les offres qu'on lui fit, rendit les présens, & défendit à cette femme de reparoître jamais chez elle. La passion d'Appius ne se rebuta point: elle s'irritoit dans les obstacles. Il résolut de mettre un autre moyen en usage, dont sa puissance lui promettoit le succès. Il engage M. Claudius, un de ses cliens, à réclamer Virginie comme son esclave. M. Claudius étoit un de ces hommes hardis, entreprenans, effrontés, qui par une complaisance criminelle gagnent la confiance des Grands. Cet odieux ministre de la passion du Décemvir, sacrifiant à son intérêt, la probité, le respect humain, va dans l'éco-

le où est la jeune Virginie, la prend par la main, veut l'entraîner dans sa maison, disant qu'elle est née d'une de ses esclaves, & qu'elle lui appartient. Virginie interdite n'oppose que les larmes à la violence qu'on lui fait : mais sa nourrice l'arrache d'entre les mains de son ravisseur. Ce scélérat dit qu'il ne veut point user de violence, mais qu'il réclame la protection des loix, & qu'il somme ceux qui s'opposent à la justice de ses prétentions, de venir sur le champ devant le Décemvir. Il prend ensuite la jeune Virginie par la main, la conduit au Tribunal d'Appius Claudius. Le Peuple les suit, les uns par curiosité, les autres par considération pour le pere de Virginie. Numitorius, oncle de la jeune fille, instruit de ce qui se passe, accourt bientôt à son secours. Le ravisseur forme ainsi sa demande : » Cette » jeune fille nâquit dans ma mai-

» ſon ; elle en fut dérobée ſecréte-
» ment par une eſclave qui eſt ſa
» mere, & qui, pour cacher ſon
» larcin, feignit d'être accouchée
» d'un enfant mort. Elle vendit
» cette fille à la femme de Virgi-
» nius qui étoit ſtérile, & qui
» voulant paſſer pour avoir eu des
» enfans, la ſuppoſa pour ſa fille.
» Il m'eſt aiſé de prouver par des
» témoins irréprochables la véri-
» té de ce que j'avance. Enfin je
» vais l'emmener chez moi, parce
» qu'il eſt juſte qu'une eſclave ſuive
» ſon maître ; & j'offre des cautions
» pour la repréſenter, ſi Virginius
» prétend encore être ſon pere ».
On ſentit bien que la hardieſſe de ce fourbe étoit appuyée de l'autorité du Juge : mais on diſſimula, & l'oncle de Virginie faiſant violence à ſa fureur, repréſenta au Décemvir, avec toute la modération dont il étoit alors capable, qu'il étoit injuſte d'attaquer des Citoyens ſur

leur naissance, pendant que leur pere étoit absent; qu'il ne demandoit que deux jours pour faire revenir Virginius, qui étoit sorti de Rome, parce que l'intérêt de la Patrie l'avoit appellé; que pendant ce tems il offroit de garder Virginie chez lui, & qu'il n'étoit pas juste qu'on envoyât la fille d'un Citoyen Romain dans une maison où son honneur seroit encore plus exposé que sa liberté. » Les loix, ajouta-» t'il, ordonnent que dans un litige, » avant le jugement décisif, le » Demandeur ne trouble point le » Défendeur dans sa possession ». Tout le monde approuva la Justice de cette demande, & il sembloit que le Décemvir ne pouvoit s'y refuser: mais la passion n'écoute ni loix ni raison. Voici le langage qu'elle inspira au Décemvir: » Je dois être » le protecteur d'une loi si juste; » c'est moi-même qui l'ai rédigée » dans les douze Tables: mais

» l'eſpèce n'eſt pas la même dans
» l'affaire préſente, il n'appartient
» qu'au pere ſeul de réclamer ceux
» qu'il prétend être ſes enfans; &
» s'il étoit ici, je lui en adjugerois,
» ſans balancer, la poſſeſſion : je
» veux bien accorder le tems né-
» ceſſaire pour faire venir Virgi-
» nius de l'armée, mais je ne puis
» pas priver un Citoyen d'une eſ-
» clave qu'il redemande ».

A l'inſtant Claudius ſe met en devoir d'emmener Virginie : mais toute l'aſſemblée, par un murmure général, fit connoître l'indignation que lui cauſoit cet injuſte arrêt. Les femmes touchées de compaſſion, & les larmes aux yeux, ſe rangent autour de Virginie, & lui ſervent comme de rempart contre les violences de ſon raviſſeur. Claudius mépriſant leurs cris, leurs plaintes & leurs prieres, faiſoit des efforts pour l'enlever, lorſque Icilius, à qui elle étoit promiſe

en mariage, parut sur la place, les yeux étincelans de colere & de fureur. Appius connoissant le crédit qu'il avoit sur l'esprit du peuple le redoutoit : il lui envoya dire par un Licteur de se retirer, & que l'affaire étoit jugée. Mais Icilius, dont l'amour étoit outragé, & qui pénétroit dans l'intérieur du Décemvir, lui dit, en s'adressant à lui-même : » Tyran, je perdrai la vie » avant que tu puisse jouir du fruit » de ton crime. N'es-tu pas con- » tent de nous avoir privé de nos » Tribuns, protecteurs de notre » liberté, veux-tu encore nous don- » ner l'affligeant spectacle de voir » dèshonorer les filles Romaines. » Virginie m'est promise en ma- » riage : je dois épouser une Vier- » ge, une fille libre, & je ne la veux » recevoir que des mains de son » pere. Si, pendant qu'il est absent » tu veux faire violence à sa fille, » j'appellerai les Romains à mon

» ſecours; Virginius implorera celui » des ſoldats, les Dieux nous ſeront » favorables. Quand je ſerois ſeul, » la juſtice, mon amour me don- » neroient aſſez de force pour réſiſ- » ter & pour défendre ma femme ». Ce diſcours échauffe le peuple : Claudius s'en apperçoit & ſe retire aux pieds du Décemvir. On arrive de toute part dans la place, le tumulte augmente, les Romains s'irritent les uns les autres. Appius voyant la révolte prête à éclater, prend la réſolution d'arrêter lui-même l'exécution de ſon arrêt, & dit qu'il conſent que Virginie demeure en liberté juſqu'au lendemain, ce qui eſt un tems ſuffiſant pour que Virginius puiſſe revenir de l'armée, pour prouver que cette fille lui appartient. Claudius feignant d'accorder avec peine ce délai, demande qu'on donne caution de la repréſenter le lendemain. Icilius s'offrit lui-même, & on n'oſa le

refuſer : mais Appius dépêcha ſecrétement un exprès à ſes Collégues qui commandoient l'armée, pour les prier de ne point donner à Virginius la permiſſion de revenir à Rome, ſe flattant qu'il ſeroit autoriſé à remettre Virginie entre les mains de Claudius, ſi Virginius ne paroiſſoit pas dans le tems marqué : mais les amis de Virginius avoient devancé le courier du Décemvir ; il avoit obtenu ſon congé, & étoit parti lorſque le courier arriva. Il parut le lendemain dans la place publique, avec cet air abattu que donne la douleur, & tenant par la main ſa fille qui fondoit en larmes. Ils étoient tous deux environnés de leurs parens, qui, participant à leur malheur, demandoient au peuple s'il étoit juſte que pendant qu'un Citoyen expoſoit ſa vie pour la défenſe de la Patrie, ſes enfans fuſſent expoſés aux outrages de Tyrans, plus cruels que ne le feroient

les ennemis même du nom Romain. Virginius tenoit à tous ceux qu'il rencontroit, le langage que lui dictoit sa douleur, & les conjuroit de prendre sa fille sous leur protection. Icilius cédant à son amour & à sa fureur, déclamoit contre l'injustice & la lubricité du Décemvir. Il n'y avoit que le Tyran & son ministre qui ne fussent pas touchés des plaintes & des soupirs, dont cette famille désolée faisoit retentir la place. Les larmes de Virginie, ses graces, sa beauté, attendrissoient tous les cœurs.

Appius instruit que Virginius est dans la place avec sa famille & ses amis, frémit de rage: plus il voit les obstacles se multiplier, plus sa passion s'irrite. Il s'y transporte, monte sur son Tribunal, pour prévenir toute révolte, se fait environner de soldats, menace de punir ceux qui causeront le moindre trouble, & dit à Claudius d'ex-

poser sa demande & ses raisons. Cet imposteur toujours ferme dans le crime, dit qu'il réclame Virginie, parce qu'elle est fille d'une de ses esclaves, en produit en même-tems une qu'il avoit séduite, & qui déclare qu'elle a vendu Virginie à la femme de Virginius. Claudius reprenant la parole, dit qu'il lui seroit facile de produire d'autres témoins s'il en étoit besoin, & qu'il espéroit que le Décemvir lui rendroit justice. Envain les parens & les amis de Virginius attesterent que sa femme avoit eu plusieurs enfans, qu'ils l'avoient vue grosse de la fille dont il étoit question ; que l'enfant venant au monde avoit été reçu dans les mains de ses parens ; que tous les voisins étoient témoins que la mere avoit elle-même allaité la jeune Virginie, ce qu'elle n'auroit pu faire, si elle avoit été stérile, comme Claudius le disoit ; qu'enfin il

étoit bien ſingulier qu'il eût gardé le ſilence ſur cette affaire pendant quinze ans, & qu'il ne réclamât cette jeune fille que parce qu'il la voyoit parvenue à cette rare beauté, qui, ſans doute, étoit cauſe de ſa perſécution. Ces raiſons étoient ſi plauſibles, qu'Appius eut peur qu'elles ne fiſſent impreſſion ſur la multitude ; & pour en arrêter l'effet il y répondit lui-même en ces termes : » Ma conſcience m'obli-
» ge de déclarer qu'il y a long-
» tems que je ſuis inſtruit de la
» vérité. Claudius en mourant m'é-
» tablit tuteur de ſon fils. Peu de
» tems après on m'avertit que je
» devois réclamer cette jeune eſ-
» clave, qui appartenoit à mon
» pupile. Les informations que je
» fis me prouverent la vérité du
» fait : les affaires publiques ne me
» permirent pas de m'occuper à
» celle-là : mais à préſent que je
» dois rendre juſtice à tout le mon-

» de, j'ordonne que le Demandeur » retienne cette fille comme son » esclave ».

Cet arrêt injuste fut pour Virginius comme un coup de foudre: il resta quelque tems dans le silence de la consternation ; sa fureur venant à éclater, il dit que le Décemvir étoit lui seul l'auteur de l'imposture ; & lui adressant la parole à lui-même : » Sçaches, dit-il, » que je n'ai pas élevé ma fille pour » être l'instrument de tes plaisirs. » Comment as-tu pu croire que les » Romains se laisseroient enlever » leurs filles & leurs femmes pour » être dèshonorées par un Tyran ».

Ce discours jette l'indignation dans tous les esprits, les murmures s'élévent de toute part. Appius transporté de fureur, ordonne à ses soldats de faire retirer le peuple, & envoie un de ses licteurs faire ouvrir le passage à Claudius, afin qu'il aille prendre Virginie. Le peuple

épouvanté, par les coups & par les menaces des soldats, se retire. Virginius se voyant abandonné, & sa fille en proie à son ravisseur, demande qu'il lui soit permis, avant qu'on l'emmene, de lui parler en particulier avec sa nourrice, afin de voir s'il ne trouvera point quelqu'indice qu'il n'est pas son pere, & de se consoler plus facilement de sa perte. On lui accorde sa demande, à condition cependant qu'il ne sortira pas de la place. Virginius pénétré de douleur, prend sa fille entre ses bras, essuie son visage baigné de larmes, l'embrasse, la porte près des boutiques qui bornent la place. Là, roulant dans sa tête ce qu'il doit faire, il tourne les yeux de tous côtés: le hazard offre à ses regards le couteau d'un Boucher: le désespoir le lui fait prendre, & s'adressant à Virginie, il lui dit: » Ma chere fille, voilà le seul » moyen de sauver ton honneur &

ta

ta liberté. » Il lui enfonce en même-tems le couteau dans le cœur, & le retirant tout fumant du ſang de ſa fille, il crie; » C'eſt par ce » ſang innocent, Appius, que je » dévoue ta tête aux Dieux infer- » naux ».

Le peuple bientôt informé de ce qui vient de ſe paſſer, accourt, & frappé de ce funeſte ſpectacle, par ſes plaintes & ſes cris, il exprime ſon indignation contre un Tyran qui, par ſon injuſtice a mis un pere dans la cruelle néceſſité d'égorger ſa fille. Appius furieux, crie d'arrêter Virginius : mais ce pere infortuné s'ouvre un paſſage avec le couteau qu'il tient à la main, gagne la porte de la ville, ſe retire au camp, avec une partie de ſes parens, & de ſes amis, qui ne veulent pas l'abandonner dans ſon malheur.

Numitorius & Icilius, fondant en larmes, expoſent le corps de

Virginie aux yeux du peuple, & l'exhorte à venger sa mort. Cette triste nouvelle se répand dans la ville ; on accourt dans la place de tous les quartiers, les Sénateurs eux-mêmes viennent mêler leurs larmes avec celles du peuple. Appius craignant leur crédit & leur éloquence, leur fait dire de se retirer, & ordonne qu'on ôte de la place le corps de Virginie. Mais Valerius & Horatius, deux Sénateurs, pleins de résolution & de fermeté, mépriſent ſes ordres ; & ſentant que cette occaſion eſt favorable pour abattre la puiſſance du Tyran, & pour détruire le Décemvirat, forment la réſolution d'en profiter, pour aigrir l'eſprit des Romains. Appius s'avance avec ſes Licteurs, & les troupes de ſa garde, pour faire arrêter les deux Sénateurs : mais le peuple excité par leur fermeté, briſe les faiſceaux des Licteurs, repouſſe les ſoldats,

pourſuit Appius avec tant de chaleur, que pour éviter la mort, il eſt obligé de ſe cacher le viſage, & de s'enfuir dans une maiſon voiſine.

Les deux Sénateurs font mettre le corps de Virginie dans une litiere découverte, la font paſſer par les principales rues de la ville, pour exciter la pitié de tous les Romains. Hommes, femmes, filles, tout le monde ſortoit de ſa maiſon pour voir cette pompe funebre; les uns jettoient des parfums dans la litiere, les autres y mettoient des fleurs: ils avoient tous les larmes aux yeux, & plaignoient le ſort de cette jeune beauté. Leur triſteſſe, leurs préſens étoient un gage de leur ſenſibilité pour elle, & du déſir ſincere qu'ils avoient de la venger. On dépoſa ſon corps dans la maiſon de ſon pere, pour attendre qu'on lui rendît les derniers devoirs.

L'infortuné Virginius pendant

ce tems s'étoit rendu dans le camp : il y étoit arrivé tenant encore à la main le funeſte couteau qui avoit immolé ſa fille ; & les ſoldats inſtruits de ſon malheur, s'étoient rangés autour de lui. Virginius aſſis au milieu d'eux, le viſage couvert de larmes, accablé de douleur, reſte quelque-tems ſans pouvoir parler. Enfin il rompt ce triſte ſilence, leve les mains au Ciel, & dit : » Dieux immortels, je vous » atteſte qu'Appius eſt ſeul l'auteur » du crime que j'ai commis en » tuant ma fille ; s'adreſſant enſuite » aux ſoldats, il continue en ces » termes : Je vous conjure mes » compagnons de ne me point ban- » nir de votre ſociété, comme par- » ricide, & comme meurtrier de » ma fille ; j'aurois de bon cœur » ſacrifié ma vie pour conſerver » ſon honneur : mais le Tyran lui » vouloit ravir ce précieux tréſor, » & la pitié m'a rendu cruel ; l'eſ-

» pérance ſeule de venger ſa mort
» par votre ſecours, m'a empêché
» de la ſuivre au tombeau ».

Les ſoldats attendris par ce diſcours lui promirent de le ſeconder dans toutes ſes entrepriſes : l'émotion augmentant d'inſtant en inſtant, ils reſolurent de détruire le Décemvirat & de punir tous les Décemvirs comme complices du crime de leur Collégue ; & regardant dès-lors leur autorité comme illégitime, ils prirent leurs armes, leverent leurs enſeignes, & tournerent leurs pas vers Rome : envain les Décemvirs voulurent les arrêter, ils leur répondirent qu'ils alloient au ſecours de leurs Concitoyens, pour remettre la Patrie en liberté. Ils arrivent ainſi à Rome, y entrent, aſſurent en paſſant leurs parens, & leurs amis qu'ils ne ſont venus que pour détruire la tyrannie. Enfin ils traverſent la ville, ſans quitter leurs rangs, ſe rendent

au Mont-Aventin, & refuſent de ſe ſéparer avant que le Décemvirat ſoit aboli. Les Décemvirs ſont obligés d'abdiquer; on élit des Conſuls & des Tribuns du Peuple. Virginius eſt mis à la tête des derniers: il cite Appius en juſtice, demande avec inſtance qu'il ſoit puni, & le fait mettre en priſon. Appius craignant la punition due à ſes crimes, ſe donne lui-même la mort, ſi l'on en croit Tite-Live. Les autres Décemvirs ſont bannis de Rome, & la tranquillité eſt rétablie dans la République. Ce fut ainſi que les Romains, en vengeant le ſang innocent de Virginie, recouvrerent leur liberté. La mort de Lucréce la leur avoit déja procurée.

La jalousie d'une femme contre sa sœur, ouvre aux Plébéiens le chemin du Consulat.

LEs Tribuns du peuple, malgré leurs brigues & leurs cabales, n'avoient pu obtenir que les Plébéiens parvinssent à la dignité consulaire. Envain ils représentoient que l'égalité étoit le fondement le plus solide d'une République, & que l'espérance de parvenir aux dignités & à la gloire, étoit le seul moyen de donner de l'émulation à tous les Citoyens, & de faire monter Rome à la grandeur ; ils trouvoient toujours dans le courage & la fermeté des Patriciens un obstacle invincible. Une femme se trouve intéressée dans la dispute : ses larmes donnent la victoire au parti qu'elle soutient. Exemple remarquable du pouvoir que les femmes ont

ſur l'eſprit des hommes : elles réuſſiſſent preſque toujours lorſqu'elles tirent leurs efforts de leur foibleſſe même.

Marcus Fabius Ambuſtus Patricien, avoit deux filles, dont l'aînée étoit mariée à Servius Sulpicius, qui étoit du corps des Patriciens, & qui occupoit alors le Conſulat ; la cadette étoit mariée à C. Licinius Stolon, Plébéien. Celle-ci étant un jour allée rendre viſite à ſa ſœur, entendit frapper à la porte d'une manière qui lui parut ſi extraordinaire, qu'elle fut ſaiſie de frayeur. On ouvrit : c'étoit les Licteurs qui précédoient Sulpicius, & qui avoient frappé avec le bâton des faiſceaux, pour avertir que le Conſul alloit rentrer. La femme du Conſul dit à ſa ſœur avec un ſouris piquant : » Ce bruit n'étonne point les femmes de Sénateurs : elles y ſont » accoutumées ». La femme du Plébéien ſentit toute la malignité

du propos. Sa vanité humiliée la jeta dans une mélancolie si sombre, qu'elle ne put la dérober aux yeux de son pere, & de son mari: ils lui en demanderent plusieurs fois le sujet, sans pouvoir l'engager à les en instruire. Elle vouloit exposer plus long-tems son chagrin à leurs yeux, afin de les toucher davantage, & de les préparer à y apporter plus promptement remède, lorsqu'elle leur en auroit fait connoître la cause. Enfin, sitôt qu'elle crut que le tems propre à son aveu étoit arrivé, elle leur dit les larmes aux yeux, & avec une confusion simulée, que le chagrin la feroit mourir, si étant sortie du même sang que sa sœur, son mari ne pouvoit parvenir aux mêmes dignités que son beau-frere. Son pere & son mari, qui l'aimoient tendrement, lui jurerent qu'ils n'épargneroient rien pour mettre dans sa maison les mêmes

dignités, & le même appareil qu'elle avoit vu chez son beau-frere. Fabius sacrifiant l'intérêt du Sénat à l'amour qu'il avoit pour sa fille, se joignit à son gendre, pour faire parvenir les Plébéiens au Consulat. Ils firent entrer dans leur complot Lucius Sextus, homme Plébéien, mais estimé du peuple & du Sénat, par sa vertu, & par son éloquence. La femme de Licinius, enhardie par le serment de son pere & de son mari, les excitoit tous les jours à poursuivre leur entreprise par de nouveaux efforts, en leur demandant compte de ce qu'ils avoient fait; & de leurs progrès. Ainsi cette femme artificieuse entretint toujours son pere & son mari, dans la poursuite de ses desseins, & après des troubles & des divisions, qui penserent plusieurs fois allumer la guerre civile dans Rome, les Plébéiens furent admis au Consulat. Licinius y parvint, & donna à sa

femme la satisfaction d'entendre à sa porte le bruit des faisceaux.

Un état est toujours grand, lorsque le chemin des honneurs est ouvert à tous ceux qui en sont dignes.

Le dégoût qu'une Dame Romaine prend pour son Amant, fait échouer la conjuration de Catilina.

CATILINA, l'un des plus fameux scélérats dont l'Histoire fasse mention, étoit vaste dans ses projets, hardi dans ses entreprises, infatigable au travail, patient dans les peines, violent dans ses passions. Il possédoit supérieurement l'art dangereux de feindre & de dissimuler. La nature ne sembloit l'avoir formé que pour commettre des forfaits. Toujours plongé dans des débauches excessives, il faisoit des dépen-

ſes exorbitantes qu'il réparoit toujours par des crimes horribles. Le premier qu'il commit fut un parricide : il fit périr ſon frere, pour s'emparer de ſon bien. La commiſération, les remords s'éteignirent dans le ſang fraternel.

Sylla verſe le ſang des Romains, envahit des patrimoines : ce cruel ſpectacle paroît raviſſant à Catilina. Son ambition ſe développe ; il brûle déja du déſir d'imiter Sylla, en cherche l'occaſion, la trouve, la ſaiſit. Pluſieurs Romains abîmés de dettes, & qui ne peuvent eſpérer de reſſource que dans la ruine de l'État, lui paroiſſent propres à ſeconder ſes deſirs. Il leur parle, les ſéduit, les engage dans une conſpiration. Bientôt le nombre des conjurés augmente. L'eſpérance flatteuſe de commander ſéduit les riches, ils lui fourniſſent de l'argent, l'appas du pillage attire les pauvres, ils lui promettent tous leurs efforts :

ſes débauches attirent à lui les jeunes gens. Il raſſemble les conjurés, les unit par une chaîne continuelle de crimes, maſſacre un enfant au milieu d'eux, leur en fait avaler le ſang, & par cette horreur cimente leur union. La réſolution eſt priſe, le jour eſt fixé, les poignards ſont aiguiſés, les cœurs qu'on doit percer ſont déſignés.

La crainte de la punition, l'eſpérance du ſuccès, étoient le gage de leur confiance réciproque : mais Curius, l'un d'entr'eux, aimoit éperduement Fulvia, Dame Romaine, d'une illuſtre naiſſance. Il étoit venu à bout de la ſéduire par des préſens conſidérables. Comme la complaiſance de Fulvia n'étoit que le fruit de l'intérêt, elle ceſſa de lui marquer de la tendreſſe ſitôt qu'elle vit qu'il n'étoit plus en état de lui faire des préſens. Curius crut d'abord avoir un rival : mais il s'apperçut bientôt qu'il n'avoit dû ſon

bonheur qu'à ſes dépenſes, & que l'impuiſſance de les continuer étoit la ſeule cauſe de ſon malheur. L'amour, cette paſſion ſi funeſte aux hommes, le rend indiſcret; & pour donner à Fulvia des eſpérances flatteuſes, il lui découvre le ſecret de la conjuration, & lui fait enviſager les richeſſes que le ſuccès lui promet.

Fulvia n'eut pas plus de diſcrétion que n'en ont les femmes de ſon caractere; elle découvrit à pluſieurs perſonnes ce que Curius lui avoit dit. Le bruit s'en répandit; de bouches en bouches il parvint aux oreilles de Ciceron. Ce grand homme toujours actif & vigilant, fait attention aux diſcours qu'il entend, remonte à la ſource, va chez Fulvia. Cette Dame, flattée ſans doute, de voir un homme de cette importance s'adreſſer à elle, lui en ſacrifia un pour qui ſon cœur n'avoit jamais rien ſenti. Elle révéla

à Ciceron tout le ſecret de la conjuration: elle fit plus, elle s'engagea de ménager Curius, afin d'apprendre juſqu'aux moindres circonſtances, & de l'en inſtruire. Plus l'Orateur Romain recevoit d'inſtructions, plus il voyoit approcher le malheur: mais la ſeule dépoſition d'une femme perdue de réputation, ne ſuffiſoit pas pour attaquer juridiquement un homme de la naiſſance de Catilina: il lui falloit d'autres preuves, d'autres témoins. Il mit des eſpions par-tout, gagna pluſieurs des conjurés, & par leur moyen il étoit préſent à tous les diſcours, développoit toutes les penſées de Catilina. Enfin Ciceron muni de preuves convaincantes, aſſemble le Sénat, éclate. Catilina ſort de Rome, prend les armes; on le pourſuit, on l'atteint, on lui donne bataille, on le tue; Rome eſt ſauvée.

La laideur d'une femme cauſe la guerre civile entre Antoine & Octave.

LA mort de Jules-Céſar ne délivra pas Rome de la tyrannie : trois ſéditieux s'emparerent du gouvernement. Marc-Antoine, Octave, & Lepide formerent cette fameuſe ligue, connue ſous le nom de *Triumvirat*, partagerent entr'eux l'Empire du monde, & cimenterent leur puiſſance par le ſang des plus illuſtres Romains. Le Prince de l'éloquence périt dans cet horrible maſſacre. Le barbare Antoine ſe fit apporter ſa tête, pour avoir la cruelle certitude de ſa mort : il la fit enſuite préſenter à Fulvie, ſa femme, qu'il ſçavoit être tranſportée de la même fureur que lui. Cette femme odieuſe, ce fleau du monde prit ce précieux reſte de Ciceron,

le mit ſur ſes genoux, & après lui avoir fait tous les outrages que peut inſpirer l'inhumanité, elle pouſſa la barbarie juſqu'à prendre la langue de ce grand homme, & la percer de pluſieurs coups d'un poinçon qui ſervoit à retenir ſa coëffure.

Cette femme violente dans ſes paſſions, n'eſt pas plutôt inſtruite qu'Antoine qui s'eſt chargé du gouvernement de l'Orient, eſt l'amant de Galphire, Reine de Cappadoce, qu'elle s'abandonne à tous les tranſports de la jalouſie, tâche de mettre en uſage tous les moyens de vengeance que ſa fureur lui inſpire. Le premier qui ſe préſente à ſon idée, eſt de rendre à ſon mari infidélités pour infidélités. Octave étoit jeune, d'une figure agréable: Fulvie lui offrit ſes faveurs: mais outre qu'elle étoit dans un âge avancé, la nature ne lui avoit accordé aucune de ces graces néceſſaires aux femmes, pour inſpirer

de l'amour. Octave ne répond à aucune des avances qu'elle lui fait: au contraire, le dégoût du jeune Triumvir augmente à mesure qu'il voit Fulvie s'enflammer pour lui. Cette femme ne consultant que sa passion & son amour propre, s'imagine que la timidité seule arrête Octave, & pour la lui faire vaincre, elle lui découvre les sentimens de son cœur, & lui demande du retour. Octave alors, ne garde plus de ménagement avec elle: il lui fait connoître le dégoût qu'elle lui inspire: ne s'en tenant pas aux refus, il pousse l'outrage jusqu'à rendre cette avanture publique, & fait à ce sujet six vers qu'il distribue à ses amis, pour les faire passer dans les mains de tout le monde. En voici à peu-près le sens. » Fulvie veut que » je porte la peine des infidélités » qu'Antoine son mari lui fait avec » Galphire, & que je sois son » amant. Moi, être l'amant de Ful-

» vie, j'ai trop de goût pour cela :
» mais d'une main elle m'offre ſon
» cœur, de l'autre la guerre. Sa
» laideur m'épouvante plus que la
» mort même : ſonnez trompettes ».

Fulvie inſtruite qu'Octave la mépriſe au point de la rendre la fable de Rome, jure ſa perte. Elle va trouver L. Antoine, frere de ſon mari, qui étoit un eſprit foible, lui inſpire ſa fureur, l'engage à lever des troupes, pour faire la guerre à Octave, & pour le forcer d'abdiquer le triumvirat, prend elle-même le caſque en tête, ſe ceint d'une épée, annonce aux ſoldats que commande ſon beau-frere, que la liberté de leurs amis, de leurs enfans, que la leur même dépend de leur courage, qu'elle les conduit contre un Tyran qui tient Rome en captivité. Les croyant capables de combattre, elle les conduit contre Octave: mais le Triumvir, par des promeſſes flatteuſes, gagne une

partie de l'armée ennemie, force l'autre à mettre les armes bas. Fulvie, dont la fureur s'anime par les difficultés qu'elle rencontre à satisfaire sa vengeance, passe en Orient, va trouver son mari, lui inspire de la défiance contre Octave; enfin, par ses discours artificieux elle seme la division entre les deux Triumvirs, & les arme l'un contre l'autre.

Les attentions qu'un Citoyen de Rome a pour son pere, le porte sur le Trône des Césars.

Tite Antonin, aux graces de la figure, joignoit une si grande douceur de caractère qu'il se faisoit aimer de tous ceux qui étoient dans le cas de lier conversation avec lui. Ses parens & ses amis mettoient de la rivalité à lui donner les plus grandes preuves de leur attachement. Il n'y en avoit aucun parmi

eux qui n'eût fait dans ſon teſtament un legs à Tite Antonin. La fortune qui ſembloit alors ſe repentir de ſes injuſtices, prodiguoit à ce ſage Romain la gloire & les biens : tout le monde admiroit ſes vertus & ſe réjouiſſoit de ſon bonheur. Les richeſſes, qui gâtent aſſez ordinairement le cœur des hommes, ne ſervirent qu'à développer davantage les vertus de Tite Antonin : il ſe hâtoit de ſecourir ceux qu'il ſçavoit être dans la miſére, conſervoit toujours les mêmes égards pour ſes amis, la même attention & le même reſpect pour ſes parens.

N'ignorant pas qu'il devoit rendre à ſon pere, qui étoit arrivé à la dernière vieilleſſe, les ſoins qu'il en avoit reçus dans ſon enfance, toutes les fois que ce vieillard étoit obligé de ſortir, il lui ſervoit de guide & d'appui. Un jour que l'Empereur Adrien avoit convoqué le Sénat, Tite Antonin y conduiſit

ſon pere en le ſoutenant ſous les bras. L'Empereur frappé d'admiration, réſolut dans l'inſtant de l'adopter, afin de paſſer le reſte de ſa vie auprès d'un homme qui marquoit tant de reſpect & d'attention à ſes parens, & qui par ſa douceur annonçoit aux Romains un régne paiſible & heureux.

Adrien ne fut pas trompé dans ſes eſpérances : ſitôt qu'il eut donné à Tite Antonin la qualité de fils de l'Empereur, il vit cet homme vertueux s'occuper uniquement du ſoin de le ſoulager dans ſes travaux, & de le prévenir juſque dans les moindres beſoins. Adrien dans les violentes douleurs qu'une maladie mortelle lui cauſoit, ne trouvoit de conſolation que dans le zèle & l'empreſſement que ſon fils adoptif marquoit à le ſoulager, & dans la douceur des converſations qu'il lui tenoit pour le diſtraire de ſon mal.

Après la mort d'Adrien, Tite

monta sur le trône pour faire le bonheur des peuples. Il fit une remise de tout ce qui étoit dû au trésor de l'Empereur, abolit plusieurs impôts qui étoient trop onéreux, examina la conduite de ceux qui étoient forcés de rendre la justice à ses sujets, récompensa les sçavans & les artistes, soulagea les misérables, retint les soldats dans une discipline exacte, fit admirer ses vertus de toutes les nations étrangéres, fut l'ami de tous les souverains de son tems qui le prirent souvent pour arbitre dans leurs disputes, & se soumirent à ses décisions. Enfin sous le régne de ce grand homme, l'Empire Romain fut florissant, le monde fut tranquille, & les hommes jouirent d'un bonheur qui leur étoit inconnu.

Un enfant cauſe la mort de l'Empereur Commode, parce qu'il badine avec un papier qu'il a trouvé dans la chambre de cet Empereur.

Commode, fils de Marc-Aurele, doit être mis au nombre de ces monſtres qui ont déshonoré le trône des Céſars. Il avoit tous les vices à la fois, & ne poſſédoit aucune vertu. Pluſieurs écrivains, ne pouvant ſe perſuader que le vertueux Marc-Aurele eût produit un homme auſſi abominable que Commode, on dit qu'il étoit fils d'un Gladiateur: les débauches de Fauſtine, ſa mere, autoriſent leur opinion. Cette femme impudique s'abandonnoit à des gens de la plus vile eſpèce, donnant toujours la préférence à ceux qui par leur air robuſte, paroiſſoient le plus capables

bles de contenter ses insatiables désirs.

Cet Empereur aussi dépourvu de sentimens que sa mere, & ayant peut-être quelque chose du caractére d'un Gladiateur, de qui il pouvoit avoir reçu le jour, se plaisoit à paroître sur les théâtres, & à se donner en spectacle. Il forma un jour le projet insensé de se montrer en public tout nud avec les Gladiateurs. Martia, sa concubine, voulut jouir du droit qu'elle croyoit avoir acquis par ses complaisances sur l'esprit de Commode, & lui représenta que ce qu'il vouloit faire étoit indigne d'un Empereur, qui doit toujours cacher ses foiblesses aux yeux du public, & tacher de paroître audessus de l'humanité : elle fit appuier ses remontrances par plusieurs Ministres. Ce conseil étoit sage, mais Commode l'étoit trop peu pour le suivre. Il le regarda au contraire comme une résistance à

ſes volontés, comme un attentat contre ſa puiſſance, enfin comme un crime digne de mort. C'étoit même une ſatisfaction pour lui d'avoir trouvé une occaſion de faire couler le ſang humain. Il ſe hâta d'aller écrire la condamnation de ceux qui avoient oſé lui donner un avis contraire à ſes volontés. Un enfant qu'il faiſoit élever dans le palais, le ſuivit dans ſon appartement, & y étant reſté après lui, prit le papier ſur lequel l'Empereur venoit d'écrire l'arrêt, & joua fort long-tems avec. Martia rencontra par hazard cet enfant, lui prit le papier qu'il tenoit, le lut, & voyant que Commode vouloit la faire périr, elle alla trouver ceux dont les noms étoient contenus dans l'arrêt de mort, & leur conſeilla d'éviter leur perte, en faiſant périr l'Empereur lui-même. Son avis fut goûté, l'on réſolut de le ſuivre promptement: mais on étoit em-

barraſſé comment en venir à bout. Martia décida qu'il falloit lui donner du poiſon, & promit elle-même de le lui faire prendre. Elle le mit dans un breuvage qu'elle préſenta à l'Empereur qui s'étoit fort échauffé avec les Gladiateurs. Il s'aſſoupit, ſe reveilla, vomit beaucoup. Les conjurés craignant qu'il ne rejettât tout le poiſon qu'il avoit pris, firent entrer dans ſa chambre un athléte qui l'etrangla. Lorſqu'ils furent certains de ſa mort, ils allerent au milieu de la nuit chez Pertinax alors préfet de Rome. Pertinax s'imaginant qu'ils venoient le tuer par ordre de Commode, leur dit: » Tous » les jours j'attends la mort, il y » a long-tems que je m'y ſuis pré» paré, frappez, elle n'a rien d'hor» rible pour moi. » Ils lui répondent que loin d'en vouloir à ſa vie, ils viennent lui offrir l'Empire, & que Commode eſt mort d'apo-

pléxie. Cet homme, qui s'étoit si bien préparé à la mort, reçut l'Empire avec joie. Le lendemain il fut proclamé Empereur au milieu des acclamations du public qui se réjouissoit de se voir délivré de Commode.

LA PERMISSION qu'un mari donne à sa femme de lui être infidelle, est cause qu'on abolit un impôt très-onéreux.

CONSTANCE, fils & successeur du grand Constantin, sans être un méchant homme, fut un mauvais Empereur. Il donnoit toute sa confiance à des Ministres injustes, avares & ambitieux. Par leurs conseils il établit un impôt accablant, & envoya ordre aux * Pré-

---

* Ils avoient l'administration de la Justice, des Finances, & l'inspection des troupes.

fets des provinces de le lever avec exactitude, même avec sévérité. Un particulier d'Antioche, qui à peine pouvoit vivre de son travail, fut taxé à une somme très-forte : mais sa pauvreté le rendoit insolvable. Envain on alloit la lui demander, envain on employoit les menaces, il n'avoit que des larmes à présenter. On alla se plaindre au Préfet de la province, à qui on ne manqua pas de dire que ce particulier étoit en état de payer, & que ses refus partoient plutôt de l'avarice que de la pauvreté. Le Préfet, persuadé qu'on lui disoit la vérité, fit mettre cet homme en prison, & le condamna à payer à un jour marqué, sur peine de la vie.

Un homme fort riche, qui depuis long-tems étoit amoureux de la femme du prisonnier, alla la trouver, & lui promit de payer la somme qu'on exigeoit de son mari, si elle vouloit satisfaire sa passion. Cette

femme qui aimoit tendrement ſon mari, balança long-tems entre l'envie de le délivrer de priſon, de lui conſerver la vie, & la répugnance qu'elle avoit à lui faire infidélité. Enfin elle alla le conſulter lui-même. Cet homme qui ſe voyoit par ſa pauvreté dans le cas de périr, conſentit que ſa femme, qui lui étoit cependant chere, acceptât l'offre qu'on lui faiſoit. Cette femme fit avertir l'homme riche de tenir ſon argent prêt, & qu'elle conſentoit à le gagner. Il lui fit dire d'aller à une maiſon de campagne qu'il avoit à quelque diſtance d'Antioche, & qu'il s'y trouveroit avec ce qu'il lui avoit promis. Ils s'y rendirent tous les deux: l'homme riche montra à la femme un ſac plein d'argent, mais ſitôt qu'il eut ſatisfait ſa paſſion, il reprit adroitement ce ſac, & en ſubſtitua un autre qui étoit rempli de terre. Lorſque cette

femme se fut apperçue de cette fourberie, la colere de se voir ainsi trompée par un perfide, la rendit furieuse. Ce premier mouvement fut bientôt appaisé par la douleur de voir qu'elle perdoit l'espérance flatteuse de délivrer son mari. Enfin après avoir été agitée de plusieurs mouvemens qui se succédoient par les différentes réflexions, elle alla se jetter aux pieds du Préfet, lui conta son histoire, & lui demanda justice. Les larmes dont son visage étoit arrosé, les soupirs dont son discours étoit entrecoupé, étoient la preuve de la vérité qu'elle annonçoit. Le Préfet touché de son état, fâché en même tems d'avoir réduit cette femme vertueuse à cette extrémité, par les menaces qu'il avoit faites à son mari, paya lui-même sa dette, & lui adjugea la maison de campagne où elle avoit été trompée. Il informa ensuite l'Empereur de cette avanture, & l'engagea à

abolir l'impôt qui l'avoit occasionnée.

L'IMPRUDENCE qu'un Envoyé d'Honorius a de lire tout haut une Lettre qu'il vient de recevoir occasionne le Siége, & le sac de Rome.

ARCADIUS, fils du grand Théodose, étoit un Prince foible qui ne savoit ni commander, ni se faire obéir; un Prince timide qui n'osa jamais paroître à la tête de ses armées, un Prince indolent qui n'éxamina jamais les affaires les plus importantes, qui abandonnoit le soin du gouvernement à de vils Eunuques qui le trompoient tous les jours, & le commandement de ses troupes à des Généraux avares & ambitieux qui le trahissoient impunément. Les barbares toujours re-

pouſſés par le courage, & l'activité de ſes prédéceſſeurs, profiterent de la foibleſſe du gouvernement, & ſe jetterent ſur les terres de l'Empire Romain comme un fleuve impétueux qui briſe ſes digues. Ne trouvant aucune réſiſtance, ils ſe portoient par-tout où leur fureur les conduiſoit.

Alaric étoit à la tête des Viſigots: il faiſoit trembler les Romains qui n'oſoient aller combattre un homme qui ſçavoit ſi bien commander & vaincre. Honorius renfermé dans Ravenne, écoutoit avec une imbécille tranquillité les récits affreux qu'on lui faiſoit des maux que ſes Sujets enduroient tous les jours. Pendant que les Viſigots renverſoient les villes, égorgeoient les hommes, violoient les femmes, pilloient & bruloient les Egliſes, ravageoient les campagnes, ce lâche Empereur s'amuſoit dans ſes baſſes-cours avec ſes poules. Pour le faire

ſortir de ſon indolence, on lui dit qu'Alaric approchoit avec ſes troupes, qu'il ſe propoſoit d'aller à Rome, & qu'après l'avoir ravagée, il tomberoit ſans doute ſur Ravenne. A ce diſcours Honorius aſſemble ſon conſeil, dit qu'il faut lever des troupes, & punir ce barbare orgueilleux ; il s'agite, parle avec feu, puis il décide qu'il faut prier Alaric de mettre les armes bas, & nomme des Ambaſſadeurs auxquels il donne ordre de partir promptement pour traiter avec les Viſigots des conditions de la paix. Alaric demanda qu'on lui envoyât une ſomme conſidérable d'argent, une quantité de bled ſuffiſante pour nourrir ſes ſoldats pendant l'hiver, & que l'Empereur lui donnât la qualité de Général des armées Romaines. Honorius fit part de ces propoſitions aux Eunuques qui l'environnoient: ils oſerent marquer de la hardieſſe, parceque l'ennemi leur paroiſſoit adouci, &

firent prendre leurs sentimens à Honorius qui y étoit déja tout disposé. Il écrivit à Jove, son Ambassadeur auprès d'Alaric, qu'il examineroit l'article qui concernoit le bled & l'argent: mais qu'il n'auroit jamais la foiblesse de donner à un barbare tel qu'Alaric le titre de Général des armées Romaines. Jove étoit dans la tente d'Alaric, lorsqu'il reçut cette lettre : il eut l'imprudence de la lire tout haut. Alaric, entendant l'article qui regardoit la qualité de Général, entre en fureur, donne ordre à ses soldats de lever les tentes, & marche droit à Rome. Malgré la résistance des assiégés il s'en rendit maître, & les Visigots y mirent tout à feu & à sang. Il est inutile de donner ici la description du sac de Rome, elle se trouve dans une infinité d'auteurs, & l'on peut s'imaginer ce que font des barbares en fureur.

Quelqu'un (1) qui avoit échappé au fer de l'ennemi, se hâta d'aller apprendre cette triste nouvelle à Honorius, & lui dit, en soupirant: » Rome est prise. Comment Rome » est prise, répondit l'Empereur! » je lui ai donné à manger ce matin. » Hélas! continua l'autre, les Visi- » gots s'en sont rendus les maîtres, » ils pillent les maisons, égorgent » les hommes, violent les femmes, » renversent les Eglises, les palais, » & tous les plus beaux monumens » de nos ayeux. Ah! dit Honorius, » vous parlez de la ville de Rome? » Je croyois que c'étoit de ma pou- » le: elle n'est donc pas perdue, » dieu merci? »

L'étonnement est épuisé de voir un homme si imbécile assis sur le trône des Césars.

---

(1) Procope de bello Goth.

BELISAIRE, un des plus grands Capitaines que vante l'histoire, après avoir vaincu les Perses, soumis l'Afrique, & l'Italie, est destitué de tous ses honneurs, & de toutes ses dignités, pour avoir marqué de la mauvaise humeur à sa femme.

PRESQUE toutes les nations succomberent sous les efforts des Romains: l'Europe, l'Afrique & l'Asie furent soumises à leur puissance; mais en cessant de conquérir, ils ne songerent pas à les conserver. Les barbares du Nord, ne trouvant plus dans leurs climats stériles de quoi subsister, passerent en foule sur les terres des Romains, & après avoir fait des carnages affreux, s'emparerent des plus belles provinces où ils établirent des Royaumes. Lorsque Justinien monta sur le

trône des Empereurs, l'Empire Romain n'avoit conservé que des restes languissans de sa grandeur. Les Ostrogots étoient maîtres de l'Italie, les Visigots possedoient l'Espagne, les Vandales s'étoient établis en Afrique, les Gaules étoient sous la domination des Francs.

Justinien conçut le vaste projet d'attaquer tous ces barbares, & de rétablir l'Empire Romain dans son ancien éclat. Il s'apperçut que Bélisaire possedoit supérieurement tous les talens militaires, le mit à la tête de ses troupes; & se voyant secondé par un bras si puissant, il osa tenter l'exécution de ses projets.

Les Perses accablés sous les coups du redoutable Bélisaire, sont forcés de demander la paix. L'Afrique voit ce héros & se soumet; l'Italie ne peut lui résister; elle rentre sous la domination des Romains. Il retourne à Constantinople pour

recevoir le tribut d'honneurs dû à ſes victoires. Tous les yeux l'admirent, toutes les bouches le louent. Ce grand homme, ſi digne de reſpect & de vénération, étoit le mari d'une proſtituée, qui s'abandonnoit aux derniers excès de la débauche. Antonine étoit la femme de tous les jeunes gens de Conſtantinople, & de proſtitutions en proſtitutions elle étoit arrivée à un point d'effronterie, qu'elle ne ſongeoit pas même à ſauver les apparences. Béliſaire uniquement occupé de ſa gloire, ne daignoit pas même faire attention aux déréglemens de ſa femme. Mais ayant appris que ſa douceur étoit le ſujet des railleries des Officiers, il s'irrita contr'elle, lui fit les reproches les plus amers; la menaça de la faire périr, & lui défendit de ſortir de ſon appartement.

Antonine fit connoître ſon malheur à l'Impératrice Théodora, &

la pria d'employer son autorité pour la soulager. Théodora, femme de Justinien, étoit encore plus adonnée à la débauche qu'Antonine. Avant d'épouser l'Empereur elle vivoit de ses prostitutions. Après son mariage avec Justinien elle apporta plus de précaution dans sa conduite; la femme de Bélisaire étoit l'unique confidente de ses plaisirs. Théodora étant donc intéressée au sort d'Antonine, l'envoya chercher & la garda auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un prétexte pour affliger Bélisaire au point d'avoir besoin du crédit de sa femme.

Les désirs de la méchante & artificieuse Théodora furent bientôt satisfaits. Il se fit une espéce de révolte parmi les soldats, & Bélisaire, par ordre de l'Impératrice, fut accusé d'en être l'auteur, quoiqu'il fût innocent. Justinien excité par les conseils de sa femme, con-

fisqua ses biens, le dépossa de ses dignités, & lui ôta ses gardes. Tout le monde, avant sa disgrace, se faisoit honneur d'etre avec lui. Depuis son malheur, on n'osoit plus lui parler, le plaindre, même citer son nom. Il est rare qu'on trouve de véritables amis dans les grands. Le peuple plus sensible, voyoit avec douleur le conquérant de l'Afrique & de l'Italie, seul, triste, abattu; sans biens, sans honneurs, éloigné du trône dont il avoit fait tout l'ornement.

Théodora voyoit sa douleur avec joie: elle se flattoit qu'en obtenant son rétablissement à la sollicitation d'Antonine, il seroit obligé de lui pardonner tous les outrages qu'il en avoit reçus. Enfin lorsqu'elle eut appris qu'il s'abandonnoit entiérement au chagrin, elle lui écrivit une lettre a peu près conçuë en ces termes : » Vous m'avez offensée, » Bélisaire: mais Antonine me prie

» de vous pardonner, & je lui ai
» trop d'obligations pour la refu-
» ser, je vous accorde donc la vie,
» & vous rends vos biens. Songez
» à en marquer de la reconnois-
» sance à votre femme: c'eſt à elle
» ſeule à qui vous en êtes rede-
» vable. «

Auſſitôt qu'il eut lu cette lettre il alla trouver ſa femme, l'embraſſa, la remercia du ſervice qu'elle lui rendoit, & lui promit de la traiter dans la ſuite avec tous les égards poſſibles.

CABADÉS, Roi des Perſes ou des Parthes, remonte ſur le trône, parce que la Reine ſa femme s'abandonne à un ſoldat.

CABADÉS, Roi des Perſes, étoit un grand Guerrier, mais un mauvais Prince. Il traitoit ſes Sujets avec la derniere cruauté, enlevoit les

femmes qui lui plaisoient, & faisoit périr les maris qui osoient se plaindre. La femme de ce débauché étoit d'une si grande beauté, qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient.

Un jeune soldat de la garde du Roi, l'ayant vue un jour passer, fut ravi en admiration, & dit que celui qui possedoit une si belle femme devoit être au comble du bonheur. La Reine l'entendit, & comme l'amour & les éloges flattent toujours les Dames, quelle que soit la bouche qui les exprime, elle jetta sur lui un regard qui marquoit de la satisfaction. L'amour s'allume bientôt dans le cœur d'un homme qui croit trouver une femme sensible. Le soldat crut appercevoir de la tendresse dans le regard de la Reine. Il s'imagina que l'occasion seule manquoit à son bonheur, & se flatta de la trouver: mais la Reine étoit si bien gardée, que toutes ses recherches furent inutiles.

Il portoit dans son cœur l'image de cette belle Princesse, & la persuasion où il etoit de ne pas lui être indifférent mettoit le comble à son amour. Enfin, connoissant l'impossibilité de réussir, la vie lui devint à charge, il cherchoit les occasions de la perdre. Lorsqu'il étoit à la guerre il se jettoit dans les plus grands périls : mais son déspoir, qui lui tenoit lieu de courage, le faisoit toujours triompher ; il renversoit tous ceux qui se présentoient devant lui, & son exemple, excitant ses compagnons, il décida plusieurs fois la victoire chancellante à se fixer du côté des Perses. Cabadés instruit par les Officiers du mérite de ce soldat, lui donna plusieurs récompenses, le fit monter à un grade supérieur, & au bout de quelque tems lui confia la garde d'une forteresse.

Il occupoit ce poste lorsque les Perses, impatiens des cruautés de

Cabadés, le dépoſerent & le condamnerent à paſſer le reſte de ſes jours dans une citadelle. Il fut conduit dans celle que gardoit ce ſoldat dont on vient de parler. Le Roi n'y avoit pas été un mois que la Reine vint ſe préſenter pour y entrer: mais comme il étoit expreſſément défendu aux ſoldats qui gardoient la tour, de laiſſer paſſer perſonne, ſans la permiſſion du Gouverneur, ils la repouſſerent: envain elle inſiſta, ſes prieres, ſes pleurs, loin de toucher les ſoldats, ne leur fournirent que matiere à plaiſanter. Eſperant trouver dans le Gouverneur plus de politeſſe, & plus de complaiſance, elle alla le trouver. Quelle ſurpriſe, & quelle joie pour lui, de voir une femme, dont il étoit depuis ſi long-tems occupé, venir lui demander une grace. Elle lui parla de ſes malheurs, il lui parla de ſon amour, ils s'accorderent mutuellement ce

qu'ils se demandoient. La Reine entra dans la tour, y revint plusieurs fois, & s'appercevant que les soldats, accoûtumés à la voir passer, faisoient peu d'attention à elle, elle donna ses habits à Cabadés qui passa au travers des gardes, alla chez les Huns, revint avec une puissante armée, força les Perses à rentrer sous son obéissance, & remonta sur le trône où il vécut paisiblement l'espace de trente ans.

LA sévérité d'une Impératrice à l'égard de sa fille, cause les ravages d'Attila dans les Gaules, dans l'Italie, & la fondation de la ville de Venise.

PLACIDIE, fille d'Honorius, mere de Valentinien III, Empereur d'Occident, étoit une femme galante: mais n'ignorant pas combien la renommée se plaît à publier les

fautes des Grands, elle avoit toujours soin de cacher ses intrigues aux yeux du peuple, & ne paroissoit en public qu'avec un air de modestie qui en imposoit à tout le monde.

Les fautes qu'elle faisoit l'éclairoient sur celles que pouvoit faire Honorée sa fille: tous les momens qu'elle déroboit à ses plaisirs, étoient employés à veiller sur la conduite de cette jeune Princesse. Elle examinoit toutes ses démarches, écoutoit tous ses discours, aucun de ses gestes ne lui échappoit, son attention alloit même jusqu'à empêcher sa fille de regarder les hommes. Cette imprudente sévérité jettoit la jeune Honorée dans une crainte continuelle: la crainte lui faisoit chercher les moyens de tromper: elle s'accoûtumoit à l'imposture. Enfin, loin de trouver dans sa mere une amie qui, par sa douceur, l'accoûtumât à prendre, & à suivre ses conseils,

elle ne trouvoit en elle qu'un rigide censeur toujours prêt à la blâmer & à la punir. Cette jeune Princesse, en proie aux plus violentes passions, ne put long-tems vivre dans la contrainte où Placidie la retenoit. Elle chercha les moyens de secouer un joug si insupportable, écrivit à Attila, Roi des Huns, une lettre dans laquelle elle lui offroit sa main, & pour gage de sa foi, lui envoya la moitié d'un anneau. Attila, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour ravager l'Occident, profita de celui que lui offroit Honorée, écrivit à l'Empereur Valentinien III, qu'Honorée étoit sa femme, qu'il vouloit qu'on la lui envoyât & qu'on lui cédât la moitié de l'Empire qui devoit être sa dot.

Valentinien l'ayant refusé, comme il l'avoit prévu, il se mit à la tête d'une armée formidable, entra dans les Gaules, y mit tout à feu & à sang. Le célébre Atius marcha

contre lui, le défit, & le força de sortir de dessus les terres de l'Empire : mais cette défaite ne fit qu'irriter Attila : il rassembla toutes ses forces, entra dans l'Italie, prit Aquilée, en égorgea les habitans, l'ensevelit sous ses ruines ; Milan, Padouë, Veronne, Mantoue, &c. se rencontrerent sur son passage, & furent les victimes de sa barbarie.

Les peuples des environs se retirerent à la pointe du golphe Adriatique, y bâtirent des chaumieres ; leur exemple en attira d'autres. Voilà les commencemens de Venise.

Attila continua sa course & ses ravages. Enfin il accepta un tribut annuel que lui offrit Valentinien III, & repassa dans la Scithie où il mourut.

L'IMPOSSIBILITÉ où un Particulier se trouve de payer sur le champ une somme qu'il a perdue aux dés, est cause que les Vandales, établis en Afrique, viennent ravager l'Italie, & saccager Rome.

ROME, après avoir été pillée & brûlée par les Visigots, sembla renaître de ses cendres. Les citoyens, comme à l'envi faisoient réparer leurs maisons, les grands sacrifioient leurs biens à rétablir les monumens publics, le commerce florissoit, & l'abondance régnoit dans cette superbe ville: mais elle étoit destinée à être la proie des barbares: ils s'enrichirent une seconde fois de ses dépouilles, la mésintelligence & la molleſſe des Romains les y appelloient. Valentinien III. digne successeur d'Ho-

norius, voyoit avec insensibilité l'Empire tomber de toutes parts: il étoit environné d'ennemis; & ne songeoit qu'à ses plaisirs. Au lieu de s'occuper avec ses Ministres, du soin de l'Etat, il s'amusoit à jouer aux dés avec eux, & ne laissoit échapper aucune occasion de les tromper. Maxime ne conservoit l'amitié de ce foible Empereur, que par la complaisance qu'il avoit de jouer avec lui.

Un jour qu'ils s'étoient tous deux opiniâtrés au jeu, Maxime perdit une somme considérable; & comme il ne l'avoit pas sur lui, l'Empereur lui fit laisser son anneau pour assurance de sa dette. Valentinien qui étoit ingénieux à trouver des moyens pour contenter ses desirs, crut que cet anneau pourroit lui servir à satisfaire ceux que lui avoit inspirés la femme de Maxime, qui étoit extrêmement belle, & qu'il avoit tenté plusieurs

fois de séduire par promesses, & par présens. Il envoya donc un homme de confiance dire à cette femme de venir à la Cour où son mari l'attendoit; & pour lui persuader que cet ordre venoit de Maxime, il lui fit porter son anneau, & mit en même tems des gens à la porte du palais, pour l'enlever & la porter dans un lieu écarté, où il la viola.

Cette Dame croyant que son mari avoit eu la bassesse de consentir à son deshonneur, lui en fit les reproches les plus vifs, mais Maxime qui aimoit sa femme, n'eut pas de peine à lui prouver son innocence; & dans la fureur que lui inspiroit la jalousie, il fit serment de laver leur affront commun dans le sang de l'Empereur. Il forma une conjuration, promit des sommes considérables à ceux qui voulurent y entrer. Enfin il en trouva qui furent assez scélérats pour se charger du parricide.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Valentinien fut publiée, Maxime se fit proclamer Empereur par ses complices, qui espéroient trouver dans son élévation le fruit de leur crime. Ce nouvel Empereur résolut de profiter de l'occasion que lui fournissoit la mort de sa femme, pour s'affermir sur le trône: il força Eudoxie, veuve de Valentinien III. à accepter sa main; & comme elle lui marquoit du dégoût, il crut gagner son cœur en lui avouant son crime. Il dit à cette Princesse que ne pouvant résister aux desirs qu'il avoit conçus de la posséder, il s'étoit décidé à faire périr Valentinien. Ce discours fit un effet tout contraire à celui qu'il espéroit. Eudoxie eut horreur de son état; & si elle arrêta ses larmes, ce ne fut que pour laisser éclater la fureur qui s'étoit emparée de tous ses sens. Pour venger son époux, elle résolut de renverser

l'Empire afin d'accabler ſous ſes ruines l'odieux Maxime. Elle ſçavoit que les Vandales, établis en Afrique, étoient gouvernés par un Roi courageux, entreprenant, actif & cruel: elle lui écrivit, pour le prier de venir avec une armée venger Valentinien, & la tirer d'entre les bras du plus cruel de tous les tyrans. Sa priere étoit accompagnée de grands préſens, & d'une promeſſe ſure de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire.

Cette occaſion parut favorable à Genſeric pour ſatisfaire le deſir qu'il avoit de piller l'Italie. Il aſſembla des vaiſſeaux, fit embarquer ſes ſoldats, aborda en Italie, y mit tout à feu & à ſang; s'avança vers Rome, y entra le fer & le feu à la main. Les Romains conſternés ne ſongeoient qu'à pleurer: ils endurerent des maux dont frémit la nature. Le pillage de Rome dura quatorze jours, pendant leſquels

tout ce qui étoit échappé à la fureur des Viſigots, tout ce qui avoit été rétabli, fut renverſé. Genſeric retourna à Carthage, où il emmena l'Impératrice Eudoxie, & tous les premiers de Rome, chargés de chaînes. Le peuple indigné contre Maxime, le déchira en piéces. La captivité d'Eudoxie avoit des charmes pour elle, puiſqu'avant que de partir elle avoit eu la ſatisfaction de voir périr l'odieux Maxime.

Les remontrances qu'Amalasonte, Reine des Ostrogots en Italie, fait à un Seigneur sur son avarice, occasionnent la mort de cette vertueuse Princesse, & la destruction du Royaume des Ostrogots.

AMALASONTE étoit fille du grand Théodoric, Roi d'Italie, & d'Audeflede, sœur de Clovis, Roi des Francs. Tous les historiens vantent sa beauté: aux graces extérieures elle joignoit toutes les qualités du cœur & de l'esprit; les grands, & le peuple se réunissoient à l'admirer. Théodoric se félicitoit sans cesse d'avoir donné le jour à une fille si aimable: il employoit à converser avec elle tous les momens que l'intérêt de l'Etat ne lui demandoit pas. Pour l'avoir toujours auprès de lui, il refusa de la donner

en mariage à plusieurs Monarques qui la lui demandoient, prit pour gendre Eutharic son parent, & le déclara son successeur à la Couronne des Ostrogots. Amalasonte eut bientôt le malheur de perdre son époux & son pere. Les Grands du Royaume, qui connoissoient ses vertus & ses talens, la déclarerent régente avec le titre de Reine pendant la minorité de son fils Athalaric qu'elle avoit eu d'Eutharic.

Ils ne furent point trompés dans leurs espérances, Amalasonte sçut gouverner. Elle mit à la tête des troupes d'habiles Généraux qui arrêterent les efforts des ennemis: les places ne furent données qu'à des gens d'un mérite reconnu; la conduite des Juges fut éclairée; les misérables furent protégés, & des punitions sévéres arrêtoient les crimes.

L'avare & l'injuste Théodat, étant fils d'une sœur de Théodoric, crut trouver dans sa naissance

assez de crédit pour enlever impunément le bien des particuliers: il refusoit de payer ce qu'il devoit aux uns, & s'emparoit par violence des terres des autres. Amalasonte attentive à tout, fut bientôt informée de ces injustices: elle écrivit à Théodat qu'il ne tenoit pas la conduite d'un Prince, & qu'il s'attiroit la haine du peuple; enfin elle finit sa lettre par lui dire de payer ce qu'il devoit, & de rendre ce qu'il avoit usurpé. Ce Prince lâche, guidé plutôt par l'avarice que par l'honneur, conçut une haine implacable contre la Reine, & jura de s'en venger sitôt qu'il en trouveroit l'occasion. Comme il est ordinaire aux ames basses de faire usage de la trahison, il feignit de la reconnoissance pour les avis qu'Amalasonte lui donnoit, & du repentir pour ses fautes: il sçut enfin la tromper, au point qu'Eutharic étant mort peu de tems

après, elle partagea le trône avec lui, & le fit déclarer Roi.

Ce perfide n'accepta la couronne avec joie, que parcequ'il voyoit qu'elle lui fourniſſoit les moyens de faire périr celle qui la lui préſentoit. Connoiſſant l'impreſſion que les vertus d'Amalaſonte avoient faite ſur les peuples, il n'oſa faire éclater ſes cruels deſſeins : pour ôter même tout ſujet de défiance à la Reine, il lui marquoit toujours beaucoup de reſpect, & une grande ſoumiſſion à toutes ſes volontés. Par cette ruſe il avançoit à ſon but. Amalaſonte négligeoit d'éclairer ſa conduite, le peuple, & les ſoldats s'accoutumoient inſenſiblement à regarder Théodat comme leur Roi. Enfin lorſqu'il vit ſa puiſſance aſſez affermie pour remplir ſes projets de vengeance, il oſa attaquer Amalaſonte, & pour que le public ne s'apperçût pas d'abord qu'il vouloit la faire périr, il ne dirigea pas ſes

premiers coups sur elle, mais sur ses amis & sur ses plus zélés serviteurs: il en fit exiler une partie, & condamna l'autre à la mort. Peu de tems après il la fit enlever, la fit conduire dans une petite isle de la Toscane, & protesta aux Ostrogots qu'il n'avoit eu aucune part à la retraite d'Amalasonte, & qu'elle vouloit passer le reste de sa vie éloignée des embarras de la Cour, & du gouvernement. Il la força même, par les plus terribles menaces, de mander à Justinien qu'elle n'avoit quitté l'Italie, que parce qu'elle s'ennuyoit de la Royauté. Justinien, alors Empereur, auroit secouru Amalasonte s'il avoit été instruit de son malheur: mais ignorant la contrainte dans laquelle elle étoit, il ajouta foi à ce qu'elle lui mandoit. Théodat, ayant ainsi pris ses mesures pour empêcher qu'on ne fut instruit du sort de cette Princesse, donna or-

dre à des gens dont la cruauté lui étoit connue, d'aller la faire périr. Ce perfide avoit si bien placé sa confiance, que ses ordres furent exécutés avec toute la promptitude possible. Ils partirent sur le champ, trouverent Amalasonte dans le bain, s'élancerent sur elle & l'étranglerent. Ils revinrent bientôt à Ravenne, & publierent qu'elle étoit morte de maladie.

L'avarice qui étoit le mobile de toutes les actions de Théodat, l'empêcha de donner à ces meurtriers d'aussi grandes récompenses qu'il leur avoit promis: ils murmurerent; le meurtre d'Amalasonte ne resta pas long-tems ignoré: les Ostrogots, & les Italiens furent tous sensibles au sort funeste d'une Princesse qui par ses vertus leur avoit à tous inspiré de la vénération. Aussitôt que Justinien en fut informé, il entra en fureur, & jura de venger la mort d'une femme qu'il avoit aimée

& eſtimée. Il envoya le célébre Béliſaire en Italie à la tête de ſes troupes. Les Oſtrogots maſſacrerent Théodat, proclamerent un autre Roi. Tous leurs efforts furent inutiles: Béliſaire ſoumit une partie de l'Italie, l'Eunuque Narſés, qui lui ſuccéda, acheva de conquérir le reſte, & de renverſer la Monarchie des Oſtrogots.

L'ASSASSINAT de Chilperic, Roi de France, eſt occaſionné par un coup de baguette qu'il donne en badinant à Frédegonde ſa femme.

PEU de perſonnes ignorent que dans les premiers tems de la Monarchie Françoiſe, tous les fils de Roi partageoient entr'eux la ſucceſſion de leur pere, & prenoient tous le titre de Roi. Clotaire I. laiſſa quatre fils, Charibert, Gontran, Chilpéric & Sigebert.

Chilperic, Roi de Soiſſons, réuniſſoit tous les vices: il étoit avare, cruel, ambitieux, & s'abandonnoit aux plus grand excès de la débauche. Il épouſoit toutes les femmes qui lui plaiſoient, ſans avoir égard à leur rang, & les répudioit ſitôt que la nouveauté lui en faiſoit trouver une autre plus aimable. Outre ſes femmes il avoit toujours des concubines. La fille d'un païſan, du village d'Avaucour en Picardie, parvint à être la ſuivante d'une de ſes femmes: ſa beauté, ſes graces, & ſon eſprit fixerent bientôt l'attention du Roi: il la prit au nombre de ſes concubines. C'eſt la célébre Frédegonde. Cette femme ambitieuſe porta ſes vues juſques ſur le trône: par ſes complaiſances, & par ſes attentions elle s'empara de l'eſprit de Chilperic au point qu'elle l'engagea à répudier ſa femme: mais ce Monarque, excité par les remontrances, & par l'exemple de

ſon frere Sigebert, épouſa Galſuinde, fille du Roi d'Eſpagne. Frédegonde étouffa pour quelque tems ſon ambition, n'ignorant pas qu'elle ſçauroit un jour regagner le cœur de Chilperic; leur penchant mutuel pour la débauche lui en étoit un gage certain. Elle empruntoit tous les ſecours de l'art pour relever l'éclat de ſa beauté, elle donnoit à ſes geſtes un air de volupté qui rallumerent la paſſion du Roi: elle le vit enfin revenir à elle plus enflammé que jamais. Frédegonde ſçachant bien que les reproches étoient inutiles à un homme tel que Chilperic, employa d'autres moyens pour ſe défaire de ſa rivale: elle empoiſonna Galſuinde. Cette mort funeſte cauſa des ravages terribles dans la France. Brunehaut, femme de Sigebert, ſœur de Galſuinde, excita ſon mari à venger la mort de ſa ſœur. Frédegonde anima Chilperic contre Sigebert & Brune-

haut; le sang coula de toutes parts.

Frédegonde, qui ne perdoit jamais son objet de vue, profita de la passion de Chilepric pour se faire déclarer Reine. Lorsqu'elle eut rempli son projet, elle résolut de se dédommager avec les jeunnes Seigneurs de la Cour des complaisances que son ambition, plutôt que son amour, l'avoit engagée d'avoir pour Chilperic. La beauté, le rang, le crédit de Frédegonde attirerent bientôt autour d'elle une foule d'adorateurs, & Landri lui parut mériter la préférence: elle lui fit obtenir une dignité qui le mit dans le cas d'être souvent auprès d'elle: mais le bonheur dont ils jouissoient tous deux à satisfaire leurs desirs, fut bientôt troublé; & Chilperic, par l'événement le plus singulier fut instruit de ce qui se passoit entre sa femme & Landri. Ce Monarque étant à Chelles, maison de plaisance où il alloit souvent se délasser des

fatigues de la guerre & du gouvernement, fit une partie de chasse. Avant de partir il monta dans l'appartement de la Reine, il la trouva les cheveux épars, se lavant le visage : il lui donna sur l'épaule, un petit coup d'une baguette qu'il tenoit à la main. Comme elle avoit le dos tourné, elle crut que c'étoit son amant, & lui dit : » Landri, ce » n'est pas par-là qu'on frappe les » femmes. Ces paroles firent connoître à Chilperic ce qui se passoit entre la Reine & le courtisan : il lança sur elle un regard furieux, sortit, & partit pour la chasse, qu'il n'avoit pas voulu sans doute interrompre, pour cacher sa colere aux yeux de ceux qu'il avoit résolu de punir. Frédegonde qui s'étoit retournée pour parler à son amant, fut effrayée de sa mépriſe, & connoissant le caractere cruel & vindicatif de Chilperic, elle fit venir Landri, lui raconta ce qui venoit

de ſe paſſer, & lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour eux d'éviter les ſupplices que de faire périr le Roi.

Le courtiſan ſçut ſi bien profiter des avis de la Reine que Chilperic reçut le ſoir, en deſcendant de cheval deux coups de poignard dont il mourut ſur le champ, ſans qu'on pût arrêter l'aſſaſſin qui ſe ſauva à la faveur de la nuit. Frédegonde, pour éviter la punition duë à un pareil crime, fit publier que Brunehaut en étoit l'auteur, & que c'étoit elle qui avoit envoyé l'aſſaſſin.

Une plaisanterie de l'Impératrice Sophie, femme de Justinien II, *est cause que les Lombards font une invasion en Italie, & s'y établissent.*

Narsés, quoiqu'Eunuque, étoit courageux, actif, vigilant, adroit, subtil, enfin ce qu'on appelle un grand Capitaine. S'il n'étoit pas émule de Bélisaire, il le suivoit à peu de distance. Ses talens pour la guerre lui méritèrent la confiance de Justinien I; ses victoires augmenterent l'éclat du régne de cet Empereur.

Lorsque Bélisaire, chargé de lauriers, voulut se reposer, ce fut Narsés qui alla commander les armées contre les Ostrogots. Il défait & tue le brave Totila, que les ennemis avoient élû Roi, se rend maître de Rome, en envoie les clefs à

Justinien. Téïas succéde à Totila, & tombe sous les coups de Narsés au milieu des Ostrogots qui sont tous taillés en piéces. Soixante & quinze mille François veuleut arrêter les efforts de ce redoutable Eunuque: leur prompte défaite augmente sa gloire. Les Ostrogots intimidés, mettent les armes bas, toutes les villes ouvrent leurs portes, l'Italie se soumet, & Narsés est choisi pour commander ceux qu'il a sçu vaincre. Ce sage Gouverneur songe à réparer les maux qu'il a été forcé de faire. Il fait venir des bleds des pays étrangers, en fournit à ceux qui manquent d'argent pour en acheter, fait ensemencer les terres, rebâtir les maisons qui ont été détruites pendant les guerres, exempte d'impôt ceux qui ont souffert, fournit de l'argent aux marchands pour faire aller le commerce, met l'Italie à l'abri des incursions de plusieurs barbares qui tentent en-

vain de venir la ravager. Les loix ſont rétablies, les lettres & les arts floriſſent, les campagnes ſont fertiles, le commerce eſt tranquille, l'abondance régne dans les lieux où commande Narſés.

Croira-t-on que les Romains au bout de treize ans pouſſerent l'ingratitude au point d'accuſer Narſés de s'être enrichi à leurs dépens, & de les traiter avec cruauté? Ils envoyerent des députés à l'Empereur Juſtin II, ſucceſſeur de Juſtinien I, pour ſe plaindre de leur gouverneur, & pour avertir que ſi on ne le rappelloit pas, ils étoient prêts à ſe ſoumettre aux Gots. L'imprudent Juſtin, ſans examiner le motif de cette accuſation, y ajoute foi, envoie ordre à Narſés de revenir à Conſtantinople, & nomme Longin à ſa place. L'Impératrice Sophie, qui ne jugeoit de lui que par le titre d'Eunuque qu'elle lui entendoit donner, dit: » Il n'y a qu'à me le

» confier à moi ; je le mettrai à filer » avec mes femmes. » Narsés instruit de cette raillerie, entre en fureur, & dit qu'il ourdira une trame que ni l'Empéreur, ni l'Impératrice ne pourront démêler de leur vie. Sur le champ il mande à Alboüin, Roi des Lombards, de quitter la Pannonie, de venir en Italie dont il lui facilitera la conquête. Alboüin se mit bientôt en marche avec les Lombards qui ne trouvant point de réſiſtance, s'emparerent d'une partie de l'Italie où ils fonderent un Royaume, qui, malgré les efforts des Empereurs, ſubſiſta pluſieurs ſiécles.

Une fille eſt énlevée en Saxe par des Corſaires ; ſa captivite eſt cauſe qu'elle monte ſur le Trône de France.

Dans le ſeptiéme ſiécle les Danois, ou Normands, ravageoient toutes les côtes maritimes de l'Europe. Ils pilloient les maiſons, & emmenoient en captivité tous ceux qu'ils rencontroient. Parmi pluſieurs perſonnes qu'ils avoient enlevées en Angleterre, il ſe trouva une jeune fille nommée Batilde, du ſang royal des Saxons. Comme ils avoient expoſé, ſelon leur uſage, ces eſclaves en vente, la fille plût à un des Officiers d'Archambaud, maire du palais de Dagobert I ; il l'acheta une ſomme aſſez modique, & en fit préſent à ſon maître. Cet enfant étant d'une figure agréable, Archambaud lui donna le ſoin de verſer à boire à table.

table. Plus cette jeune eſclave avançoit en âge, plus ſa beauté, ſes graces ſe développoient. Enfin un viſage charmant, une taille majeſtueuſe, des geſtes nobles lui attirerent bientôt les regards, & les ſoupirs des Seigneurs qui ſe trouvoient à manger chez Archambaud: il y fit attention lui-même, & ſon cœur paya bientôt à la belle eſclave le tribut de l'amour. La liberté, dont il lui fit préſent, en fut le premier gage. Il devint lui-même ſon eſclave, & ne trouvoit plus de ſatisfaction qu'à voir, entendre, admirer la charmante Batilde: mais elle ſçavoit joindre à la plus grande douceur un air de fierté qui imprimoit du reſpect au Maire du palais. Toutes les fois qu'il ouvroit la bouche pour lui parler de ſon amour, il la fermoit, ſans avoir rien dit; il ne pouvoit que ſoupirer, & un regard de Batilde portoit dans ſon cœur la plus grande ſatisfaction. Enfin ſa femme étant

mort, il crut pouvoir faire à cette belle fille l'aveu de son amour, sans offenser sa vertu. Il lui offrit donc sa main: mais Batilde, se souvenant toujours de ce qu'elle devoit à sa naissance, & regardant indigne d'elle la main de tout autre que d'un Monarque, eut l'adresse d'éluder la proposition d'Archambaud, sans cependant paroître la mépriser; & comme il redoubloit souvent ses instances, elle se retira dans une maison éloignée de la sienne, d'où elle ne sortit que lorsqu'elle fut informée qu'il avoit pris une autre femme. Enfin Clovis II l'ayant vue, fut si charmé de sa beauté qu'il la demanda à son Maire du palais, & l'épousa. Sa beauté la porta sur le trône; ses vertus l'y firent admirer. La Reine Batilde étoit la mere des pauvres, la consolation des malheureux; enfin ce n'étoit que par des bienfaits qu'elle montroit sa puissance. Après la mort de

Clovis elle fut déclarée Régente du Royaume, partagea ses soins entre l'Etat & la religion. Les places n'étoient occupées que par des gens capables de les remplir. Son respect pour les Evêques alloit si loin qu'elle ne faisoit rien que par leurs avis : mais elle fut dupe de sa confiance. Sigebrand, qui occupoit le siége de Paris, sçavoit cacher une ambition démésurée sous les apparences de la plus grande dévotion. Cet homme orgueilleux, pour se donner plus de crédit, laissa mal interprêter les fréquentes visites qu'il faisoit à la Régente, & les bontés qu'elle avoit pour lui. Les Seigneurs en furent jaloux, & le firent assassiner. Batilde instruite des discours injurieux que ce méchant homme avoit occasionnés à son sujet, résolut d'abandonner les vanités du monde, & de donner le reste de sa vie à Dieu. Elle se retira dans l'abbaye de Chelles qu'elle avoit

fondée, où elle vécut & mourut dans l'exercice de toutes les vertus. L'Eglise l'a mise au nombre des Saintes.

Les infirmités de Sibille, femme de Charlemagne, donnent lieu à l'établissement de l'Empire d'Allemagne.

PEPIN le Bref eut le courage de mettre la couronne de France sur sa tête, & la force de l'y maintenir. Charlemagne, & Carloman ses fils partagerent ses Etats. Quelques Seigneurs, croyant trouver dans la jeunesse des deux nouveaux Rois une occasion favorable pour secouer le joug que Pepin leur a imposé, prennent les armes, soulevent l'Aquitaine, & les Gascons: mais Charles, actif, vigilant, courageux, se hâta d'aller les combattre: il les joint, dissipe leur armée, les saisit,

les charge de chaînes. Cette victoire annonce ses grands talens pour la guerre, & fait trembler tous les Monarques de l'Europe. Didier, Roi des Lombards en Italie, veut s'armer contre lui: mais la crainte lui fait rechercher l'alliance de celui qu'il se propose d'attaquer: il lui offre Sibille, sa fille, en mariage, gagne la Reine Berthe, mere de Charlemagne, qu'il sçavoit avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, & Charles épouse Sibille malgré les efforts du Pape Etienne IV. qui, connoissant combien cette alliance est contraire à ses intérêts, employoit les invectives, les menaces, pour en arrêter l'exécution. Sibille étoit sujette à des infirmités qui dégoûterent bientôt son mari: il la répudia, épousa Hildegarde, qui étoit d'une illustre famille chez les Suéves. Carloman mourut pendant ce tems à Samancy près de Laon, laissant deux fils, Pepin & Siagre:

mais tous les François frappés de vertus de Charles, voulurent l'avoir pour Roi. Geberge, veuve de Carloman, craignant que ses deux fils ne subissent le même sort qu'avoient éprouvé plusieurs fils de Rois, s'enfuit avec eux chez le Roi de Lombardie.

Didier crut trouver dans la démarche de cette Reine veuve, un prétexte de venger l'affront fait à sa fille, & la reçut avec une entiere satisfaction. Il leva des troupes & tâcha de faire des alliances capables de le seconder dans ses entreprises. Lorsqu'il crut ses mesures bien concertées, il fit proposer au Pape de sacrer les fils de Carloman Rois d'Austrasie. La chaire de St Pierre étoit alors occupée par Adrien I, homme ferme & adroit. Ce Pontife, qui connoissoit la différence qu'il y avoit entre Charles & Didier, refusa constamment ce que le Roi Lombard lui proposoit, & envoya

demander du secours à Charles. Didier marche avec une armée formidable à Rome & en fait le siége. Charles se met à la tête des François, renverse les Lombards qui veulent l'arrêter au passage des Alpes, tombe sur leur armée déja consternée, la taille en pieces, poursuit Didier, qui s'est sauvé dans Pavie, le fait prisonnier, prend la couronne & le titre de Roi des Lombards, & confirme au Pape la donation de Pepin, son pere, se réservant toujours le titre & le pouvoir de souverain dans Rome, & dans le reste de l'Italie. Sa puissance, son zéle pour la religion, & son respect pour ceux qui occupoient la chaire de Saint Pierre, donnerent au Pape l'idée de le proclamer Empereur d'Occident. Enfin le Pape Leon III profita d'un voyage que ce Monarque fit à Rome pour lui mettre la couronne Impériale sur la tête, & pour le proclamer Empereur des

Romains ; ce qui se fit du consentement unanime du peuple, & du clergé. Voilà l'origine de l'Empire d'Allemagne.

LA découverte du sel en Asie vient d'un Can des Tartares, qui laissa tomber un morceau de viande à terre.

L'USAGE du sel, si nous en croyons l'histoire des Tartares, a été long-tems inconnu en Asie. Les Tartares ignoroient entiérement ses qualités avant le régne de Taunac-Can. Ce Prince étant un jour à la chasse, & ayant tué beaucoup de gibier, fut pris d'une faim si grande, qu'il s'arrêta au milieu de la campagne, ordonna à ses gens de faire du feu, & de rôtir quelques piéces. Ayant par hazard laissé tomber un morceau de viande à terre, & sa faim ne lui permettant pas de

prendre tout le tems qu'il falloit pour l'essuier, il le porta à sa bouche, & le trouva meilleur que les autres, parcequ'il avoit pris un petit goût de sel. Comme c'étoit un homme de beaucoup de mérite, il réfléchit sur cette découverte, fit emporter une certaine quantité de cette terre qu'il confia à des gens habiles qui parvinrent à lui faire du sel, & tous les Tartares prirent l'habitude d'en employer dans ce qu'ils mangeoient. On prétend que ce Can a fait une infinité d'autres découvertes utiles à l'histoire naturelle.

C'est aux grands Princes que le monde est redevable des sciences & des arts. Les noms d'Auguste, de Médicis, de Louis XIV, de Louis XV, seront immortels.

UNE jeune fille qui va tous les matins puiſer de l'eau à une fontaine eſt cauſe qu'un Prince Tartare s'arme contre le Can ſon pere, & le fait périr.

OGUS, fils de Cara-Can, donna dès ſa jeuneſſe des preuves de ſa grandeur future, l'uſage même où l'on eſt d'ajouter du merveilleux à la naiſſance des grands hommes, fit publier que ce Prince en venant au monde avoit le viſage brillant comme le ſoleil. Toutes les actions de cet enfant, ſi l'on en croit les hiſtoriens, étoient des prodiges. A peine étoit-il ſorti de l'enfance, que tous les Monarques voiſins, inſtruits de ſon mérite, lui faiſoient offrir leurs filles en mariage. Cara, ſon pere, conſultant plutôt ſes intérêts, que l'inclination de ſon fils, le força d'épouſer la fille de Cavar

qui possédoit des Etats immenses, & dont la haine lui étoit aussi dangereuse que l'amitié lui étoit utile. Ce mariage contracté par la violence ne fut pas heureux : Ogus ne put souffrir sa femme. Envain, pour toucher son cœur elle employoit les caresses les plus séduisantes, toutes ses tentatives n'étoient aux yeux d'Ogus que des importunités insupportables, & ne servoient qu'à augmenter son aversion pour elle.

Ce prince étant un jour à la chasse, sentit une soif violente, & après avoir long-tems cherché une fontaine où il pût se rafraîchir, il apperçut une jeune fille qui portoit une cruche pleine d'eau. Il s'approcha d'elle, lui demanda où il pourroit appaiser sa soif : elle lui présenta sa cruche. Son air de douceur & de modestie, ses graces, sa beauté frapperent Ogus qui, n'ayant pour lors le cœur rempli d'aucun objet, sentit les plus vives impressions de

l'amour. Ses regards parcouroient les graces de cette aimable inconnue: il goûtoit tant de plaisir à la regarder, qu'il ne songeoit ni à sa soif ni à l'eau qu'il tenoit. Ce Prince à la plus belle figure du monde joignoit un air de noblesse qui annonçoit son rang. La jeune fille ne vit pas avec indifférence l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur: l'envie de le voir lui faisoit quelquefois lever les yeux que sa modestie tenoit baissés. Ce langage muet fut interrompu par les gens d'Ogus qui le cherchoient depuis long-tems. La jeune fille, peu accoûtumée à voir tant de monde, prit le chemin de sa demeure. Les yeux du Prince restèrent comme attachés sur elle: la tristesse s'emparoit de son cœur à mesure qu'elle s'éloignoit: enfin lorsqu'il ne put plus la voir, il tourna la tête, & soupira.

Ses Officiers n'eurent pas de

peine à connoître ce qui se passoit dans son cœur; sa tristesse, la beauté de celle qu'ils venoient de voir avec lui, le leur annonçoient.

Ce jeune Prince, ne trouvant plus d'autre plaisir qu'à s'occuper de sa belle inconnue, quitta bientôt la chasse pour se livrer tout entier aux idées que lui inspiroit l'amour. Lorsqu'il fut seul, son cœur se trouva dans cette agitation ordinaire aux amans: au desir de posséder l'aimable objet qui l'avoit enflammé, succédoit la crainte de ne plus le revoir, de ne point arriver à lui plaire. Il se rappelloit ses traits, sa taille, & son imagination la lui présentoit encore plus belle qu'il ne l'avoit vuë. Voilà l'état dans lequel il passa le reste de la journée, & la nuit. Dès le lendemain matin il prit avec lui un de ses Officiers, qui lui avoit paru digne de toute sa confiance, retourna au lieu où il avoit vu cette charmante fille. Après y

avoir resté un espace de tems que l'impatience lui fit trouver très-long, il la vit paroître, tenant encore sa cruche à la main. Le flambeau de l'amour éclaire les amans: ils voyent ce que les autres n'apperçoivent pas. Ogus s'apperçut que sa présence causoit de l'émotion à cette jeune fille, & qu'il ne lui étoit pas indifférent. Alors, se croyant autorisé à lui déclarer ses sentimens, il s'avança vers elle, lui tint un langage dicté par l'amour. On ne lui répondoit point: mais on l'écoutoit, & c'étoit lui dire ce qu'il vouloit sçavoir: un soupir échappé acheva de le persuader.

La crainte d'être importun l'engagea à se retirer: mais avant de partir, il dit qu'il reviendroit le lendemain à la même heure: un regard tendre de la jeune fille lui fit espérer qu'elle y reviendroit aussi. Il ne se trompa pas, car à peine étoit-il arrivé qu'il la vit paroître. Enfin

après pluſieurs entrevues, ils ſe déclarerent réciproquement quelle étoit leur condition. La jeune fille, dont les parens étoient bergers, verſa des larmes, lorſqu'elle apprit que ſon amant étoit le fils du Can, & qu'elle ne pouvoit eſpérer de s'unir à lui. Ogus, au comble du bonheur de voir une perſonne qu'il adore verſer pour lui des larmes, lui dit: » Vous croyez trouver votre » malheur dans l'amour, & vous y » trouverez votre bonheur: il rem» plit l'eſpace que le préjugé met en» tre les hommes. Je renoncerois plu» tôt à la couronne qui m'attend, » que de renoncer à vous: mais je » veux vous la mettre ſur la tête, » perſonne ne me paroît plus digne » de la porter. « Ils avoient la ſatisfaction de s'exprimer ainſi leurs mutuels ſentimens: mais la jalouſie les troubla.

Comme les actions des Princes ſont toujours éclairées; on ſçut

bientôt à la Cour qu'Ogus disparoissoit tous les matins. Sa femme se persuada qu'il ne sortoit que pour aller auprès de quelque objet qui avoit sçu toucher son cœur. La jalousie s'empara alors d'elle; toute son occupation fut de découvrir quelle étoit celle qui lui enlevoit le cœur de son mari: elle le fit suivre, & ayant appris qu'il ne sortoit que pour aller chercher une jeune bergere, avec laquelle il passoit tout le tems qu'il n'étoit pas obligé de paroître à la Cour, elle entra dans les plus grands transports de fureur, & résolut de tout employer pour perdre sa rivale. La premiere démarche qu'elle fit fut d'aller se jetter aux pieds du Can, pour le toucher & l'engager lui-même à prendre sa vengeance en main. » Seigneur, lui dit-elle, vous voyez » la plus malheureuse des femmes » qui vient implorer votre secours. » Si vous ne prenez pitié de moi,

» mon unique reſſource ſera de
» quitter la vie qui m'eſt inſuppor-
» table. Quel changement dans
» mon état! au palais de mon pere
» tous les momens de ma vie étoient
» marqués par des plaiſirs nou-
» veaux; ſa prompte complaiſance
» contentoit toutes mes volontés;
» ſes généreux ſoins prévenoient
» tous mes déſirs; les courtiſans,
» à l'envi, s'empreſſoient de mériter
» ma bienveillance, elle étoit ſeule
» l'appui de leur faveur. Dans cette
» Cour où vos preſſantes ſollicita-
» tions m'ont amenée, je me vois
» livrée au plus cruel dédain. Un
» époux ingrat, dont l'amour, je
» l'avoue, feroit tout mon bonheur,
» ne répond à mes tendres empreſ-
» ſemens que par une froideur in-
» ſupportable, tandis qu'il brûle
» pour une autre qui, par ſon état,
» eſt indigne de lui, plus indigne
» encore d'être ma rivale. C'eſt, le
» croiriez-vous, une vile bergere;

» c'eſt auprès d'elle qu'il va tous
» les jours apprendre à me haïr.
» Quelle honte pour moi, quelle
» douleur pour mon pere, ſi je me
» trouve avec elle confondue au
» ſerrail d'Ogus!

Cara-Can, connoiſſant combien elle étoit chere à ſon pere, & combien il lui étoit dangereux de l'irriter, réſolut de la ſatisfaire. Pour cet effet il donna ordre à un de ſes Officiers d'enlever cette jeune bergere qui captivoit le cœur de ſon fils, & de l'enfermer dans une étroite priſon. Elle fut arrêtée un ſoir qu'elle ramenoit ſon troupeau, & conduite dans une lieu ſi bien gardé qu'elle ne put donner de ſes nouvelles, ni en recevoir de qui que ce ſoit. Ogus alla le lendemain à ſon ordinaire au lieu de ſon rendez-vous. Envain il l'attend, elle ne paroît point. L'inquiétude le prend, il s'avance vers le lieu d ſa demeure, y entre, demande de ſes nouvelles:

mais pour toute réponſe il ne reçoit que des ſoupirs. Enfin on lui dit qu'elle a diſparu, & qu'on ignore ſon ſort. Il la fait chercher de tous côtés ; on ne découvre point ce qu'elle eſt devenue. Il s'abandonne alors aux plus vives douleurs, & promet de grandes récompenſes à celui qui pourra lui apprendre où eſt celle qu'il pleure. L'Officier qui a exécuté les ordres du Can, ſéduit par les eſpérances attachées à ſon indiſcrétion, va trouver Ogus, & lui révéle le ſecret dont il eſt dépoſitaire.

Ogus n'écoutant que ſon amour, aſſemble ceux qui lui ſont attachés, vole au lieu où il ſçait qu'eſt ſa maîtreſſe ; renverſe ceux qui veulent l'arrêter ; briſe les portes, & donne la liberté à celle qui lui a ravi la ſienne. Cavar-Can ne fut pas long tems à être informé de ce que ſon fils venoit de faire : il entra en fureur, & dans ſes premiers tranſ-

ports réſolut d'aller audevant de lui avec ſa garde, & de le faire périr. Comme Ogus par ſa douceur s'étoit fait aimer de tout le monde, il fut bientôt averti du malheur qui le menaçoit lui & ſa maîtreſſe. Ce Prince avoit oſé être une fois rebelle, il ne balança pas à l'être une ſeconde, ordonna à ſes gens de ſe tenir ſur leurs gardes, & de ſe défendre, lorſque le Can les attaqueroit, comme s'ils avoient affaire à un ennemi.

Cara-Can paroît à la tête de ſes gardes, s'avance, charge les gens de ſon fils: ceux-ci, animés par le courage d'Ogus, les repouſſent, les pourſuivent dans leur retraite, les enfoncent. Envain le Can veut rallier ſes ſoldats, il reçoit lui-même un coup à la tête, & meurt ſur le champ. Ogus n'apprit cette funeſte nouvelle qu'avec douleur. Il maudit cent fois une victoire qui n'étoit que le prix de la mort de ſon pere. Il lui fit des funerailles telles qu'on

a coûtume de les faire aux Princes de Tartarie. Il ſe hâta d'éloigner de lui ſa femme, qui par ſa jalouſie l'avoit rendu parricide, la renvoya à ſon pere, & donna ſa main & la couronne à celle qu'il trouvoit ſeule digne de ſon amour.

Comme c'étoit un homme brave & ambitieux, il attaqua ſes voiſins, les ſoumit, fit la conquête de la Tartarie, & d'une partie de la Chine. Enfin il mourut après un régne long & glorieux, laiſſant à ſa poſtérité un nom reſpectable qui eſt encore en vénération dans toute la Tartarie.

L'AMOUR d'une femme pour un Duc, eſt cauſe que Charles le Gros, Roi de France, Empereur d'Allemagne, eſt détrôné, & réduit à demander l'aumône.

CHARLES III, dit *le Gros*, Roi de France, Empereur d'Allemagne, avoit ſçu par ſes trahiſons, & par ſa lâcheté même appaiſer les troubles dans ſes vaſtes Etats. Il faiſoit aſſaſſiner ceux dont la puiſſance & le courage lui paroiſſoient redoutables, & donnoit des ſommes immenſes à ſes voiſins, lorſqu'il ſçavoit qu'ils ſe préparoient à l'attaquer. Depuis longtems livré à une honteuſe indolence, il jouiſſoit du fruit de ſes crimes, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie ſi violente, qu'elle affoiblit ſon eſprit.

Hermengarde, veuve de Boſon, Roi de Provence, femme adroite,

& ambitieuſe, profita de la foibleſſe de l'Empereur pour lui faire adopter ſon fils, & le déclarer ſon ſucceſſeur. Hildegarde, ſœur de Charles le Gros, piquée de voir que ſon frere n'appelloit pas à ſa ſucceſſion Arnoud bâtard de Carloman, fils de Louis le Bégue & Duc de Carinthie, qu'elle aimoit éperduëment, réſolut de tout ſacrifier, même ſon frere, pour placer une couronne ſur la tête de ſon amant. Elle remontra aux Seigneurs que Charles le Gros devenant plus inſenſé de jour en jour, n'étoit plus en état de gouverner.

Les Saxons, les Bavarois, les Turingiens, dans une aſſemblée de la nation, le dépoſerent, & Hildegarde, par ſes ſollicitations, par ſes intrigues, fit proclamer Arnoud Empereur. Eudes, Comte de Paris, prit le gouvernement de France, avec le titre de Roi.

Tous ceux qui, un inſtant aupa-

ravant, se glorifioient d'une regard de Charles, l'abandonnerent au point de ne pas même daigner le regarder. Ses Officiers, ses domestiques lui enleverent ses meubles, ses habits, & le chasserent de chez lui. Peut-on assez s'étonner de l'inconstance de la fortune? Le même homme qui, un instant auparavant, étoit le maître de presque toute la Chrétienté, qui ne se montroit en public qu'avec des habits qui par leur éclat annonçoient sa puissance, est errant, sans demeure: il n'a pour se couvrir que des lambeaux: la faim le tourmente, il ne trouve pas un morceau de pain.

L'aliénation de son esprit n'étoit pas assez grande pour lui dérober à lui-même ses malheurs: il gémissoit, & demandoit du secours à tous ceux qui se présentoient à sa vuë: mais tout le monde étoit sourd à la pitié. Le seul Luitbert, Archevêque de Mayence, lui envoya

envoya du pain, & des habits. Arnoud eut enfin honte de ne pas au moins fournir la subsistance à un homme qui avoit été son maître: il lui donna le revenu de trois villages. *Voyez l'histoire de France, & d'Allemagne.*

Les Royaumes de Naples & de Sicile sont établis, parceque deux Barons Normands se battent en duel.

Dans les siécles passés les femmes n'étoient pas plus à l'abri de la calomnie qu'à présent. Toutes celles à qui la nature avoit été favorable étoient deshonorées, parcequ'il se trouvoit toujours des hommes qui se vantoient d'avoir triomphé d'elles, & que le peuple, toujours disposé à croire le mal, prenoit ces mensonges pour des vérités

Une jeune fille d'une naissance

assez illustre en Normandie, étoit d'une si grande beauté, qu'elle attiroit les regards de tout le monde: on la vantoit partout comme une merveille : elle étoit l'objet des vœux de tous les jeunes Seigneurs de son tems qui la demandoient comme à l'envi en mariage. Sa réputation paya bientôt le tribut que toutes les femmes devoient à la calomnie. Guillaume Repostel publia qu'il avoit obtenu d'elle ce que tous les hommes désirent des femmes, & qu'ils leur font un crime d'accorder. On le crut, & ceux qui désiroient de l'épouser, ne songerent plus qu'à en faire leur maîtresse.

Drongo-Osmond, frere de cette jeune Demoiselle, instruit des bruits outrageans que Guillaume Repostel répandoit sur le compte de sa sœur, se crut obligé de venger l'affront fait à sa famille dans le sang de celui qui en étoit auteur. S'étant trouvé avec lui à une partie de

chasse, il le força de mettre l'épée à la main, & le tua.

Comme Repostel étoit fort aimé de Robert le Diable, alors Duc de Normandie, Osmond n'osa reparoître; il passa dans la Pouille, où Gaimar, Duc de Bénevent, l'employa contre les Sarrasins, qui ravageoient alors les côtes d'Italie. Ce Normand montra dans différens combats tant de valeur, que le Duc de Bénevent lui donna la possession de plusieurs terres dans son Duché pour le retenir auprès de lui.

Quelque tems après, cinquante ou soixante Normands revenant de Jérusalem, passerent par Salerne où ils furent très-bien reçus en faveur de leur compatriote qui, par son mérite, avoit acquis toute la confiance du Duc de Bénevent. Lorsqu'ils étoient dans cette ville, vingt mille Sarrasins vinrent en faire le siege. Le Duc n'ayant pas assez de monde pour résister à tant d'enne-

mis, leur envoie proposer une somme d'argent qu'ils acceptent. Pendant que les Salertins assembloient le prix de leur rançon, les Sarrasins dans leur camp abandonnent la discipline, & se livrent à tous les excès de la débauche. Les soixante Normands, accompagnés de quelques Salertins enhardis par leur courage, sortent de la ville au milieu de la nuit, surprennent les ennemis en désordre, en font périr une prodigieuse quantité, forcent les autres à remonter sur leurs vaisseaux, restent maîtres de leur camp où ils trouvent un butin immense, qu'ils abandonnent aux Salertins.

Le Duc, étonné de leur valeur, veut les combler de présens: mais il est encore plus étonné de leur générosité: ils les refusent. Il veut les retenir, & voyant ses prieres, & ses offres inutiles, il leur fait au moins promettre de revenir. La gloire qu'ils ont acquise excite d'au-

tres Normands à passer à Salerne. Leur valeur les fait désirer de tous ceux qui ont des possessions dans ce pays, & des invasions à craindre. Ils servent tantôt l'Empereur Grec, tantôt le Duc, tantôt le Pape, & toujours avec succès. Leur force les rend redoutables, on commence à les craindre; les Grecs, toujours perfides, leur firent des injustices, & s'attirerent leur vengeance. Les Normands tournerent leurs armes contre ceux qui sçavoient si mal reconnoître leurs services, conquirent la Calabre, la Pouille, la Sicile, & fonderent un Royaume qui subsista plus de cent cinquante ans.

Le Comté d'Arragon est érigé en Royaume, parceque Nugna, Reine de Navarre, femme de Sanche IV. dit le Grand, *empêche son fils Garcie de monter un cheval fougueux.*

On sçait avec quelle rapidité les Mahométans subjuguerent l'Asie & l'Afrique; on sçait encore que le courage seul, & la valeur des François & de leurs chefs les arrêterent prêts à conquérir l'Europe. Ils y étoient entrés; déja l'Espagne leur étoit soumise, le Languedoc n'avoit pu leur résister: des conquêtes faciles les excitoient tous les jours à de nouvelles entreprises: tout trembloit. Un homme d'une valeur extraordinaire se rencontre en France, il appelle les François autour de lui, leur inspire son courage, marche contre les Sarrasins,

les joint à Poitiers, leur donne bataille, en fait un horrible carnage, & force les débris épouvantés de leur armée à repasser en Espagne.

Les descendans de ces mêmes Visigots qui, après avoir saccagé Rome sous Alaric, s'étoient établis en Espagne, avoient été obligés de se cacher dans les rochers des Asturies pour éviter la fureur des Mahométans. Lorsqu'ils virent leurs vainqueurs affoiblis par les victoires de Charles-Martel, ils commencerent à sortir de leur retraite, où ils furent encore souvent obligés de retourner se cacher: mais après que Charlemagne eut achevé, par la force de ses armes, d'abattre la puissance des Mahométans en Espagne, les Visigots commencerent à étendre leur domination: ils se rendirent bientôt maîtres des Asturies entieres, auxquelles ils joignirent Léon. Ces succès enhardirent les autres Visi-

gots dispersés dans les différentes contrées d'Espagne. Ceux qui étoient établis dans la Navarre se donnerent un Roi; les Arragonnois prirent un chef sous le titre de Comte. Enfin on voyoit tous les jours les Visigots acquérir de nouvelles forces. Le Roi de Navarre, qui se vit en peu de temps maître du Comté d'Arragon, étoit assez puissant pour résister aux efforts des Mahométans, même pour les attaquer.

C'étoit Sanche IV, dit *le Grand*, qui occupoit ce trône vers le milieu de l'onziéme siécle. Ce Prince partageoit son tems entre la guerre & l'amour: il passoit l'été avec les soldats, & l'hyver auprès de Gaya, sa concubine, qui par ses graces extérieures, & par les agrémens de son esprit, sçavoit toujours captiver son cœur. Ramir fut le fruit de leur amour mutuel. Le mérite de ce jeune Prince se développant tous les jours, attiroit autour de lui une

foule d'admirateurs, & le Roi goûtoit une entiere satisfaction d'avoir un fils si digne de porter la couronne après lui : il voulut épouser avec solemnité la mere d'un Prince si aimable, & lui donner le titre de Reine ; mais la mort empêcha Gaya de monter aux honneurs que le Roi lui préparoit.

Sanche fut si vivement touché de la mort de sa maîtresse, qu'il prit la résolution de passer le reste de sa vie à la pleurer, & de ne jamais s'unir à d'autre femme : mais les Rois sont moins maîtres de leur destinée que les sujets : ils sont quelquefois obligés de sacrifier leurs inclinations à l'intérêt de l'Etat. Le Comte de Castille, qui étoit souverain, n'avoit pour héritiere qu'une fille ; il étoit dangereux pour Sanche qu'elle épousât un voisin puissant, & qui, par la succession de Castille augmentant ses forces, l'envahît la Navarre. La politique

engagea donc Sanche à rompre le vœu qu'il avoit fait de ne point se marier. Il épousa lui-même Nugna, fille du Comte de Castille, dont il eut deux fils, Garcie & Ferdinand.

Garcie, qui étoit d'un caractère vif & bouillant, s'adonna de bonne heure aux exercices les plus violens. Les courses à cheval, les tournois, la chasse étoient les seules choses auxquelles il s'amusoit.

Sanche, qui avoit conçu pour Nugna un amour rempli d'estime, lui confioit le soin du gouvernement toutes les fois qu'il étoit obligé d'aller combattre les Mahométans. Un jour qu'il étoit à la guerre, Garcie ayant envie de faire une course, pria la mere Nugna de lui laisser prendre dans l'écurie du Roi un jeune cheval qui étoit extrêmement beau, & il donna ordre à l'écuyer, selon la permission qu'il avoit obtenue de sa mere, de le lui préparer. L'écuyer, qui sçavoit que

le cheval étoit très-fougueux, refusa d'obéir, & alla sur le champ trouver la Reine pour l'avertir du danger auquel le Prince seroit exposé s'il montoit un animal si difficile à dompter. Sur cet avis la Reine défendit à l'écuyer de donner le cheval. Garcie insiste, s'offense du refus, va trouver sa mere, se plaint; & voyant qu'elle approuve l'écuyer, il entre en fureur contre elle-même de voir qu'elle autorise le refus de l'écuyer, & prend l'affreuse résolution de se venger. Après en avoir long-tems cherché les moyens, la méchanceté lui inspire la plus noire de toutes les calomnies: c'est de publier que la Reine est infidelle au Roi, qu'il en a des preuves certaines. Nugna en est instruite, elle s'allarme, fait venir le Prince, lui reproche son crime: mais ce fils dénaturé, loin de rentrer en lui-même, & d'avoir honte de sa calomnie devant celle dont la presence seule

doit lui inspirer du respect, s'amuse de sa douleur : il ose même lui soutenir qu'elle est coupable, & ne la quitte que pour aller dire en public qu'elle a voulu l'engager au silence. Enfin il acheve son crime, & sitôt que le Roi est arrivé, il lui dit que la Reine entretient un commerce criminel avec l'écuyer, & rapporte des circonstances qui rendent la chose si vraisemblable que le Roi y ajoute foi. Sanche fait sur le champ arrêter sa femme, & la condamne à être brûlée vive, lui donnant cependant, suivant l'usage que l'ignorance avoit alors établi, trente jours pour faire chercher un Chevalier qui osât défendre son innocence contre le Prince.

L'accusateur, né d'un mariage légitime, étoit héritier présomptif de la couronne : personne n'osoit se présenter pour se battre contre lui. Le tems accordé à la Reine pour prouver son innocence s'écouloit :

on la plaignoit, & c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire pour elle. Enfin le moment de son supplice arrive, le bucher est dressé, les bourreaux vont la chercher à sa prison, la conduisent au lieu où les tourmens l'attendent : elle y arrive, & voit déjà l'appareil de ses douleurs. Le bucher est enflammé, on saisit la Reine pour la précipiter dedans: » » Arrêtez, crie Ramir, ce fils de » Gaya, concubine de Sanche, je » vais la défendre, qu'on fasse pa- » roître son accusateur. »

Le public, qui n'avoit osé montrer sa douleur, fait éclater sa joie: on s'assemble autour du généreux Ramir, & toutes les bouches sont occupées à lui donner des éloges. On va promptement avertir le Roi de ce qui se passe: Garcie reçoit ordre de se présenter devant Ramir: mais ce Prince, comme tous les gens lâches, qui ne sont hardis que quand ils voyent que personne

n'ose leur résister, trembla lorsqu'il sçut qu'il falloit combattre. Sa lâcheté lui fit faire ce que les remords n'avoient pu obtenir de lui. Il alla se jetter aux pieds de son pere, lui avoua son crime, & rendit la justice qu'il devoit à l'innocence de la Reine.

L'on peut juger de la joie que Sanche goûta lorsqu'il sçut sa femme innocente, par la douleur qu'il avoit sentie en la croyant coupable: il alla lui-même briser ses chaînes, & rendre au public un témoignage anthentique de sa vertu. Plein d'une juste colere contre son fils il le condamna au même supplice qui étoit préparé pour elle. Mais cette vertueuse Reine, dont on ne peut trop admirer la générosité, contente de sa justification, demanda la grace de son fils, assurant le Roi que c'étoit le seule moyen de lui faire oublier les maux qu'elle venoit de souffrir. Faire parler ses douleurs,

pour sauver celui qui les lui a causées, c'est le comble de la générosité ; c'est pousser l'amour maternel au-delà de toute croyance. Les larmes de Nugna en épargnant à Garcie les supplices, augmenterent la haine & le mépris du public à l'égard de ce fils dénaturé.

Sanche accorda à la Reine la grace de son fils : mais il crut qu'il ne pouvoit donner au généreux Ramir une récompense plus digne de lui que le Comté d'Arragon qu'il érigea en Royaume vers l'an 1035, & qu'il lui céda.

LA beauté d'un jeune Turc qui demeure à Antioche cause des guerres cruelles entre la France & l'Angleterre.

UN Pélerin d'Amiens arme l'Europe contre l'Asie. Les Chrétiens, à sa persuasion, vont chasser les Ma-

hométans des lieux saints où s'est accompli le mystére de la Rédemption. La piété inspira ce projet : mais la prudence n'en conduisit pas l'exécution. Les Chefs, oubliant leur premier dessein, ne songeoient plus qu'à conquérir des Etats ; les soldats, mal disciplinés, ne s'occupoient qu'à piller & à massacrer. Ceux qui faisoient quelque conquête devenoient pour les autres, un objet de haine & de jalousie. Les Chrétiens par leurs divisions, par leur imprudence, donnoient aux Mahométans la facilité de reprendre sur eux la Palestine. Enfin se voyant menacés d'une ruine entiere ils solliciterent des secours de l'Europe. Saint Bernard prêcha une nouvelle croisade. Il commença par persuader Louis le jeune, Roi de France ; & tout le monde, à l'exemple du Roi, prit la croix. On assure que Saint Bernard, qui en avoit fait une grande provision, un

jour qu'il prêchoit à Vézelai en Bourgogne, en diſtribua tant, qu'il fut obligé de couper ſa robe, & que l'étoffe lui manqua. Il paſſa en Allemagne, & détermina l'Empereur Conrad III. à prendre auſſi la croix.

Enfin les Princes marchent, tout le monde les ſuit, & l'on envoie une quenouille & un fuſeau à ceux qui refuſent d'aller combattre les ennemis de la religion. Eléonore de Guienne, ſoit par amour, ſoit par bienſéance, voulut accompagner ſon mari. Louis le jeune arriva à Conſtantinople au commencement d'Octobre 1147 où Manuel Comnène, Empereur Grec, le reçut avec une magnificence digne de ſon rang. Il paſſa enſuite l'Helleſpont, défit une armée de Muſulmans ſur le bord du Méandre; mais il diviſa ſon armée, fut battu, & obligé de ſe ſauver à Antioche, dont Raimond oncle d'Eléonore étoit alors ſouverain.

La Reine de France, frappée de la beauté d'un jeune Turc, nommé Saladin, qui s'étoit fait chrétien, & qui étoit à la Cour de Raimond, engagea Louis le jeune à rester à Antioche, pour se délasser des fatigues qu'il avoit essuyées pendant la guerre. Plus elle voyoit Saladin, plus l'amour s'allumoit dans son cœur. D'un côté ne pouvant plus résister à sa passion; d'un autre connoissant que son rang imposoit trop de respect au jeune Turc, pour qu'il osât lui déclarer les sentimens qu'elle pouvoit lui inspirer, elle résolut de lui faire des avances capables de lui donner de la hardiesse. Enfin Saladin l'entendit, & alla jusqu'où elle vouloit l'amener.

Eléonore, se dédommageant ainsi des ennuis d'un voyage pénible & malheureux, craignoit de retourner en France où son amant ne pouvoit la suivre. Pour retarder

son départ elle écouta Raimond, son oncle, qui avoit pour elle plus de tendreſſe que n'en donne l'amitié. Raimond, guidé par ſa paſſion, arrête pluſieurs fois Louis le jeune prêt à partir: mais enfin ce Monarque, connoiſſant combien ſa préſence étoit néceſſaire dans ſes Etats, y retourna malgré les ſollicitations de Raimond; la Reine fut obligée de ſacrifier ſon amant à ſon devoir, & de ſe ſéparer de lui.

Eléonore, malgré ſes précautions, n'avoit pu dérober ſa conduite aux yeux de tout le monde. Quelques courtiſans furent aſſez indiſcrets pour révéler à Louis ce qu'il devoit toujours ignorer. Ce Prince eut la foibleſſe de ſe croire deshonoré. Il fit caſſer ſon mariage avec Eléonore, ſous prétexte de parenté, & lui rendit ſa dot, qu'il ne pouvoit ſans doute garder.

Henri II, Roi d'Angleterre, moins délicat que Louis le jeune, crut qu'on pouvoit, sans honte, être le mari d'une femme qui avoit pour dot la Guienne & le Languedoc; il épousa Eléonore. Par-là il se vit maître de l'Angleterre, de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Languedoc, & de la Guienne. Excité par sa femme, enhardi par sa puissance il fit une guerre cruelle à Louis le jeune. Ses successeurs, à son exemple, furent presque toujours en guerre avec les Rois de France. Croira-t-on que les galanteries d'un jeune Turc qui est à Antioche ayent mis les François & les Anglois en fureur les uns contre les autres, & ayent fait périr près d'un million d'hommes de part & d'autre.

EDOUARD le Confesseur, Roi d'Angleterre, fait vœu de chasteté; ce qui cause la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

LES Bretons, qui avoient sçu long-tems resister aux efforts des Romains, furent facilement subjugués par les Anglo-Saxons. Ceux-ci subirent aussi le joug des Danois. Canut, dit *le Grand*, conquit l'Angleterre en 1017; & les Anglo-Saxons furent si cruellement traités que lorsqu'un Anglois rencontroit un Danois, il falloit qu'il s'arrêtât, jusqu'à ce que le Danois fût passé. Après la mort de Hardi-Canut, arrivée en 1041, les Anglo-Saxons secouerent le joug des Danois, & déférerent la couronne à Edouard, dit *le Confesseur*. Ce Saxon étoit foible, indolent, en un mot incapa-

ble d'affermir un trône chancelant. Les grands du Royaume augmentoient tous les jours leur puiſſance aux dépens de la ſienne.

Un Comte nommé *Goodwin* étoit parvenu à ſe faire plus craindre, & plus conſidérer que le Roi même. C'étoit lui qui puniſſoit, c'étoit lui qui donnoit les graces. Des richeſſes immenſes le mettoient à portée de faire des dépenſes exorbitans, & d'attacher à ſa perſonne une foule de gens qui ne connoiſſoient de devoir que celui que l'intérêt leur dictoit. Edouard ſentoit combien cet homme étoit dangereux, mais il n'avoit pas aſſez de fermeté pour faire uſage de ſa puiſſance à l'égard de ce ſujet ambitieux. Il le haïſſoit, & le craignoit; enfin il pouſſa la foibleſſe juſqu'à n'oſer refuſer de donner ſa main à ſa fille Edithe qu'il n'aimoit pas. Edouard, même, pour que Goodwin ne connût pas le dégoût qu'il

avoit pour sa fille, emprunta le secours de la religion, & fit vœu de chasteté. L'habile Goodwin avoit développé les sentimens du Roi à son égard: mais il profitoit de sa dissimulation pour augmenter son crédit; & loin de s'offenser du dégoût qu'il avoit pour sa fille, il le regardoit, au contraire comme la certitude de sa grandeur future, se flattant qu'Edouard ne laissant point d'héritiers, il pourroit mettre la couronne sur sa tête après la mort de ce Roi.

L'Angleterre avoit pour lors un voisin redoutable: c'étoit le célèbre Guillaume Duc de Normandie, fils de Robert, dit *le Diable*, & de la fille d'un Péletier de Falaise, nommée *Harlote*. (1) Ce nom qui étoit celui de *Charlote* mal pro-

(1) J'ai eu intention de réfuter une dissertation où l'on a voulu prouver par la signification d'*Harlote*, que la mere de Guillaume le conquérant étoit une prostituée.

noncé dans ces tems barbares, fut pris par les Anglois, pour signifier *une fille publique*, voulant attacher une infamie au nom de la mere d'un homme qui les traitoit avec la derniere rigueur. Ils appelloient Guillaume, par dérision : le fils d'*Harlote*. Ils s'accoûtumerent à appeller les bâtards, *des fils d'Harlote*, & les filles publiques des *Harlotes*, usage qui subsiste encore aujourd'hui Je reviens à mon sujet.

Guillaume, reconnu, du vivant de son pere, pour héritier légitime de Duché de Normandie, sçut par son adresse & sa valeur resister à tous ceux qui voulurent lui disputer son Duché, & fit trembler tous ses voisins. Instruit de ce qui se passe en Angleterre, il s'y transporte lui-même à dessein d'en examiner les forces, & de voir si les mécontentemens du Roi, & l'ambition du Comte ne pourront point lui fournir un moyen de s'emparer de la

couronne

couronne des Anglois. Etant donc arrivé à la Cour de Londres il tâcha de gagner la confiance du Roi, & d'apprendre de lui-même quelle étoit la situation des affaires d'Angleterre. Edouard fit bientôt connoître à Guillaume combien il haïssoit Goodwin, & la crainte où il étoit que la couronne ne passât sur la tête de ce Comte, ou de ses enfans après sa mort. Le Duc de Normandie, ainsi instruit, proposa à Edouard de l'adopter, & lui promit de mettre tout en usage pour faire échouer les desseins de Goodwin. Enfin cet habile Normand sçut couvrir son ambition des voiles de l'amitié, & trompa si bien le foible Edouard qu'il l'amena au point de lui persuader que toutes les propositions qu'il lui faisoit venoient de l'envie de calmer ses craintes & de seconder ses désirs. Il obtint tout ce qu'il demandoit, & retourna en Normandie pour préparer les

moyens de remplir ſon projet.

Quelques Ecrivains ont aſſuré qu'Edouard fit un teſtament en faveur du Duc de Normandie : mais il paroît que ce teſtament, ou vrai, ou prétendu, ne fut que le prétexte que Guillaume prit pour ſe rendre ſouverain de l'Angleterre, & que les troubles & les diviſions qui étoient dans ce pays furent l'unique motif qui l'engagea à tenter une entrepriſe ſi hardie. Il eſt incroyable qu'il eût oſé le faire s'il n'eût pas eu un parti formé dans cette iſle. Les Danois, qui y étoient en grand nombre, & qui voyoient avec chagrin les deſcendans de Canut privés de la couronne, & les Anglo-Saxons remontés ſur le trône, promirent, ſans doute, de ſeconder Guillaume qui étoit Danois d'origine. Les hiſtoriens de ce tems donnent ſi peu de détails, qu'on eſt obligé d'avoir recours aux conjectures.

Après la mort d'Edouard, qui ne tarda pas, les Anglois d'un consentement unanime proclamerent Harald, fils de Goodwin, dont la mort avoit précédé celle d'Edouard. Guillaume assemble promptement ses troupes, s'embarque à Saint Valeri, aborde sur les côtes de Suffex, & peu après défait & tuë à la bataille d'Hastings Harald qui veut défendre ses droits. Le vainqueur s'approche de Londres, & s'y fait proclamer Roi. Envain les Anglois voulurent se révolter, celui qui avoit sçu les vaincre, sçut les dompter. Quelques-uns ont assuré qu'il les traita avec trop de dureté: mais il avoit commencé son regne par la douceur, & chaque jour on voyoit éclore une nouvelle sédition. Lorsqu'il fit usage de la sévérité, les Anglois se contenterent de se plaindre, & n'oserent plus se révolter. Avant de juger les hommes il faut examiner les motifs qui les conduisent.

Un Perſan d'une baſſe naiſſance oubliant ſon premier état lorſqu'il eſt dans la proſpérité, eſt cauſe que Gengis-Can ravage la Perſe & l'Inde.

Gengis-Can, après avoir conquis toute la Tartarie, & la plus grande partie de la Chine, vouloit ſe repoſer. Il avoit alors ſoixante ans.

Content de la gloire que ſes victoires éclatantes lui ont méritées, il aſpire à celle que tous les grands Princes ſçavent acquérir, c'eſt de faire fleurir les ſciences, les arts & le commerce. Pour remplir cet heureux projet, il envoye des Ambaſſadeurs à Mohammed le Cariſmin qui, poſſedant la Perſe, le Cariſme, une partie de l'Inde, étoit un des plus puiſſans Souverains du monde. Les Ambaſſadeurs de Gen-

gis-Can proposerent à Mohammed de faire alliance avec leur maître, qui souhaitoit de vivre avec lui dans une aussi grande union que s'il avoit été son fils: Ce sont les termes de ces Ambassadeurs, si l'on en croit Abulgasi-Bayadur-Can, l'un des descendans de Gengis-Can, dans son histoire des Tartares. Mohammed, qui n'ignoroit pas les grandes conquêtes que le Tartare venoit de faire, accepta avec joie l'alliance qu'il lui proposoit; & il s'établit une si grande union entre les deux Empires, dit l'historien Arabe, que les particuliers auroient pu porter de l'or & de l'argent dans leurs mains, d'un Empire à l'autre, sans être exposés à perdre la moindre chose. Cette intelligence, si désirable entre des Princes puissans, fut interrompuë par la vanité d'un particulier que la fortune injuste avoit élevé au-delà de son mérite. Voici l'événement, tel que les Arabes le racontent.

Les Mogols, sujets de Gengis-Can, avoient toujours conservé la coutume des anciens Scythes; qui étoit de n'habiter que dans des hutes de bois qu'ils changeoient de place selon que la fantaisie leur en prenoit. Leurs mœurs grossieres rendoient leurs besoins très-rares; & comme l'argent qu'ils avoient enlevé dans leur conquêtes, leur étoit peu nécessaire, ils en donnoient beaucoup pour les moindres choses, ce qui attiroit une prodigieuse quantité de marchands dans leur pays. Gengis-Can, qui étoit informé de tout ce qui se passoit dans ses Etats, sentit que ses sujets se trouveroient bientôt dans une affreuse misere, s'ils continuoient à distribuer ainsi leur or & leur argent, & que le seul moyen de conserver l'abondance dans ses Etats étoit d'exciter les Mogols à porter eux-mêmes des marchandises chez les étrangers. En ayant trouvé plusieurs disposés à

suivre ses intentions, il leur donna ordre d'aller dans les Etats de Mohammed, & les fit accompagner par trois Officiers de sa Cour, qu'il envoya en qualité d'Ambassadeurs vers son allié, auquel il écrivoit une lettre fort obligeante, par laquelle il le prioit d'avoir pour ses sujets les mêmes égards qu'il avoit eus pour les Persans qui étoient venus trafiquer en Tartarie, lui promettant d'en agir toujours en bon pere envers lui, & le priant de son côté de continuer son amitié, parce que c'étoit le seul moyen de rendre leurs Empires florissans, & d'augmenter leur gloire commune.

Les Ambassadeurs, & les marchands Mogols, étant arrivés à la ville d'Otrar qui étoit frontiere des Etats de la Perse, allerent saluer le Gouverneur. C'est cet homme, qui d'un état vil, étoit monté aux dignités. Les odieux talens qu'il avoit

de séduire la jeunesse, & de l'engager à oublier ses devoirs & son honneur, l'avoient conduit à ce haut degré de fortune. Un de ces marchands, qui l'avoit connu dans son premier état, & qui même avoit été son intime ami, crut pouvoir, sans lui manquer de respect, l'appeller par le nom qu'il portoit lorsqu'ils étoient amis: mais ce Gouverneur montra combien il étoit au-dessous du rang qu'il tenoit alors: il rougissoit de sa naissance, & s'irrita contre celui qui lui en rappelloit le souvenir. Le grand Trajan se moquoit de ceux qui vouloient lui donner une naissance illustre.

Le Persan fit mettre en prison ce marchand & tous les Mogouls qui étoient venus le saluer, & envoya promptement un courier à Mohammed pour l'avertir qu'il étoit arrivé à Otrar des étrangers dont les uns se disoient Ambassadeurs de Gengis-Can, les autres marchands; mais

qu'il les regardoit comme des gens chargés de l'exécution de quelque mauvais complot, & que la prudence demandoit qu'on s'en défît. Le Roi, sans autre information, lui envoya ordre de les faire tous périr, ce qui fut promptement exécuté; & le Gouverneur d'Otrar, joignant l'avarice à la cruauté, s'empara de leurs effets.

Malgré les précautions qu'il avoit prises pour les faire tous périr, un des marchands eut le bonheur de se sauver, & d'aller informer Gengis-Can du traitement qu'on avoit fait à ses Ambassadeurs. Le Tartare à cette nouvelle est transporté de fureur: il donne ordre sur le champ à ses Officiers d'assembler ses troupes, entre dans les Etats du Persan l'an 1218, y met tout à feu & à sang, taille en piéces toutes les armées que l'ennemi veut lui opposer, renverse les villes qu'il trouve sur son passage. La premiere victime de

ſa fureur fut Otrar : le Gouverneur, qui étoit la cauſe de cette cruelle guerre, fut chargé de chaînes, traîné autour des murailles, & aſſommé à coups de bâton. Le vainqueur, toujours ſecondé par la fortune, ſoumit en peu de tems toutes les contrées qui ſont à l'orient, & au midi de la mer Caſpienne, il pénétra dans l'Inde qu'il reduiſit ſous ſon obéiſſance, ſubjugua la Perſe. Mohammed, fugitif de province en province mourut abandonné ; & de toutes les richeſſes immenſes qu'il avoit poſſédées il ne lui reſtoit pour habits, que des lambeaux, avec leſquels il fut enterré.

Gengis-Can ſe vit enfin maître du plus grand Empire dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire. Ce Tartare avoit conquis plus de dix-huit cens lieues de l'orient au couchant, & plus de mille du ſeptentrion au midi : mais ſon hiſtoire n'eſt qu'une ſuite de cruautés, il ne fit que dé-

truire & ravager. Il partagea ses vastes Etats entre ses quatre fils, & chacun d'eux fut un des plus puissans Rois de la terre. Ce grand conquérant mourut l'an 1227, âge de soixante-cinq ans.

HENRI II, Roi d'Angleterre, devient amoureux d'Alixe de France, qui est promise à son fils Richard I; cet amour cause de grands troubles entre la France & l'Angleterre.

HENRI II, comme il a été dit dans un autre article, possédoit tant de pays en France, que le Roi craignoit avec raison de se voir enlever la couronne par ce puissant vassal. Louis le Jeune, qui occupoit alors le trône de France, crut devoir, pour sa sureté, mettre le trouble dans la famille du Monarque Anglois. Il alluma donc dans le

cœur de ſes fils l'ambition au point qu'ils s'armerent contre leur pere: il fit plus, il leur prêta des bras & des armes, & accoûtumant ces tigres au carnage, il les amena juſqu'à vouloir répandre le ſang de leur pere. Quels maux la politique n'a-t-elle pas fait au monde!

Le Roi de France, connoiſſant le caractere ambitieux des fils de Henri, crut qu'il lui ſeroit facile de les exciter contre leur pere toutes les fois que ſes intérêts le demanderoient; & pour les mettre même à portée de le ſervir quand il en auroit beſoin, il ménagea un traité entre eux & Henri, par lequel Henri s'engagea à leur céder une partie de ſes Etats. Il aſſocia à la couronne d'Angleterre Henri, ſon fils aîné; Richard, ſon ſecond, eut le Comté de Poitou, Geoffroi le troiſiéme, eut le Duché de Bretagne; Jean ſans-Terre le quatriéme étoit trop jeune pour avoir part à ce traité: on

ne lui donna point d'appanage. Cet accord étant fait, Louis, pour attacher les jeunes Princes à ses intérêts donna en mariage, aux deux aînés deux filles qu'il avoit, Marguerite & Alixe. Alixe, qui étoit destinée à Richard, étant encore trop jeune pour le mariage fut confiée au Roi d'Angleterre, qui se chargea du soin de l'élever jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Elle étoit belle, & il avoit pour elle toute la tendresse que les vieillards ont pour les enfans aimables: mais lorsqu'elle fut arrivée à cet âge où tous les charmes des femmes sont développés, il la regarda avec d'autres yeux que ceux de l'amitié; bientôt son cœur s'enflamma pour elle, & sa passion augmentant tous les jours, devint si violente, que ce qu'il devoit à son fils, à cette Princesse, à lui même ne fut point capable de l'arrêter: il viola Alixe. Ce crime, qui ne devoit lui laisser que la honte

de l'avoir commis, irrita encore ſes déſirs: il voulut devoir à la complaiſance même de cette jeune Princeſſe ce qu'il n'avoit obtenu que par la violence. Alixe, pour enſevelir dans le ſilence un crime dont elle n'étoit pas complice, ſe rendit elle-même coupable.

Elle n'eut pas plutôt donné à Henri des droits ſur elle, qu'elle ſe vit obligée d'eſſuier tous ſes caprices, & toutes ſes foibleſſes. Henri, méfiant & jaloux, comme tous les vieillards, l'obligea de ſe renfermer dans ſon appartement, & de n'avoir d'autre compagnie que ſes femmes & lui. Comme les actions des ſouverains ne reſtent pas long-tems cachées, l'on ſçut bientôt ce qui ſe paſſoit entre Alixe & Henri. Le bruit s'en repandit en France. Louis le jeune, irrité d'entendre ainſi déchirer la réputation de ſa fille, envoya dire à Henri de lui renvoyer Alixe, ou de la donner au Prince

Richard à qui elle avoit été promise. Henri l'aimoit trop pour se séparer d'elle ; il fit des réponses vagues aux Ambassadeurs. Louis le Jeune, ne doutant plus de la vérité, assemble des troupes à dessein d'aller lui-même arracher sa fille d'entre les mains de son ravisseur. Le Pape, qui avoit dessein de réunir ces deux Rois pour le secours de la terre sainte, leur envoya un Légat qui les engagea tous les deux à se trouver à Ivri pour exposer les sujets de plainte qu'ils avoient l'un contre l'autre. Louis le Jeune fit connoître au Légat le deshonneur que Henri causoit à la maison de France en retenant sa fille, finit par dire qu'il vouloit qu'on la lui rendît, ou qu'on la mariât à Richard, sinon qu'il réuniroit toutes ses forces pour aller lui-même la chercher. Henri, n'ayant aucune raison plausible à apporter, promit, pour se tirer d'embarras, de marier Alixe, à Richard

au premier jour: mais il sçut si bien amuser Louis le Jeune, que ce Roi mourut avant que Henri eût rélâché sa fille.

Cette mort causa beaucoup de joie au Roi d'Angleterre qui, voyant le trône de France occupé par Philippe-Auguste, encore dans la plus tendre jeunesse, se flattoit de n'être plus gêné dans ses amours: mais il se trompa. Le courage & la fermeté chez le jeune Monarque François, devançoient les forces. Il fit sommer Henri de lui rendre sa sœur, avec menace de ravager ses Etats s'il tardoit à le faire. Le fils aîné de Henri étant venu à mourir sans enfans, Philippe-Auguste redemanda avec les mêmes menaces la veuve de ce jeune Prince, qui étoit aussi sa sœur. Henri se voyoit obligé d'accorder ce qu'on lui demandoit: il se seroit attiré le mépris de toutes les puissances de l'Europe s'il avoit soutenu une guerre aussi

injuste: mais les conquêtes de Saladin, qui venoit de prendre Jérusalem, le tirerent d'embarras. Le Pape Clément III. engagea ces deux Monarques à suspendre leurs querelles particulieres, pour passer en Palestine, & pour délivrer les Saints lieux de la profanation des infidéles. Ils se virent à Gisors, & se promirent mutuellement de ne s'occuper que du soin de la croisade.

Cette paix fut bientôt rompuë. Richard, fils de Henri, ayant vu Alixe dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre, fut frappé de sa beauté au point qu'il fit toutes sortes d'instances auprès de son pere, pour qu'il consentît à leur mariage; & sur son refus il alla trouver Philippe-Auguste pour l'engager à se joindre à lui, & à prendre les armes contre son pere. Le Roi de France suivit le conseil de Richard, entra à main armée sur les états de Henri, prit plusieurs Villes. Henri, pré-

férant ſon amour à ſon honneur ; & aux intérêts de ſon peuple, réſolut de périr plutôt que de rendre Alixe. Il leva des troupes pour s'oppoſer à Philippe : mais il fut défait & obligé de demander la paix, dont la premiere condition fut qu'il donneroit Alixe à ſon fils Richard. Le chagrin de ſe voir forcé de céder à un autre, une femme qu'il aimoit éperduëment, fut ſi violent qu'il en mourut.

Richard, ſe trouvant, par la mort de ſon pere, Roi d'Angleterre, & maître du ſort d'Alixe, promit à Philippe-Auguſte de l'épouſer au retour de la terre ſainte. En conſéquence de cette promeſſe le Roi de France lui rendit les places qu'il avoit priſes ſur ſon pere dans la derniere guerre, & Richard paſſa dans ſon Royaume pour faire les préparatifs néceſſaires pour la croiſade. Il n'y fut pas plutôt arrivé que ſa mere Eléonore lui racon-

ta ce qui s'étoit passé entre Alixe & le feu Roi son pere, lui ajoutant même que la princesse de France avoit eu un fils de Henri, & qu'ainsi il ne pouvoit l'épouser ni en conscience ni en honneur, & lui conseilla de prendre pour femme Berengere de Navarre, fille de Dom Garcie. Richard, sacrifiant son amour à son devoir, suivit le conseil de sa mere, & la pria d'aller elle-même en Navarre demander Berengere; ce qu'elle fit.

Pendant qu'Eléonore faisoit son voyage de Navarre, Richard se hâtoit d'assembler des soldats pour la croisade. Enfin il partit & se rendit à Messine en Sicile, où Philippe-Auguste étoit déja arrivé. Le Roi d'Angleterre, se doutant bien que les raisons qu'il avoit de ne pas épouser la sœur du Roi de France ne paroîtroient qu'un prétexte inventé, résolut de chercher les occasions de rompre ouvertement avec

lui. Pour cet effet il humilia plusieurs Officiers de Philippe-Auguste, espérant que le Roi se chargeroit de la défense de ses gens, & se brouilleroit avec lui: mais Philippe-Auguste se comportoit toujours avec assez de prudence pour empêcher Richard d'arriver au but qu'il se proposoit. Richard, ayant appris que sa mere étoit sur le point d'arriver à Messine avec Berengere, fut obligé d'instruire Philippe des raisons qui l'engageoient à ne pas épouser Alixe.

L'éclat qu'avoit fait la passion de Henri pour la Princesse de France, justifioit Richard: mais rien ne pouvoit diminuer la faute qu'il avoit commise à l'égard de Philippe-Auguste, en lui cachant la résolution qu'il avoit prise à ce sujet: & le Roi de France regardoit comme une insulte outrageante l'ordre que le Roi d'Angleterre avoit donné de faire venir Berengere en Sicle, afin de

l'épouser à sa vuë. Il lui auroit même sur le champ fait sentir les effets de sa colere, si ses principaux Officiers ne lui avoient représenté le tort qu'une pareille rupture feroit à la chrétienté. Il céda à ces raisons, & accepta les propositions que Richard lui fit, qui étoient de lui rendre Alixe, & sa dot avec deux mille marcs sterlings d'argent, que le Roi d'Angleterre s'engagea de lui payer durant cinq ans. Philippe-Auguste se rendit enfin en Palestine: mais ne pouvant supporter la présence de Berengere qui lui rappelloit sans cesse l'insulte faite à sa sœur, il repassa bientôt en France.

A peine y étoit-il arrivé qu'il envoya sommer celui qui gouvernoit l'Angleterre pendant l'absence du Roi de lui rendre Alixe & sa dot, & sur le refus qu'on lui fit, il leva une puissante armée pour aller se faire justice lui-même: mais il fut arrêté par les grands de son Royau-

me qui lui repréſenterent qu'il alloit faire tort à ſa réputation en manquant à un traité par lequel il étoit défendu, ſous peine d'excommunication, de rien entreprendre contre les Croiſés, ni ſur leurs biens, pour quelque prétexte que ce fût. Ces raiſons arrêterent pour quelque tems ſon reſſentiment, qu'il fit éclater, ſitôt qu'il fut informé que Richard avoit été fait priſonnier en paſſant ſur les terres de Hongrie.

Philippe-Auguſte fit propoſer à Jean *ſans-Terre* de le faire proclamer Roi d'Angleterre s'il vouloit épouſer Alixe. Celui-ci qui avoit déja formé des déſirs ſur le trône, accepta la propoſition du Roi de France, alla le trouver, & fit un traité d'alliance avec lui. Après ce traité Jean *ſans-Terre* paſſa dans l'Angleterre, pour s'y faire proclamer Roi, & Philippe entra à main armée en Normandie, où il prit

plusieurs places. Les Anglois, & les Normands, toujours fidéles à Richard, résistoient à ses ennemis, & employoient toutes sortes de négociations pour le délivrer de sa captivité. Enfin il en sortit, revint en Angleterre où il fut reçu au milieu des acclamations. Peu après son retour, consultant plutôt son courage que ses forces: au lieu d'accorder à Philippe ce qu'il demandoit, il voulut soutenir la guerre contre lui: mais il fut battu en plusieurs rencontres, & obligé de rendre Alixe & sa dot. Philippe-Auguste la maria au Comte de Ponthieu.

On trouve des historiens Anglois qui ont eu assez d'injustice pour traiter Philippe-Auguste de parjure, & de Roi sans honneur, parce qu'il avoit voulu r'avoir sa sœur, même pendant la captivité de Richard. Je n'ai point lu d'historiens dont le lecteur doive plus se défier, que de ceux de cette nation.

LA jalousie que la femme d'un Marchand de Florence cause à la Princesse d'Illyrie, occasionne la destruction de la République de Rhaguse.

RHAGUSE (1) étoit autrefois une ville florissante. Ses habitans, réunis par des loix sages, & par une amitié réciproque, vivoient dans une agréable aisance, & dans une heureuse tranquillité. L'élection des Magistrats se faisoit sans brigue; par le mérite seul on parvenoit aux dignités; la jalousie ne faisoit point entendre à Rhaguse ses discours séditieux, le peuple étoit docile à la voix de ceux qu'il avoit choisis pour ses maîtres.

L'union des citoiens, la prudence

(1) Elle est située sur le bord du golphe Adriatique.

des

des chefs rendoit cette République redoutable à tous ses voisins. Les Turcs avoient envain réuni contre elle toutes leurs forces. Sandal, souverain de (1) l'Illyrie, avoit mis tout en usage pour la réduire sous son obéissance: mais de toutes ses tentatives il n'en avoit retiré que de la honte : les Rhagusiens, toujours unis, étoient invincibles. Une défiance, dictée par la sagesse, les mettoit à l'abri de toute surprise. Cette République enfin, qui ne songeoit point à conquérir, qui ne s'occupoit que du soin de se défendre, sembloit éternelle : mais tout finit. Elle fut renversée par la plus petite cause dans le tems qu'elle paroissoit le plus affermie. La voici :

Un marchand de Florence étant allé avec sa femme porter des marchandises à Clytie, où le Prince Sandal faisoit sa résidence, s'occupa

(1) A présent l'Esclavonie.

plus du soin de son commerce, que de la conduite de sa femme. Cette Italienne, de son côté, ne songea qu'à se dédommager de la gêne dans laquelle son mari la tenoit à Florence. On parla bientôt d'elle dans toute la ville : les hommes louoient sa figure, sa taille, son esprit ; les femmes la trouvoient remplie d'imperfections. Le Prince Sandal voulut être juge du différend ; pour cet effet il chercha les moyens de voir l'Italienne, & de lui parler. Il les eut bientôt, & décida en faveur de la femme du marchand. Elle lui parut même si aimable, qu'il conçut pour elle l'amour le plus violent, & mit tout en usage pour la posséder : ses tréfors furent ouverts ; & cette femme, qui s'étoit accoutumée dans le négoce à donner pour de l'argent ce qu'on lui demandoit, accorda au Prince ce qu'il désiroit d'elle.

Cette Italienne adroite, sçut cap-

tiver le cœur de ſon amant, au point qu'il ne goûtoit de plaiſir qu'où elle étoit, & tout ce qui pouvoit l'éloigner d'elle lui cauſoit de l'averſion. La Princeſſe, ſa femme, fille d'Eléazar, deſpote de Servie, fut la premiere à s'en appercevoir. Depuis pluſieurs années les liens du mariage l'uniſſoient à Sandal; &, juſqu'à l'arrivée de l'Italienne, elle avoit goûté toute la ſatisfaction qu'on peut attendre d'un heureux hymenée. Un Prince qui, dès ſa jeuneſſe annonçoit des vertus, étoit le fruit de leur amour mutuel. Ils s'occupoient tous deux à développer les talens de celui qui devoit un jour les faire revivre. Sandal, fatigué des ſoins du gouvernement, alloit ſe délaſſer avec ſon épouſe & ſon fils: prodiguer au fils les careſſes d'un pere tendre, marquer à la mere les attentions d'un époux fidéle & conſtant; c'étoit la plus agréable des occupations de ce Prince.

Mais il devient tout d'un coup ſombre, rêveur: ſa bouche qui ne s'ouvroit que pour dire des choſes agréables à ſa femme, ne lui adreſſe plus que des diſcours durs, ou indifferens : ſes yeux qui lui exprimoient toujours de la tendreſſe, ne lui annoncent plus que de la colere. Envain elle gémit, elle pleure, elle ſoupire: ſa douleur a pour lui des charmes. Cette Princeſſe examine ſa conduite, & la trouvant irréprochable, elle examine celle de ſon mari ' apprend qu'une autre lui à enlevé ſon cœur. Pour le ramener, elle employe les careſſes, les plaintes; & ſes peines étant inutiles, elle perd patience, ſa fureur éclate, elle l'inſpire à ſon fils, l'emmene à Rhaguſe avec lui, conte ſon malheur aux Rhaguſiens, les attendrit, & les voyant ſenſibles à ſes peines, elle leur preſente ſon fils, leur dit : » Braves guerriers, hommes généreux, vous voyez une Princeſſe

» infortunée qui vient avec son fils » se jetter entre vos bras, implorer » votre assistance contre un pere » dénaturé, contre un mari barbare » qui est altéré du sang de son fils » & de son épouse. J'ai recours à » vous parceque je vous crois seuls » capables d'arrêter le crime & de » protéger l'innocence. Rhaguse » ne renferme dans ses murs que des » gens vertueux; si j'etois coupable » je n'aurois osé y entrer. Mes mal- » heurs vous touchent : ouï, je » m'en flatte, le crime de mon in- » digne époux va vous irriter. Je » suis citoyenne avec vous ma » vertu, ma confiance, m'en don- » nent les droits ».

Le Sénat s'assembla, on lui donna le droit de bourgeoisie à elle & à son fils, & on lui adjugea une somme capable de les faire vivre selon leur rang.

Sandal, instruit de ce qui se passe à Rhaguse, & craignant d'être blâ-

mé des autres Souverains s'il laisse sa femme & son fils vivre des aumônes d'une République, envoye des Ambassadeurs à Rhagusе pour les redemander : mais comme ils ne vouloient point retourner avec lui, le Sénat refusa de les rendre. Sandal irrité, prend les armes. Les Rhagusiens, à cette nouvelle font des préparatifs pour lui resister, élisent le jeune Prince pour leur chef. Les citoyens vont lui offrir leur bourse & leurs bras, ils lui prêtent serment de fidélité, marchent sous ses ordres contre son pere, le défont, & le forcent à prendre la fuite. Le jeune Prince rentre triomphant dans Rhagusе, mais il ne profite de sa victoire que pour faire éclater son ingratitude : il force les citoyens à lui obéir suivant le serment qu'ils lui ont prêté, fait entrer insensiblement des troupes étrangéres dans la ville, & se fait reconnoître Souverain.

Mahomet II. peu de tems après vint assiéger Rhaguse. Les Rhagusiens, mécontens du gouvernement, se défendirent mal; la ville fut prise: mais le vainqueur les laissa vivre selon leurs anciennes loix, à condition qu'ils lui payeroient un tribut annuel; & Rhaguse est encore aujourd'hui tributaire du Turc.

La curiosité d'un Duc d'Orléans, qui veut reconnoître un masque à un bal, est cause que plusieurs Seigneurs périssent; & que Charles VI, Roi de France, devient frénétique.

CHARLES VI. étoit d'une humeur si sombre & si mélancolique, que tous les courtisans cherchoient à l'envi les moyens de l'amuser. On ne voyoit à la Cour que concerts, balets, joutes, &c, enfin chaque

jour étoit marqué par de nouveaux divertiſſemens. La Reine Blanche s'aviſa de donner un bal en ſon hôtel au fauxbourg Saint Marceau. Hongrimen de Janſay, écuyer du Roi, imagina une maſcarade d'hommes ſauvages, dont les habits étoient de toile ſur laquelle on avoit appliqué avec de la poix des étoupes très-déliées, pour imiter le poil. Cet habillement groſſier parut fort agréable dans ce tems barbare, & fut ſi vanté à la Cour que le Roi demanda à le voir. Sa Majeſté le trouva ſi fort à ſon goût qu'elle voulut être de la maſcarade. Il fut donc décidé que le Roi, habillé en ſauvage, entreroit dans le bal tenant cinq autres ſauvages enchaînés, ce qui fut exécuté comme on l'avoit prévu.

Lorſque les ſauvages furent entrés, Charles VI. lâcha ceux qu'il tenoit pour les laiſſer danſer, & alla ſe mettre ſur les genoux de la Du-

cheſſe de Berry qui étoit extrêmement belle. Pendant qu'il y étoit le Duc d'Orléans arriva. Ce Duc, étonné de voir quelqu'un prendre tant de familiarité avec la Ducheſſe de Berry, donna ordre à ſes pages d'approcher leurs flambeaux pour voir s'il ne reconnoîtroit point ce maſque. Un de ſes pages, ayant approché ſa torche trop près des ſauvages qui danſoient, mit le feu à leurs habits qui, étant faits de matiere combuſtible, furent dans un inſtant tout enflammés. Les inſtrumens ceſſerent, on n'entendoit que des cris affreux qui demandoient du ſecours. Un d'entr'eux oublia ſes douleurs pour crier: ſauvez le Roi. La Ducheſſe de Berry, ſe doutant bien que c'étoit lui qu'elle tenoit ſur ſes genoux, le couvrit de ſa robe, & le garantit des flammes. Tous les autres Seigneurs, qui avoient des habits de ſauvages, furent grillés, à la réſerve d'un, qui ſe

souvenant d'avoir vu à quelque distance de-là une cuve pleine d'eau, alla s'y jetter.

Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans Paris. Le peuple, qui aimoit son Roi, & qui le croyoit mort, fit retentir l'air de ses cris, & de ses plaintes : mais Charles, pour le contenter, monta le lendemain à cheval, & alla, accompagné d'une foule de Gentilshommes, rendre grace à Dieu dans l'Eglise de Notre-Dame. Il fit raser l'hôtel où ce malheur étoit arrivé, & fonda la chapelle d'Orléans dans l'Eglise des Celestins, pour y prier Dieu pour le repos de l'ame de ceux qui avoient été brûlés dans cet accident.

Le danger auquel ce Roi avoit été exposé lui troubla le cerveau. Il s'imaginoit voir des fantômes, ou des précipices : et fin depuis ce tems il passa toujours une vie triste & languissante. Cet evénement arriva vers l'an 1393.

Plusieurs Seigneurs Anglois rient d'une politesse qu'Edouard III. fait à la Comtesse de Salisbery ; ce qui donne lieu à l'établissement de l'Ordre de la Jarretiere vers l'an 1343.

La Comtesse de Salisbery étoit une des plus aimables femmes de son siécle. Elle joignoit à toutes les graces extérieures une vivacité d'esprit prodigieuse, une pénétration admirable, une douceur charmante, une modestie incomparable. Ces qualités & sa naissance lui auroient, sans doute, fait tenir le premier rang à la Cour : mais outre qu'elle préféroit les amusemens champêtres au faste, & aux grandeurs, elle croyoit que son devoir ne lui permettoit pas de se livrer aux plaisirs bruyans de la Cour, pendant que son mari étoit privé

de la liberté; il étoit prisonnier en France.

Cette aimable Comtesse passoit donc ses jours au château de Salisbery uniquement occupée du soin de ses domestiques, lorsque David, Roi d'Ecosse, à qui l'ambitieux Edouard III. vouloit enlever la couronne, fit une descente dans le Nordthumberland, y mit tout à feu & à sang, & alla assiéger le château de Salisbery. Quoiqu'il n'y eût qu'une femme qui commandât dans cette place, David trouva une résistance qui le força de lâcher prise, & la Comtesse ayant fait donner sur son arriere-garde, lui tua beaucoup de monde.

Edouard III. qui, à la nouvelle de l'invasion des Ecossois dans le Nordthumberland, s'étoit promptement mis en marche pour secourir ses Etats, ne fut pas long-tems à paroître à Salisbery: mais il ne voulut pas poursuivre les ennemis par-

ceque ses soldats, fatigués par les marches forcées, avoient besoin de repos. Ce Prince étant informé de la résistance que la Comtesse avoit opposée aux Ecossois, & du courage avec lequel elle les avoit attaqués pendant leur retraite, se crut obligé d'aller lui rendre visite, & de lui faire compliment sur son courage & sur son bonheur. Edouard III. étoit galant: la beauté de la Comtesse le charma; & persuadé qu'un Roi, pour toucher un cœur, n'a pas besoin d'avoir recours aux mêmes précautions que les particuliers, il lui fit connoître les sentimens qu'elle lui avoit inspirés: la réponse de la Comtesse lui ayant fait sentir que ses espérances étoient vaines, il la quitta bientôt, se flattant de trouver dans l'absence un reméde contre l'amour: mais la beauté & la vertu de cette charmante Comtesse avoient fait une trop vive impression sur son cœur,

pour qu'il pût l'oublier auſſi vite qu'il l'avoit eſpéré : il en portoit une vive image qui ne lui laiſſoit aucun repos. Enfin quelques années s'étant écoulées ſans qu'il pût ceſſer de ſonger à elle, il voulut la voir encore ; & pour cet effet donna une fête où il ordonna aux plus notables de l'Angleterre de ſe trouver.

La Comteſſe ne manqua pas de ſe rendre aux ordres du Roi : malgré ſa répugnance elle alla à la Cour. Les éloges que les Seigneurs lui donnoient, la jalouſie qu'elle cauſoit aux autres femmes furent un ſignal qui avertirent le Roi de ſon arrivée. Comme ce n'étoit que pour elle qu'il donnoit cette fête, il la fit commencer ſitôt qu'il ſçut qu'elle y étoit préſente. Le Roi, qui ne ceſſoit d'avoir les yeux fixés ſur elle, fut le premier à voir que ſa jarretiere s'étoit dénouée en danſant, & ſe baiſſa promptement pour

la relever. La Comteſſe crut que le Roi avoit un autre deſſein, & lui en marqua ſa ſurpriſe : mais Edouard pénétrant dans ſa penſée lui dit : *Honni ſoit qui mal y penſe*, & s'étant apperçu que pluſieurs Seigneurs étonnés de ſa complaiſance s'étoient mis à rire, il dit : » ce que » vous venez de voir ſera cauſe que » j'inſtituerai un Ordre que les plus » grands Seigneurs ſe feront hon- » neur de porter ». Il inſtitua en effet *l'Ordre de la jarretiere*; les Chevaliers la portent à la jambe gauche. Ces mots : *Honni ſoit qui mal y penſe*, qu'Edouard prononça en relevant la jarretiere de la Comteſſe, en ſont la deviſe.

Simon de Montfort, Comte de Leyceſtre, défait dans une bataille Henri III, Roi d'Angleterre, le fait priſonnier, & exerce dans ce Royaume un pouvoir plus abſolu que le Roi même : mais il périt pour avoir empêché ſes fils de faire un tournoi avec un Seigneur Anglois, l'an 1265.

Henri III, Roi d'Angleterre, étoit un Prince indolent. Il étoit quelquefois hardi dans les entrepriſes, mais toujours foible dans l'éxécution : le moindre obſtacle le rebutoit. Il ſe livroit à des mouvemens de vivacité, & retomboit ſur le champ dans une molleſſe naturelle qui lui faiſoit abandonner tous ſes projets. Il étoit toujours environné d'étrangers auſquels il donnoit les premieres places du Royaume, &

qu'il enrichissoit aux dépens de son peuple : pour satisfaire à ses dépenses exorbitantes, & à sa prodigalité, il étoit obligé d'établir les impôts les plus onéreux. Les Anglois, indignés de voir qu'on les privoit des honneurs, & qu'on faisoit passer leurs biens dans des mains étrangères, murmurerent, & s'échauffant les uns les autres ils oserent refuser de payer les impôts, & prirent les armes pour repousser la force par la force. Comme les rebelles trouvent toujours des chefs, les Anglois n'en manquerent pas. Richard, Comte de Gloceſter & Simon de Montfort, Comte de Leyceſtre, tous deux beaux-freres du Roi, se mirent à leur tête, & oserent déclarer la guerre à leur Souverain. L'Angleterre fut exposée à ces malheurs qui accompagnent toujours les guerres civiles. Plusieurs villes furent prises, & reprises, & toujours la proie des soldats,

qui pouſſoient la cruauté au-delà des ordres qu'ils avoient reçus de leurs chefs. Le Comte de Glocester mourut, & Simon de Leyceſtre ſe trouva ſeul à la tête des mécontens. Comme c'étoit un Capitaine habile qui mériteroit les plus grands éloges s'il avoit employé ſes talens contre tout autre que ſon Roi ; il ſçavoit profiter de toutes les fautes que les Royaliſtes faiſoient. Enfin après pluſieurs combats où il avoit toujours l'avantage, il en vint à une action générale qui fut ſi heureuſe pour lui qu'il fit le Roi priſonnier avec toute la Famille Royale. Les Anglois, qui le regardoient comme leur libérateur, avoient pour lui plus d'égards que pour leurs Rois même.

Mais ce Seigneur qui avoit eu aſſez d'adreſſe pour parvenir à la ſuprême puiſſance, n'eut pas aſſez de prudence pour s'y maintenir : il abuſa de ſon autorité ; les Anglois,

qu'il traitoit avec hauteur, s'apperçurent qu'il avoit plutôt eu son élévation en vue, que les intérêts de la patrie, & leur mécontentement, joint à leur inconstance naturelle, leur fit désirer de trouver quelqu'un qui osât lui resister. Il se trouva bientôt: ce fut Gilbert, Comte de Gloceſter, fils de Richard. Ce jeune Seigneur, qui avoit eu beaucoup de part à la victoire remportée sur le Roi par les mécontens, voulut la célébrer par des réjouissances, & fit publier un tournois. Le Comte de Leyceſtre, craignant que cette fête ne causât quelque trouble, défendit à ses enfans de s'y trouver. Le jeune Gloceſter, déja offensé de voir que le Comte de Leyceſtre ne partageoit pas l'autorité avec lui, entra en fureur, en apprenant l'ordre qu'il avoit donné à ses fils, & jura sa perte. Pour la hâter il alla trouver les Seigneurs qu'il sçavoit être attachés au Roi, leur propoſa

de se joindre à eux pour le faire sortir de prison, gagna plusieurs des mécontens, alla avec eux délivrer le jeune Prince Edouard qui étoit moins bien gardé que le Roi son pere, & le mit à la tête du parti qu'il avoit formé.

Ce jeune Prince qui a régné sous le nom d'Edouard I. profita de l'occasion que lui présentoit la fortune. Il fit promptement publier au nom de son pere une amnistie pour tous ceux qui viendroient se joindre à lui. Par cette politique il vit grossir son armée de jour en jour, plusieurs villes se déclarerent pour lui: se voyant enfin assez de force il alla chercher le Comte de Leycestre, le joignit avant qu'il eût pu assembler toutes ses forces, l'obligea de combattre, & donna dans la bataille de si grandes preuves de valeur & d'habileté, que le Comte étonné, dit: » Par le bras de Saint Jacques » j'ai appris à mes ennemis à com-

» battre. Recommandons notre » ame à Dieu, car pour nos corps » ils sont à eux ». Peu de tems après avoir proféré ces paroles, il tomba mort percé de plusieurs coups. Les rebelles, n'ayant plus de chef se dispersèrent bientôt. Edouard, couvert de lauriers, alla briser les chaînes du Roi son pere, le rétablit sur son trône, où il se comporta avec prudence, & mourut paisiblement l'an 1273.

UNE querelle élevée entre deux hommes de la plus basse condition, l'un Génois, l'autre Vénitien, cause une guerre terrible entre les Républiques de Venise & de Gènes, vers l'an 1258.

GENES sçut se soustraire à la domination des successeurs de Charlemagne: malgré les troubles, les divisions dont elle fut agitée, malgré

les guerres civiles dont elle fut déchirée, elle conserva sa liberté. L'Europe, peuplée de barbares, ignoroit les avantages du commerce : Gènes fit construire des vaisseaux, & apportant à l'Europe les productions de l'Asie & de l'Afrique, elle amassa des richesses immenses, & devint une des plus florissantes villes du monde. Venise l'imita, & devint sa rivale.

Ces deux Républiques, que le commerce fit connoître à toutes les nations, eurent bientôt des établissemens dans toutes les parties du monde alors connu. Elles en avoient un considérable dans la ville d'Acre qui, par sa situation, & par la grandeur de son port, étoit très-commode à ceux qui alloient trafiquer le long des côtes de Syrie. Les Génois, & les Vénitiens avoient en propre plus d'un tiers de la ville, où ils vivoient selon les loix de leur pays.

La différence des usages, l'intérêt même, ce qui est étonnant parmi des marchands, ne fit naître entre eux aucun trouble: ils vécurent pendant plusieurs années dans une union aussi parfaite que s'ils eussent été de la même nation, & que si leurs intérêts eussent été réunis: mais si les motifs ordinaires de division parmi les hommes, ne furent pas capables de brouiller ces deux nations, on les vit s'armer l'une contre l'autre pour un motif bien futile, & bien singulier en même tems. Deux hommes de la plus vile naissance, l'un Génois, l'autre Vénitien, qui pour subsister portoient les balots des marchands, se disputerent un jour sur le port au sujet de quelques balots qu'on leur proposoit de porter. Après plusieurs invectives de part & d'autre, ils en vinrent aux mains. Les marchands, qui d'abord s'étoient assemblés autour d'eux pour s'amuser de leur

diſpute, & de leur combat, prirent parti dans la querelle, chacun voulut ſoutenir celui de ſa nation: on s'échauffa, on ſe battit, il y eut beaucoup de ſang répandu, & beaucoup de dommage fait de part & d'autre. On porta bientôt des plaintes à Gènes, & à Veniſe: les Magiſtrats de chaque République, convinrent que l'on payeroit le dommage ſelon l'eſtimation de pluſieurs arbitres qui furent nommés à cet effet. Les Génois, ayant été condamnés à plus de réparation que les Vénitiens, ne ſe hâterent pas de fournir ce qu'on leur demandoit. Les Vénitiens, piqués de cette mauvaiſe foi, réſolurent de ſe faire juſtice eux-mêmes, & ayant ſurpris tous les navires Génois, qui étoient dans le port d'Acre, ils y mirent le feu. Les Génois voulurent exécuter la même vengeance contre les Vénitiens: mais ceux-ci, qui ſe tenoient ſur leurs gardes, les arrêterent,

rent, & il ſe donna ſur le port un combat beaucoup plus ſanglant que la premiere fois.

Gènes & Veniſe voulurent ſoutenir leurs Marchands; on arma de part & d'autre des flottes conſidérables: celle de Gènes fut battue, les Génois furent obligés d'abandonner les établiſſemens qu'ils avoient à Acre: les Vénitiens renverſerent leurs maiſons, leurs forts, & ruinerent leurs magaſins. Gènes, irritée de ſa défaite, fit les plus grands efforts peur remettre ſa flotte en état d'attaquer les Vénitiens. Chaque citoyen offroit ſon bien & ſon bras pour venger l'outrage fait à ſa patrie. Les Vénitiens, inſtruits de ces préparatifs, ne négligerent rien pour ſe mettre en état d'y réſiſter. La mer fut couverte de vaiſſeaux, on ſe battit, on répandit beaucoup de ſang, on perdit de part & d'autres beaucoup de braves citoyens: enfin après une

longue & cruelle guerre, dont les deux Républiques ne retirerent que la honte de l'avoir soutenue, on fit la paix.

Un Etat est toujours exposé aux plus grands malheurs, lorsque le pouvoir du peuple est trop étendu. Le peuple d'Angleterre a voulu la guerre avec la France: il ignoroit, sans doute, que nous avions un Richelieu.

Les Anglois n'auroient pas songé à la guerre s'ils avoient encore eu Guillaume le conquérant pour Roi: il les faisoit se coucher à sept heures.

Une Chévre jaune cause la mort de trois Cans des Tartares, & la ruine de plusieurs villes.

Avanas Can du Charas'm avoit trois fils: mais ils n'étoient pas de la même mere. Il avoit eu Din-

Mahamet, l'ainé, d'une eſclave. La Mere des deux autres étoit fille d'un Can, & tenoit le premier rang dans le ſérail d'Avanas. Les Tartares appellent la Sultane favorite de leurs Cans, la Biim. Celle d'Avanas haïſſoit beaucoup Din-Mahamet, & ſa haine augmentoit à meſure qu'il avançoit en âge. Ce Prince, qui avoit une inclination naturelle pour la guerre, s'occupoit, dès ſa plus tendre jeuneſſe à conſtruire de petits forts. Un jour qu'il en avoit bâti un avec de la terre & des pierres, il mit pluſieurs de ſes camarades dedans, & commanda aux autres d'attaquer ce fort, promettant des récompenſes à ceux qui ſe ſignaleroient, & menaçant de la mort ceux qui manqueroient de courage. La Biim, qui étoit préſente, dit à Din-Mahamet: » Crois-tu, *Tugma* que tu ſes, que l'on fait des forts avec de la terre & des pierres « ? Com-

me le mot *Tugma*, en langue Tartare, signifie enfant d'esclave, le Prince, quoique dans un âge fort tendre, sentit l'outrage, & en fut offensé; & la regardant d'un air de mépris il lui répondit: » Si » vous ignorez que c'est de terre & » de pierres qu'on fait les forts, » pour moi je ne l'ignore pas »; cette réponse irrita la Biim au point qu'elle ne pouvoit plus souffrir Din-Mahamet. Elle cherchoit tous les jours les occasions de le mortifier enfin elle le traitoit si mal, que dès qu'il eut atteint l'âge de dix-neuf ans il quitta la maison de son pere, passa dans le Choraſſan, province des Perses, avec quarante jeunes gens qui résolurent d'aller avec lui partager sa fortune, ou ses malheurs.

A peine étoit-il entré sur les terres de Mahamet-Gasi-Can, qui étoit voisin de son pere, qu'il rencontra un homme qui conduisoit neuf chameaux & trente brebis dans le

pâturages de Gaſi. Din-Mahamet, ayant apperçu une chévre jaune parmi les brebis que cet homme conduiſoit, la lui demanda pour fournir du lait à ſes gens pendant leur marche, lui promettant d'en avoir grand ſoin, & de la lui rendre à ſon retour: mais cet homme ayant refuſé de la lui donner, il le fit maltraiter & lui enleva non-ſeulement la chévre jaune, mais encore tout le bétail qu'il conduiſoit, & pourſuivit ſa route. Cet homme alla raconter à Gaſi le traitement que Din-Mahamet lui avoit fait. Gaſi envoya ſur le champ des troupes après Din-Mahamet, avec ordre de le lui amener, en cas qu'ils puſſent l'attrapper. Cet ordre fut exécuté. Din-Mahamet, ne ſe doutant pas du malheur qui le menaçoit, ſe tenoit peu ſur ſes gardes, & continuoit ſa route avec autant de ſécurité que s'il eût été ſur les terres de ſon pere. Il fut arrêté par ces trou-

pes qui le menerent à Gasi, laissant aller les quarante jeunes gens qui l'accompagnoient. Gasi, qui étoit frere de la Sultane favorite d'Avanas-Can, fit punir le jeune Din-Mahamet, le renvoya à son pere sous une escorte de six hommes, qu'il chargea de lui dire qu'il lui renvoyoit son *Tugma* qu'il avoit été obligé de punir pour avoir dépouillé quelques-uns de ses gens sur le grand chemin. Ce jeune homme ayant envie d'échapper à ses gardes s'avisa de pousser de tems en tems de grands cris, espérant que si quelques-uns de ses quarante camarades s'étoient par hazard arrêtés sur cette route ils pourroient reconnoître sa voix, & venir à son secours. Ce qu'il avoit prévu arriva. Plus de la moitié de ses amis, n'osant retourner à la Cour d'Avanas, s'étoient arrêtés dans un village par où l'escorte de Din-Mahamet le conduisoit, & ayant reconnu sa

voix ils le suivirent jusqu'à un endroit écarté, où ils tuerent les six hommes qui le conduisoient, les enterrerent & couvrirent de sable les marques de sang. Din-Mahamet se voyant en liberté alla fort tranquillement trouver son pere, & s'étant apperçu qu'il n'ignoroit pas ce qui lui étoit arrivé avec Gasi-Can, il lui dit que celui-ci l'avoit menacé, mais que s'étant ensuite radouci, il l'avoit renvoyé. Avanas-Can crut ce que son fils lui disoit, & cessa de lui faire des questions. Mais le jeune homme, dont le caractére étoit fier & bouillant, résolut de se venger des insultes que Gasi-Can lui avoit faites: pour cet effet il fit imiter les cachets de son pere & de la Biim, sa belle mere, qui étoit sœur de Gasi, écrivit à ce Can au nom de son pere, que sa sœur étoit dangereusement malade, & que souhaitant de lui parler, elle le prioit de la venir voir incessam-

ment. A cette lettre il en joignit une de la Biim par laquelle elle prioit instamment son frere de lui donner la satisfaction de le voir avant que de mourir, cacheta ces deux lettres avec les deux cachets contrefaits, & les donna à un homme de confiance qui les remit à Gasi.

Pendant ce tems il assembla les quarante hommes qui l'avoient suivi dans son voyage, leur déclara son dessein, & leur promit les plus grandes récompenses s'ils vouloient le seconder. Sitôt que Gasi eut reçu les deux lettres il partit promptement pour aller voir sa sœur, & arriva chez son beaufrere un matin que celui-ci étoit allé à la chasse, monta à l'appartement de sa sœur, & ne lui voyant aucune apparence de maladie, il lui dit qu'il remercioit Dieu qu'elle fût si promptement rétablie. La Biim lui ayant dit qu'elle ne sçavoit pas ce qu'il

vouloit lui dire, & qu'elle n'avoit point été malade, il commença à ſe douter que c'étoit un tour qu'on vouloit lui jouer, & pour s'en éclaircir il ſortit de chez elle: mais ayant entendu beaucoup de bruit dans le palais, il tâcha de gagner une petite porte de derriere. Comme il prenoit la route qui y conduiſoit il apperçut des gens armés, la peur le ſaiſit alors au point qu'il alla ſe cacher dans un tas de fumier qu'il trouva dans le coin d'une écurie. Din-Mahamet, qui l'avoit vu monter à l'appartement de la Biim, alla l'y chercher, & ne l'y ayant point trouvé il demanda aux femmes de ſa belle-mere ce qu'il étoit devenu; ayant appris qu'il étoit allé du côté de l'écurie, il s'y tranſporta: après avoir cherché long-tems, il apperçut un petit bout d'écarlate qui ſortoit du tas de fumier. Sitôt qu'il fut certain que c'étoit Gaſi, ſans même prendre le tems de le

découvrir tout-à-fait, il lui passa son épée au travers du corps, & se sauva. Avanas-Can fut pénétré de douleur, lorsqu'en revenant de la chasse il apprit cette nouvelle. Il envoya promptement un courier au frere de Gasi pour lui faire connoître qu'il n'avoit aucune part à l'assassinat de Gasi, & qu'il vengeroit sa mort dans le sang de celui qui l'avoit tué, quoique ce fût son fils. Le frere de Gasi ne se contenta pas de cette soumission: il assembla des troupes pour aller attaquer Avanas-Can. Celui-ci obligé d'arrêter un ennemi, qui a juré sa perte, en leve de son côté, va à sa rencontre, le joint, le défait, le tuë, & partage ses Etats entre ses enfans, en donnant la meilleure partie à Din-Mahamet dont cette victoire avoit fait oublier le crime.

Avanas-Can jouit pendant quelque tems de sa conquête: mais il se trouva dans la suite forcé de verser

des larmes ſur ſon bonheur: il y verſa même du ſang, & fut immolé à la mémoire des deux Gaſi. Le dernier avoit un fils nommé Umar, âgé de quinze ans qui, après la mort de ſon pere, alla demander du ſervice à Obeit Can de la grande Bucharie. Ce jeune homme, après avoir rendu les plus ſignalés ſervices au Can, le pria de lui donner des troupes pour aller venger la mort de ſon oncle, & de ſon pere. Obeit croyant lui devoir cette marque de reconnoiſſance, lui en accorda. Le jeune Umar, à la tête d'une nombreuſe armée entra dans les Etats d'Avanas-Can, y mit tout à feu & à ſang, battit ceux qui voulurent s'oppoſer à ſa courſe, fit Avanas priſonnier, & le tua de ſa propre main.

Din-Mahamet, qui étoit dans un pays éloigné, leva promptement des troupes, & marcha aux ennemis. Comme il n'avoit que dix mil-

le hommes à oppoſer à plus de cinquante mille, tous ſes amis le prierent de ne pas entreprendre une exécution ſi téméraire : mais il avançoit toujours ſans leur repondre; & voyant qu'ils redoubloient leurs inſtances, il leur dit: » Ma » réſolution eſt priſe; je n'en changerai pas. Quand même je ſerois » ſeul j'irois attaquer l'ennemi. » Ciel! mon pere eſt chargé de » chaînes, & l'on veut que je reſte tranquille! Si votre lâcheté » vous force d'arrêter, l'honneur » me force d'avancer. Votre Can » va combattre & mourir «. En achevant ces mots il les quitta, & avança du côté qu'il ſçavoit que les ennemis marchoient. Son courage ranima ſes ſoldats: ils le ſuivirent avec un déſir égal de combattre. Il joignit les ennemis, les attaqua avec tant de prudence & de courage, qu'il les tailla en piéces, fit une quantité prodigieuſe de

prisonniers auſquels il eut la généroſité de donner la liberté, quoiqu'il eût appris la mort de ſon pere, & qu'il n'ignorât pas que ſon meurtrier étoit parmi eux. Il ſe contenta de leur dire: » Votre mort ne » rendra pas la vie à mon pere, & » c'eſt aſſez le venger que de ne » pas daigner vous punir ».

LA hardieſſe que le vin donne à un Cordonnier de Gènes, fait changer le gouvernement de cette République.

TOUTES les Républiques ont été déchirées par les guerres civiles: l'ambition y a toujours allumé la diſcorde. Dans l'hiſtoire de ces Etats on voit ſans ceſſe les Nobles aller au-delà de leurs droits, & par leurs injuſtices épuiſer la patience du peuple, qui s'armant à la voix d'un ambitieux, ne prend

plus pour guide que sa fureur, brave les loix, & commet les désordres les plus affreux.

Gènes ne fut pas exempte de ces maux; l'on ne trouve dans les écrivains, qui nous ont transmis son histoire, que des troubles, des malheurs: c'est une chaîne de révolutions. Vers le milieu du quatorziéme siécle le peuple, impatient de la tyrannie des Nobles, murmura. Il se trouva de ces gens qui sacrifient le bien & la tranquillité du public à leur ambition & à leurs intérêts: ils profiterent du mécontentement du peuple, l'exciterent par des discours séditieux: on prit les armes, & les Nobles pour se dérober aux coups qui les menaçoient, promirent d'accorder ce qu'on leur demanderoit. Le peuple voulut qu'on élût *l'Abbé du peuple.* Il étoit chargé de soutenir les intérêts & les libertés du peuple, & contrebalançoit beaucoup l'autori-

té des *Capitaines*, qui étoient alors les Magistrats de la République.

On s'assembla donc pour élire un *Abbé du peuple*: tout le monde accourut au lieu de l'assemblée; chacun donnoit sa voix: mais comme tout le monde parloit en même tems, personne n'étoit entendu. Le tumulte augmentoit de plus en plus, les esprits s'irritoient, on étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'un cordonnier, qui sortoit du cabaret, passa par la place où se tenoit l'assemblée. Il se mêla dans la foule, monta sur un endroit élevé, qui se rencontra devant lui, & enhardi par les fumées du vin, il se mit à crier de toutes ses forces: » Citoyens voulez-vous m'écou» ter «. Sa voix, ayant frappé toutes les oreilles, tous les regards furent bientôt tournés sur lui, & les Génois, qui étoient prêts à se déchirer les uns les autres, se réunirent tous pour rire. Les uns lui di-

ſoient de ſe taire, les autres l'encourageoient à parler, d'autres lui jettoient des ordures, tout le monde rioit. Cet orateur, ſans ſe déconcerter, dit: » Je me crois obligé » de vous dire que vous devez » nommer à la dignité d'*Abbé du* » *peuple* un honnête homme, & je » n'en connois point qui le ſoit » plus que Simon Boccanegra ; » vous devez le nommer «.

Simon Boccanegra étoit un parfaitement honnête homme: la douceur de ſon caractére, ſa généroſité, & pluſieurs vertus réunies le faiſoient aimer, & eſtimer des Nobles & du peuple. Il étoit d'une des premieres familles bourgeoiſes, & ſes parens avoient rempli avec un applaudiſſement général, les dignités de la République. Celui qui avoit le premier occupé la place de *Capitaine du peuple*, étoit au nombre de ſes ancêtres.

Enfin ſon mérite fit faire atten-

tion au discours du cordonnier. Le nom de *Boccanegra* devint un cri général : tout le monde demanda qu'il fût élu *Abbé du peuple*, & on lui présenta l'épée qui étoit la marque de sa dignité, mais il la rendit, en disant qu'il remercioit le peuple de la bonne volonté qu'il lui marquoit, qu'aucun de ses ancêtres n'ayant été *Abbé du peuple*, il ne vouloit pas être le premier qui fît entrer cette charge dans sa famille. Il vouloit profiter de la bonne disposition où il voyoit que le discours du cordonnier avoit mis les esprits, pour parvenir à être le chef de la République.

Le peuple, qui est rarement modéré dans son amitié, comme dans sa haine, cria sur le champ : » Boccanegra Seigneur de Gènes «. Cet homme ambitieux & adroit, dit qu'il étoit tout prêt de se soumettre aux volontés du peuple, qu'il feroit *Abbé* ou *Seigneur*, selon qu'on le

lui ordonneroit. Cette feinte soumission plut au peuple, comme il l'avoit espéré; l'on répéta: » Boccanegra *Seigneur* «, & il fut proclamé Doge perpétuel. Ainsi le discours d'un cordonnier yvre fut cause que le gouvernement de Gènes se trouva transmis des Nobles au peuple, & qu'un seul homme resta seul maître dans l'Etat.

Il n'abusa pas de son pouvoir. Uniquement occupé de la tranquillité du public, il faisoit à propos usage de l'indulgence & de la sévérité. Sa prudence le fit estimer & respecter. Les séditions furent appaisées, les Génois tranquilles au-dedans furent en état de repousser les attaques des ennemis de l'Etat, & de se faire craindre de tous leurs voisins.

Malgré ses vertus le Doge déplut à ces esprits, qui ne trouvant jamais rien de bien, frondent tout, ils blâmoient publiquement sa con-

duite, le traitoient d'ambitieux, & formoient sans cesse des conjurations contre lui. Boccanegra, tranquille au milieu de ces orages, sçavoit se faire craindre de ceux dont il ne pouvoit se concilier l'amitié. Enfin, rassasié des honneurs, comme un autre Sylla, il abdiqua; & en laissant à un autre la place vacante, il lui laissa en même tems un bel exemple de modération.

LA vente d'une Terre considérable dans le pays de Galles est cause qu'Edouard II, Roi d'Angleterre, est détrôné, & assassiné dans une prison l'an 1335.

EDOUARD II, le plus foible de tous les Rois, n'accordoit les honneurs & les dignités qu'à des jeunes gens qui les achetoient par la plus odieuse de toutes les complaisances. Hugues Spenser, jeune

homme aimable par les agrémens de la figure, & par les talens de l'esprit, eut la bassesse de se mêler parmi eux, & le déplorable avantage d'avoir la préférence sur tous ses rivaux. Etant le plus coupable des favoris, il fut le plus puissant: il s'empara de l'esprit du monarque au point qu'il lui faisoit éxécuter toutes ses volontés.

Ce favori eut l'imprudence de ceux qui, sortis du néant, sont montés à la grandeur. Loin de se faire des amis qui par leur crédit sçussent arrêter les mauvais desseins de ses envieux; par ses hauteurs il s'attira la haine de toute l'Angleterre: tout le monde avoit des reproches à lui faire, & personne ne lui devoit des remercimens. Le respect dû au Monarque arrêta longtems ce mécontentement général: mais son insatiable avidité le fit éclater. Un Seigneur ayant fait mettre une de ses terres en vente, plu-

sieurs personnes de marque se présenterent pour l'acheter. Le favori, au lieu de les laisser se disputer entr'eux, & de profiter de leur querelle, les réunit tous contre lui: il engagea le Roi, dont il disposoit entierement, à lui en faire donner la préférence.

Tous ces Seigneurs, irrités, allerent trouver le Comte de Lancastre, & lui raconterent ce que Spenser venoit de leur faire. Ce Comte, depuis long-tems cherchoit les moyens de perdre le favori dont il avoit reçu le plus sanglant outrage. Le voici: la singularité du fait fera excuser la digression.

Le Comte de Lancastre avoit épousé l'héritiere de Lincoln qui lui avoit apporté pour dot des biens considérables. Cette femme, par un de ces goûts bisarres, qui quoiqu'assez fréquens étonnent cependant toujours, aimoit un Gentil-

homme nommé Saint Martin, d'une naissance médiocre, bossu & boiteux. Cet homme contrefait inspira un amour si violent à la Comtesse de Lancastre, qu'elle consentit de quitter son mari pour le suivre. Le Comte, qui jusque-là ne s'étoit pas apperçu des choses qui avoient fait prendre à sa femme une résolution si extraordinaire, fut fort étonné: mais il le fut encore bien davantage lorsqu'il vit le bossu lui demander en justice la dot de sa femme, prétendant l'avoir épousé, & avoir consommé le mariage avec elle avant qu'il eût été contracté avec le Comte. La nature de l'affaire, le rang que le Comte de Lancastre tenoit dans l'Angleterre devoit, sans doute, causer la perte du bossu: mais il n'auroit pas poussé la hardiesse jusqu'à ce point s'il n'avoit été appuyé de la protection de Spenser, qui par son crédit, pensa lui faire gagner son procès. On rendit

cependant justice au Comte, qui content de conserver les grands biens que sa femme lui avoit apportés, l'abandonna à ses déréglemens, ne daignant pas rechercher & punir une femme si méprisable.

Le Comte de Lancastre saisit donc avec joie cette occasion de se venger. Il fit passer son indignation dans le cœur de tous ceux qui l'environnoient; & s'abandonnant à sa fureur, il sortit des bornes du devoir au point de leur dire qu'il falloit aller chercher ce favori jusqu'entre les bras du Roi pour l'immoler à la tranquillité du public. Ce fut le signal de la rébellion. Il se forma bientôt une ligue dans laquelle entrerent les principaux Seigneurs de l'Angleterre. Le peuple, toujours facile à émouvoir, prit les armes à leur voix, se rangea sous leurs drapeaux. Le Roi, d'abord consterné, trembla, se rassura, leva

une armée, marcha contre les rebelles : tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il menaçoit, ou promettoit selon le succès de ses armes. Enfin ayant gagné une bataille qui paroissoit décisive, & où il fit les chefs de la ligue prisonniers, du nombre desquels étoit le Comte de Lancastre, il eut l'imprudence, à la persuasion de son favori, de les faire périr, se flattant que ce cruel châtiment intimideroit les autres, & que personne n'oseroit plus s'opposer à ses volontés, mais son favori & lui, trouverent leur malheur où ils attendoient leur bonheur.

Isabelle de France, fille de Philippe le Bel, femme d'Edouard II, ne voyoit qu'avec des yeux d'indignation un homme qui partageoit avec elle le cœur de son mari: elle entretenoit secrétement correspondance avec les Ligués. La nouvelle de leur mort lui causa un chagrin

chagrin si violent, qu'elle ne fut pas maîtresse de le cacher au Roi & au favori. Il n'en fallut pas davantage pour irriter Spenser contre elle: il ne se contenta pas de l'avoir mise mal dans l'esprit de son mari, il fit éloigner tous ceux de ses domestiques qui lui étoient le plus affidés, & lui retrancha une partie de la somme qu'on lui donnoit pour l'entretien de sa maison. La fiere Isabelle ne fut plus capable d'arrêter son ressentiment. La fureur qu'elle avoit long-tems étouffée venant à éclater, la porta jusqu'aux dernieres extrémités: elle résolut de détrôner son mari, pour écraser Spenser sous sa chûte. Le dessein étant formé, elle ne songea plus qu'à en hâter l'exécution, rassembla les débris de la ligue, &, pour porter des coups plus sûrs, prit le tems & les précautions nécessaires. Son embarras étoit d'avoir des troupes, sans lesquelles il lui étoit impossible

de réuſſir, mais dans l'état où ſe trouvoient les choſes, il lui étoit preſqu'impoſſible d'en lever en Angleterre: les cruautés que le Roi & ſon favori avoient exercées à l'égard des derniers ligueurs avoient épouvanté tout le monde. Inſpirée par ſa vengeance, elle alla en chercher chez les étrangers. Pour cet effet elle propoſa à Edouard II. de paſſer elle-même en France pour accommoder un démêlé qu'il avoit avec Charles le Bel, frere d'Iſabelle, qui y régnoit alors, & qui vouloit que le Roi d'Angleterre vînt lui rendre hommage de la Guienne. Edouard, toujours guidé par ſon favori, qui avoit intérêt d'éloigner la Reine de la Cour, eut l'imprudence d'accepter la propoſition qu'elle lui faiſoit. Elle partit, & reçut toutes ſortes de marques d'amitié de la part du Roi de France, ſon frere, qui l'aimoit tendrement, & qui à ſa conſidération

conſentit qu'Edouard, fils du Roi d'Angleterre, lui rendît hommage de la Guienne au nom de ſon pere. Le Roi d'Angleterre eut encore l'imprudence d'envoyer ſon fils à Iſabelle, qui fut aſſez habile pour faire entrer ce Prince dans ſes vues: elle fit connoître ſes deſſeins à ſon frere, dont elle eſpéroit obtenir du ecours : mais le Roi de France toit trop politique pour entrepren- lre une guerre où il étoit ſûr de erdre beaucoup d'hommes & d'ar- ent, ſans en retirer le moindre vantage. La Reine d'Angleterre, oyant donc qu'elle n'avoit rien à ſpérer de ce côté, paſſa en Hai- aut, où le Comte Philippe, ſon arent, la reçut avec tous les té- oignages de la plus ſincere ami- é. L'habile Iſabelle, pour obtenir e lui ce qu'elle étoit venue cher- er; lui demanda une de ſes filles n mariage pour ſon fils. Le Com- , flatté de cet honneur, lui ac-

corda trois mille hommes, dont il donna le commandement à Jean ſon frere, qui, quoique jeune, avoit tous les talens néceſſaires pour la guerre.

Iſabelle, avec ce ſecours repaſſa en Angleterre, & n'y fut pas plutôt arrivée qu'elle vit ſon armée groſſir tous les jours. Les principaux Seigneurs, mécontens du gouvernement, vinrent ſe joindre à elle avec leurs partiſans tous bien armés. Se voyant à la tête d'une nombreuſe armée, elle marcha droit à Londres pour s'emparer de la perſonne du Roi & de ſon favori: mais à la nouvelle de ſa marche ils ſe ſauverent, paſſerent dans le pays de Galles où ils eſpéroient trouver des reſſources. La Reine les fit pourſuivre. On les arrêta bientôt: le Roi fut enfermé à Kenewort, Spenſer fut mené à la Reine, qui le fit pendre à un gibet de cinquante pieds de haut. Enfin Edouard II.

fut déposé par un jugement solemnel; on retira, au nom de tous les Ordres de l'Etat, le serment de fidélité qu'on lui avoit fait. Le Sénéchal alla devant lui rompre son sceptre, afin de faire les mêmes cérémonies qui s'observent aux obsèques des Rois. L'infortuné Edouard versoit un torrent de larmes: ce qui augmentoit ses peines, c'est que tout le monde les voyoit avec joie.

Ceux qui le déposerent se hâterent d'aller à Londres proclamer son fils, qui régna sous le nom d'Edouard III.

Edouard II. ne survécut pas plus d'un an à sa disgrace. Ceux qui l'avoient causée ne pouvoient goûter de tranquillité tant qu'ils avoient à craindre qu'une révolution ne réparât le mal qu'ils lui avoient fait. On le trouva mort un matin. Le bruit se répandit qu'on lui avoit enfoncé un fer brûlant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.

FRANÇOIS I, Roi de France, promet à une Dame, dont il eſt amoureux, d'aller la joindre à Lyon au mois de Mars; ce qui eſt cauſe qu'il perd la bataille de Pavie, qu'il eſt fait priſonnier, & que la France eſt ſur le penchant de ſa ruine.

FRANÇOIS I. voyant que Charles d'Autriche, connu ſous le nom de *Charles-Quint*, eſt proclamé Empereur, conçoit contre lui une ſi vive jalouſie, qu'il ſaiſit toutes les occaſions qu'il peut trouver de l'offenſer. Il protége même contre lui pluſieurs de ſes vaſſeaux, & les autoriſant à manquer au reſpect dû à leur Souverain, ſeme le trouble & la diviſion dans les Etats de l'Empereur. Ce procédé irrite *Char-*

les-Quint, qui, en habile politique étouffe ſa colere, & ne la fait éclater que lorſqu'il a raſſemblé des forces capables d'abattre ſon ennemi. Il commence alors par rétablir François Sforce dans le Duché de Milan que le Roi de France a envahi, fournit à ce Duc des forces capables de réſiſter aux efforts de la France. François I, oubliant ſa gloire dans le ſein des plaiſirs, envoye des troupes ſans diſcipline, des Généraux ſans expérience pour conſerver ſa conquête, & la perd.

Si l'on en croit pluſieurs hiſtoriens ce Monarque, qui étoit capable des plus grandes choſes, s'étoit tellement livré aux plaiſirs de l'amour, que tout ce qui n'y avoit pas rapport lui étoit indifférent. Cette paſſion, toujours funeſte à quiconque s'y livre ſans réſerve, l'avoit tourmenté dès ſa premiere jeuneſſe, au point qu'il y ſacrifioit

tout. En voici une preuve; lorsqu'il étoit Comte d'Angoulême, & héritier présomptif de la couronne, il se prêta au désir que Mari d'Angleterre, femme de Louis XII, avoit de se dédommager des infirmités du Roi. Allant un jour à un rendez-vous que la Reine lui avoit donné, il rencontra Grignaux, Chevalier d'honneur de la Reine; ce Chevalier, se doutant de ce qui alloit se passer, lui dit: » Seigneur » vous allez faire un coup qui pour» ra bien vous coûter la couron» ne «. Cet avis, quelqu'important qu'il fût, n'arrêta pas le Duc d'Angoulême. Il repondit à Grignaux: » Ce sera une satisfaction pour moi » que de voir régner mes enfans ». Le Chevalier, voyant qu'il avoit si peu de raison, alla avertir sa mere qui l'empêcha de se trouver seul avec la Reine tant que Louis XII. vécut. Lorsqu'il fut Roi, il appella à la Cour toutes les Dames de mar-

que, fit préparer des appartemens dans ses palais à toutes celles qui avoient de la beauté, & prit des clefs de leur chambre, afin de pouvoir y entrer la nuit, ou à telle heure qu'il le jugeroit à propos, sans être vu.

Voilà quelles étoient les occupations de François I. pendant que ses troupes périssoient en Italie, & qu'il y perdoit des conquêtes qu'il lui étoit facile de conserver.

Bonivet, qui n'avoit cependant pas de grands talens pour la guerre & pour le gouvernement, résolut de faire cesser le mal par la cause même. Il fit au Roi un si beau portrait de la *Signara Clairia* de Milan, qu'il lui donna envie de la voir, & d'en faire sa maîtresse.

François I, excité par le désir de voir une si belle femme, & de gagner son cœur, résolut de passer les Alpes, & d'aller lui-même faire la guerre en Italie. Il assemble donc

des troupes, se met en marche, passe par Lyon, s'y arrête quelques jours pour se reposer. Il y voit une femme d'une beauté ravissante, en devient amoureux, cherche l'occasion de lui parler, la trouve, lui déclare son amour, obtient d'elle ce que tous les amans désirent, &, son amour s'allumant où il est ordinaire de le voir s'éteindre, il différe son départ le plus long-tems qu'il lui est possible. Enfin cédant à la nécessité de s'éloigner de sa maîtresse, il lui jure qu'il se hâtera de revenir promptement à ses genoux: il lui marque même le jour auquel il pourra goûter cette satisfaction. C'est au commencement de Mars. Dans cette résolution il se met à la tête de son armée, passe les Alpes, entre dans le Milanez, où les Impériaux, affoiblis par les fatigues, par la disette, fuyent devant lui. Envain ses meilleurs Officiers lui conseillent de les poursuivre, envain

ils lui démontrent combien il est facile de les vaincre: il s'opiniâtre à faire le siége de Pavie, disant qu'il ne veut pas laisser de place derriere lui. Au lieu de presser la place, il s'amuse à se divertir, tire le siége en longueur, donne le tems aux ennemis de rassembler leurs forces, & de venir au secours de Pavie.

Lorsqu'ils sont en présence, les Officiers les plus expérimentés de son armée lui conseillent de lever le siége, d'éviter le combat, lui promettant que le feu des Impériaux se ralentira bientôt, & qu'alors il pourra les attaquer avec avantage & réparer son honneur. Ces sages remontrances sont encore inutiles. Il se souvient qu'il a promis à sa maîtresse d'aller la trouver au mois de Mars victorieux des ennemis; & pour lui tenir parole il expose sa gloire, sa couronne, & sa liberté. Il donne ordre de ranger l'armée en bataille, combat lui-même avec

ce courage qu'on loue dans un ſoldat, & qu'on blâme dans un Roi. Il ſe jette dans la mêlée, renverſe ce qui ſe préſente devant lui: les François animés par ſon exemple font plier l'ennemi: mais bientôt les forces les abandonnent: ils plient eux-mêmes, ils ſe débandent, ils prennent la fuite. François I, toujours guidé par ſon courage, reſte ſur le champ de bataille, frappe, & par ſon exemple rappelle ſes ſoldats qui l'ont abandonné. C'eſt envain, la terreur les a ſaiſis, rien ne peut les arrêter. Le Roi, bleſſé dans deux endroits, perd ſon ſang & ſes forces. L'ennemi qu'il a toujours écarté de lui, l'environne, le ſaiſit, le charge de chaînes, le conduit à Madrid. La France conſternée, ſans argent, ſans ſoldats, ſans Roi, eſt expoſée à ſubir la loi du vainqueur: mais il n'en ſçait pas profiter, & lui donne le tems de revenir de ſa conſternation, & de préparer

de nouvelles forces. Il éxige de François I. des promesses, & lui rend la libérté. Il demanda plus qu'on ne pouvoit lui donner, & n'eut rien.

L'EFFROI que des voleurs causent à Marguerite d'Anjou, femme de Henri IV, Roi d'Angleterre, la font échapper avec son fils aux poursuites des partisans d'Edouard IV. qui a enlévé la Couronne à Henri IV, & qui le tient enfermé dans la tour de Londres.

LES disputes des maisons de Lancastre & d'York, qui s'arracherent successivement la couronne d'Angleterre, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en présenter ici le tableau.

Henri IV, troisieme Roi de la maison de Lancastre, étoit un

Prince doux, humain, pacifique: mais ſans défiance, ſans activité, ſans vigueur, en un mot peu propre à gouverner les Anglois, ſurtout dans un tems où chaque jour on voyoit éclore une nouvelle conſpiration. Il chancela long-tems ſur ſon trône, d'où il eût été précipité dès la premiere ſecouſſe, ſi une femme qui réuniſſoit en ſa perſonne l'habileté des plus grands miniſtres & la valeur des Héros, ne l'eût ſoutenu. Marguerite d'Anjou ſurpaſſoit toutes les femmes de ſon ſiécle en beauté, & rempliſſoit tous ſes devoirs à l'égard de ſon mari. En arrivant en Angleterre, elle examina avec attention le gouvernement, & ſentit qu'il falloit le réformer. Elle commença donc par gagner la confiance du Roi, écarta de la Cour ceux qui pouvoient nuire à ſes deſſeins, employa ceux qui pouvoient lui être utiles. Toujours attentive, toujours agiſſante, elle ſça-

voit tout, & régloit tout. Les Anglois étoient tranquilles, & avoient pour leur Roi le respect & la soumission que les sujets doivent aux Monarques. Cette tranquillité auroit duré, & la couronne seroit restée dans la maison de Lancastre, si Henri avoit voulu suivre les conseils, cruels à la vérité, mais nécessaires, de Marguerite. La maison d'York. qui avoit autrefois été sur le trône, étoit ennemie irréconciliable de celle de Lancastte. La Reine vouloit qu'on prévînt, par toutes sortes de moyens, les maux qu'elle pourroit faire: mais Henri IV. jugeant de la sincérité des autres par la sienne, résista aux conseils de la Reine, se contenta des témoignages de soumission qu'on lui donna. Il fut bientôt dupe de sa bonté. La sécurité dans laquelle il vivoit donna au Duc d'York le tems de faire des partisans, d'attaquer le Roi, qu'il trouva sans défense, & de prendre la couronne.

Marie d'Anjou avoit l'ame trop élevée pour se laisser abattre par cet accident : elle leve promptement une armée, se met à la tête; va chercher son ennemi, le défait, tombe sur une autre armée que le Comte de Warvik commande pour lui, la taille en piéces, entre victorieuse dans Londres, fait sortir son mari de la tour où il est enfermé, le place sur le trône. Le Duc d'Yorck répare ses pertes, reparoît à la tête d'une nouvelle armée : elle va le combattre avec le même courage, mais non pas avec le même bonheur. Henri IV. l'attire dans son infortune : elle est vaincue, & forcée de fuir.

Cette infortunée Princesse avoit auprès d'elle, pendant la bataille, son fils le Prince de Galles, qu'elle aimoit au point de ne vouloir le confier à personne. Cette tendresse pensa causer leur perte à tous deux. Les ennemis, après la bataille les

poursuivirent avec tant d'ardeur, que la frayeur s'étant mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls au milieu d'une vaste forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrés les arrêterent, & leur enleverent tout ce qu'ils avoient. Ces scélérats ne furent pas plutôt maîtres des dépouilles de ces deux personnes respectables, qu'ils commencerent à se quereller sur le partage, & de la querelle ils en vinrent aux coups. La Reine, qui n'étoit occupée que du soin de sauver son fils, profita de l'occasion que leur démêlé lui fournissoit; & quoique le Prince fût d'un âge à n'être plus un fardeau léger, elle le prit entre ses bras, & le déroba à la vûe de ces gens de qui elle croyoit avoir tout à craindre pour elle, & pour son fils. La peur lui donnoit des forces, elle couroit si rapidement, qu'elle se vit bientôt dans un

endroit de la forêt si épais qu'elle croyoit n'avoir plus à craindre que les bêtes féroces. Alors la fatigue se fit sentir : elle s'arrêta pour se reposer : mais à peine étoit-elle assise qu'elle vit paroître un homme dont l'air féroce, & la contenance menaçante la fit trembler. Elle voulut se lever & reprendre son fils entre ses bras pour le sauver encore du danger qui le menaçoit : ce fut en vain, sa lassitude étoit au point qu'elle ne put remuer. Dans cette extrémité, elle resolut d'assayer si le respect dû au sang des Rois feroit impression sur cette homme quelque farouche qu'il lui parût, & prenant cet air de majesté qui lui étoit ordinaire, elle lui dit, en lui montrant le Prince, qui étoit à côté d'elle : » Sauvez le fils unique » de votre Roi «. Ce peu de paroles fit tant d'impression sur l'esprit de l'inconnu, qu'il prit l'enfant entre ses bras, & fut le guide de la

mere. Il marcha long-tems dans le bois dont il connoissoit les routes, & la conduisit sur le rivage de la mer, où ayant trouvé un vaisseau elle s'embarqua avec le Prince son fils. A peine le vaisseau étoit-il écarté du rivage qu'elle vit sortir du bois plusieurs soldats du parti du Duc d'York, & connut qu'en évitant les voleurs, elle avoit aussi échappé aux poursuites d'un ennemi bien plus à craindre encore pour son fils.

Cette grande Reine passa en France espérant trouver dans sa famille des secours capables de la remettre, elle & son mari, sur le trône: mais ni ses vertus, ni ses malheurs ne furent capables de toucher ceux auxquels elle s'adressa. Son ennemi de son côté sçut si bien tourner l'esprit inquiet & inconstant des Anglois qu'il resta paisible possesseur du trône. Marguerite à force de prieres, obtint enfin quelques

troupes de France, elle repaſſa la mer: mais ſon armée fut défaite, ſon fils périt dans l'action, ſon mari fut empoiſonné peu après, elle fut enfermée dans la tour de Londres, d'où elle ne ſortit que pour aller finir ſes jours en France.

L'AMOUR que MARGUERITE Ducheſſe Douairiere de Bourgogne conçoit pour un jeune Juif, eſt cauſe que la Bretagne eſt réunie à la France, & que l'Angleterre eſt déchirée par des guerres civiles.

UN Juif, nommé *Jean Orbek*, converti à la foi chrétienne, ayant mal fait ſes affaires à Tournai, où il étoit établi, paſſa en Angleterre avec ſa femme qui étoit Flamande & d'aſſez baſſe condition. Orbek, par les intrigues, & par l'adreſſe ordinaires aux gens de ſa nation, ré-

para bientôt en Angleterre les pertes qu'il avoit faite à Tournai. Il y eut un fils dont Edouard II. fut parrain, ce qui, par raillerie, fit appeller cet enfant le fils du Roi. Comme il avoit reçu sur les fonds de baptême le nom de Pierre, on le nommoit à cause de sa petitesse *Petrekin*, qui en est un diminutif, & ce nom lui resta toujours.

Orbek, son pere, ayant amassé une somme assez considérable pour mener une vie tranquille, retourna à Tournai avec sa femme & son fils qu'il mit quelque tems après à Anvers chez un de ses parens qui étoit resté attaché à la religion judaïque. Les voyages que cet enfant fit avec ce Juif le mirent dans le cas d'apprendre toutes les langues de l'Europe. Etant un jour allé avec son parent porter des marchandises à la Duchesse de Bourgogne, il la charma par la beauté de sa figure, & par la vivacité de

ſon eſprit : elle le retint quelque tems auprès d'elle ; & ſon amour pour lui, augmentant de plus en plus, alla juſqu'au point de déſirer de lui mettre une couronne ſur la tête. La ſituation des affaires d'Angleterre lui parut très-propre à ſatisfaire ſes déſirs, & ce fut ce trône qu'elle choiſit pour ſon amant. Quoique Henri VII, Comte de Richemont, étant héritier par ſa mere du droit des Lancaſtres, & époux de l'héritiere d'York, eût réuni ſur ſa tête les droits des deux Maiſons, elle ſe flatta cependant que les Anglois, toujours avides de nouveautés, donneroient dans le piége qu'elle avoit envie de leur tendre. Dans cette eſpérance elle réſolut de faire paſſer *Petrekin* pour le Duc d'York frere d'Edouard V, & l'ayant pris en particulier, lui parla ainſi : » *Petrekin*, je veux » vous faire une fortune proportionnée à vos talens qui ſont beau-

» coup au-dessus de votre naissance.
» Ecoutez mes conseils, suivez les,
» & soyez sûr de reussir «.

Petrekin étoit né pour les avantures: il avoit toute la hardiesse nécessaire pour les tenter, & pour en courir les risques. Il remercia la Ducheſſe d'avoir jetté les yeux sur lui pour un si beau projet, & lui promit de suivre tous les conseils qu'elle auroit la bonté de lui donner. Alors elle lui développa, avec plus de détail le dessein qu'elle avoit de le faire passer pour le Duc d'York, & de le mettre en état d'enlever la couronne à Henri VII, & l'instruisit à fond de tout ce qu'il devoit sçavoir pour feindre, & pour tromper le public sur sa naissance. Elle lui apprit d'abord à parler en Prince malheureux, mais qui a assez de grandeur d'ame pour ne pas se laisser accabler du poids de son infortune. Elle lui fit ensuite connoître tout ce qui regardoit le Duc

d'York, la figure, le visage, les traits, la taille d'Edouard IV. son pere, celle de la Reine, d'Edouard V. son frere, de ses autres freres, de ses sœurs & de tous ceux qui avoient eu part à son éducation. Comme le véritable Duc d'York avoit péri dans la tour de Londres par les ordres de Richard III, qui avoit usurpé la couronne sur Edouard V, elle composa une fable pour prouver son évasion, & exerça *Petrekin* à la raconter d'un air naturel & touchant, qui en imposoit à tous ceux qui l'entendoient. Cet imposteur, à plusieurs autres talens joignoit celui de feindre avec adresse, & de soutenir un mensonge avec fermeté: il ne fut pas long-tems à arriver au point de perfection où la Duchesse le désiroit. Il commença alors à voyager pour jetter les semences de son imposture. Il passa d'abord en Portugal où il ne resta pas long-tems, parcequ'il vit qu'on

ne

ne l'écoutoit pas ; delà il se rendit en Irlande où il trouva tant de dupes qu'il y fut honoré, & servi comme le Duc d'York, ensorte que le bruit de son avanture se répandit bientôt en France.

C'étoit précisément dans le tems que Charles VIII, Roi de France, vouloit épouser la Princesse Anne, héritiere du Duché de Bretagne, & que l'Angleterre, pour empêcher cette alliance, qui étoit préjudiciable à ses intérêts, fit un armement formidable. La Duchesse de Bourgogne étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture si favorable à ses desseins. Elle envoya quelqu'un à la Cour de France qui sçut insinuer au Roi & à ses Ministres, qu'il étoit de leur intérêt d'appuyer le Duc d'York dans ses prétentions. Quoique Charles ne fut pas dupe de la fourberie, il en profita, & invita *Petrekin* à venir à sa Cour où il le reçut comme si

ç'avoit effectivement été le Duc d'York. Plusieurs Seigneurs d'Angleterre passerent la mer pour aller saluer celui qu'ils croyoient de bonne foi être le Duc d'York, & lui faire offre de leurs services.

Petrekin se fiant aux promesses qu'on lui faisoit en France, se croyoit arrivé à son but: mais il sentit que cette Cour politique ne l'avoit honoré que pour le sacrifier bientôt, comme ces victimes que les Payens décoroient pour les mener au sacrifice. Henri VII, se trouvant dans une conjoncture où il n'étoit ni sûr pour lui, ni avantageux pour son état de faire la guerre aux François, résolut de leur laisser acquérir la Bretagne, plutôt que de s'exposer à perdre son trône ou à laisser augmenter dans l'Angleterre le feu de la guerre civile qui y étoit déjà allumé.

Ces considérations l'engagerent à proposer un accommodement à

Charles, qui étoit trop politique pour ne pas ſacrifier un impoſteur à une paix qui lui étoit avantageuſe. Henri vouloit qu'on lui livrât *Petrekin:* mais il ne put l'obtenir. C'étoit un moyen d'arrêter toutes les tentatives que les Anglois pourroient faire; & l'on étoit trop prudent en France pour ne pas le conſerver. On le força ſeulement d'aller chercher un aſyle ailleurs.

Il ſe retira chez la Ducheſſe de Bourgogne & lui demanda ſa protection pour le ſang d'York, comme s'il ne l'eût jamais vuë. La Princeſſe, de ſon côté, affecta de ne le pas connoître, le queſtionna publiquement, & parut ſe défier de ſi bonne foi de lui, que tout le monde fut perſuadé lorſqu'elle parut l'être. Elle embraſſa *Petrekin*, s'écria que c'étoit le Ciel qui prenoit ſoin de conſerver l'illuſtre ſang d'York. Cette nouvelle ſe répandit bientôt en Angleterre, & ceux de ſes par-

tisans que la paix d'Henri avec la France avoit déconcertés, reprirent courage. La malice, l'ambition, la férocité, la légéreté grossirent son parti. On commença à murmurer contre le Roi, contre le Gouvernement.

Henri, qui étoit un habile politique, sentit que la sévérité est dangereuse dans ces sortes d'occasions; il n'eut garde de la mettre en usage: mais il chercha un moyen de faire rougir les Anglois de leur aveugle crédulité. Il envoya des gens de confiance faire des informations authentiques de la vie, des avantures, & de la naissance de *Petrekin*, & fit mettre ces informations dans des lettres que des gens gagnés dans différens pays écrivoient à ceux qu'ils connoissoient en Angleterre. Il réussit par-là à détacher plusieurs Seigneurs de marque du parti de l'imposteur.

Petrekin, ayant appris que son

parti s'affoiblissoit tous les jours, résolut de ne le pas laisser éteindre tout à fait. La Duchesse de Bourgogne lui donna des troupes, & des vaisseaux avec lesquels il passa en Angleterre, d'où ayant été repoussé il alla trouver le Roi d'Ecosse, qui avoit des démêlés avec Henri, & qui le reçut si bien qu'il lui donna en mariage une de ses proches parentes. Il le mit à la tête d'une armée avec laquelle cet imposteur passa dans le Nordthumberland, où il vit plusieurs Anglois venir se ranger sous ses drapeaux : mais Henri qui étoit d'une activité extraordinaire, parut à la tête d'une armée assez nombreuse. *Petrekin* alors, saisi d'effroi, se sauva dans une Eglise, abandonnant son armée à elle-même. Le Roi, ne voulant pas aigrir les esprits, fit punir les principaux Officiers, & pardonna au reste. Il alla chercher *Petrekin*, & pour le faire sortir de son asyle, il

lui promit la vie ſauve. *Petrekin* accepta la propoſition, & fut enfermé dans la tour de Londres, où le Roi le fit pendre, après avoir été informé qu'il vouloit ſe ſauver, & relever ſon parti.

LA préférence que le Pape Léon X. donne aux Jacobins ſur les Auguſtins, pour diſtribuer les Indulgences pendant un Jubilé, occaſionne le Luthéraniſme.

LA Chrétienté, au commencement du ſeiziéme ſiécle jouiſſoit d'un calme univerſel. Les Souverains, d'accord entr'eux, laiſſoient leurs peuples jouir de cette tranquillité qui fait le bonheur des Etats. Le commerce commençoit à fleurir, les arts & les ſciences, perdues depuis long-tems, ſe recouvroient. Le payſan s'occupoit avec ſoin à cultiver la terre, il attendoit avec

tranquillité la récolte, & la faiſoit avec ſûreté.

Ce bonheur fut troublé par Soliman II, Empereur des Turcs. Il venoit de terraſſer le Roi des Perſes, la Syrie depuis peu lui étoit ſoumiſe, l'Egypte n'avoit pu lui réſiſter: il ſe flattoit de ranger bientôt toute l'Europe ſous ſes loix. Le Pape Léon X, Pontife reſpectable par la pureté de ſes mœurs, & par ſon amour pour les ſciences & pour les arts, fut épouvanté des progrès & des menaces du Turc, au point qu'il exhorta tous les Princes chrétiens à réunir leurs forces pour réſiſter à cet infidéle. Il accorda un Jubilé, & des Indulgences plus étendues qu'à l'ordinaire, qu'on acquéroit en donnant de l'argent pour les frais de la guerre ſainte. Comme chaque ſiécle a fourni ſes calomniateurs, il s'en trouva dans celui-là, qui publierent que le Pape faiſoit vendre des Indulgences pour rem-

plir ſes coffres épuiſés par les libéralités qu'il faiſoit aux ſçavans & aux artiſtes.

Ces Indulgences furent affermées par provinces, & la commiſſion de les prêcher & de les diſtribuer fut accordée aux Jacobins. Comme ils y faiſoient un profit conſidérable, les Auguſtins qui, juſqu'alors les avoient toujours diſtribuées, furent piqués de s'en voir fruſtrés. La jalouſie leur dicta beaucoup d'invectives contre les Jacobins: ceux-ci répondirent. Voilà la guerre allumée entre les moines. On s'offenſe de part & d'autre, on lâche des libelles dans le public; & le lieu qui ne doit ſervir qu'à annoncer l'humilité de l'Evangile, retentit des invectives que dictent l'ambition & la jalouſie.

Luther, âgé de trente-cinq ans, profeſſeur en Théologie de l'Univerſité de Virtemberg, crut devoir prendre parti pour les Auguſ-

tins, parmi lesquels il faisoit nombre. C'étoit un homme actif, laborieux, d'une mémoire prodigieuse, vif, bouillant, emporté, furieux quand il étoit échauffé, capable en un mot de tout sacrifier à ses désirs, même sa foi. Voilà l'athlete que les Augustins firent paroître sur la scène. Il parle avec force contre les Jacobins, contre les Indulgences, & contre la puissance du Pape. Les Jacobins veulent lui répondre; il crie plus haut, se fait écouter, & persuade. On soutient des Théses, on se fait des partisans. Les Puissances s'en mêlent; une dispute de collége devient en quelque sorte une affaire d'Etat. Luther est excommunié; & n'ayant plus rien à craindre, il ose tout, publie son erreur, qui se répand par-tout, & cause au monde les maux les plus terribles.

Le dégoût que Henri VIII, Roi d'Angleterre, a pour Catherine d'Arragon, cauſe le Schiſme d'Angleterre.

Le commencement du ſeiziéme ſiécle vit éclore en Angleterre une des plus ſinguliéres révolutions dont l'hiſtoire faſſe mention. Ce n'eſt point ſans ſurpriſe, il eſt vrai, qu'on voit le Patriarche de Conſtantinople diſputer au Pape le titre d'Evêque Œcuménique: mais l'ambition de ce Prélat étoit autoriſée par des raiſons qui paroiſſoient plauſibles. Conſtantinople étoit la rivale de Rome, elle étoit devenuë la capitale de l'Empire, & celui qui en étoit Evêque, jugeant du ſpirituel par le temporel, ſe croyoit au moins égal à celui de Rome. Mais voir l'Angleterre pendant pluſieurs ſiécles trembler à la voix du Pape, voir

ſes Rois s'humilier devant lui juſqu'à lui rendre hommage de leur couronne & tout d'un coup mépriſer ſes excommunications, & ſes indulgences, ceſſer même de le reconnoître pour chef de l'Egliſe, voir enfin les Anglois toujours ſi rebelles à leurs Rois, devenir dociles au point de ſacrifier leur foi même à ſes volontés, & ſuivre ſes caprices juſques dans les choſes de religion, c'eſt le comble de l'étonnement. Voilà cependant ce qui arriva ſous le régne de Henri VIII.

Ce Prince, conſultant plutôt ſes intérêts que ſon inclination, avoit épouſé Catherine d'Arragon, veuve de ſon frere, tante maternelle de Charles-Quint, pour conſerver l'alliance avec l'Eſpagne, & pour ne pas rendre une dot conſidérable que cette Princeſſe avoit eue en mariage. Elle avoit du mérite, même de la beauté, mais elle ne plaiſoit point à Henri, qui ſe dé-

dommageoit avec d'autres femmes du dégoût qu'elle lui inſpiroit. Enfin il forma le projet de faire caſſer le mariage qu'il avoit contracté avec elle, pour épouſer Anne de Boulen dont il étoit éperduement amoureux, & fut confirmé dans ce deſſein, par Wolſei, Archevêque d'York. Cet Archevêque étoit fils d'un boucher: par la force, & la ſoupleſſe de ſon eſprit il avoit pris un tel aſcendant ſur celui de Henri, qu'il étoit parvenu à faire exécuter juſqu'à ſes moindres volontés à ce Roi, qui l'avoit élevé à la dignité de Cardinal, d'Archevêque d'York, & l'avoit pris pour ſon Miniſtre.

Ce Prélat ambitieux ne ſe contenta pas de ces dignités, il prétendit à la thiare, & ſe flatta d'y arriver. Charles-Quint, alors Empereur, ayant beſoin du ſecours de l'Angleterre contre la France, lui promit ſon crédit: mais Wolſei

voyant deux Papes mourir, sans qu'on parlât de lui, s'appercut qu'il étoit la dupe de sa confiance, & résolut de se venger. Il commença par faire entendre à Henri qu'il étoit de son intérêt de se réunir avec la France contre l'Empereur, qui affectoit la Monarchie universelle, & qui y avançoit à grands pas; & lorsqu'il eut réussi de ce côté, il attaqua Charles par un endroit plus sensible, en excitant son maître à faire divorce avec la tante de Charles-Quint. Henri se voyant autorisé dans son divorce par un Cardinal, espéra d'en obtenir la permission du Pape: mais il se trompa. Clément VII. qui occupoit alors la chaire de Saint Pierre ne voulut pas prêter son ministére à une chose qui n'auroit pas manqué de scandaliser toute la Chrétienté. Henri s'opiniâtra, & jura un divorce éternel avec le saint Siége, si le Pape n'autorisoit pas celui qu'il vouloit faire

avec sa femme. Ces menaces ne furent point capables de faire sortir le Pape des bornes de son devoir. Henri pour se venger de ce refus, qu'il regardoit comme une insulte outrageante, déclara qu'il ne reconnoissoit plus le Pape comme chef de l'Eglise, & fit prononcer la sentence de son divorce par Cranmer, Archevêque de Cantorberi, & épousa publiquement Anne de Boulen qu'il avoit deja épousée secrétement. Le Pape, informé de ce que le Roi d'Angleterre venoit de faire, le menaça de l'excommunication, si dans un tems marqué il ne reconnoissoit sa faute : mais Henri avoit pris sa résolution ; les menaces du Pape furent inutiles. L'excommunication même qu'il prononça contre le Royaume ne fit qu'aigrir les choses. Henri assembla un Parlement dans lequel on porta des loix, par lesquelles les Anglois furent dispensés de la sou-

mission que tous les fidéles doivent au saint Siége, par lesquelles on proscrivit du Royaume jusqu'au nom du Pape, & on déclara le Roi chef de l'Eglise Anglicane.

Tout plia sous ces loix bisarres, & Henri eut la terrible satisfaction de voir les Anglois, jusque-là indociles, se soumettre à ses volontés. Il s'en trouva cependant plusieurs qui eurent assez de religion pour sacrifier les faveurs du Prince à leur devoir. On les regarda comme des rebelles qu'on devoit immoler : ils furent tous mis à mort, & le nombre de ces martyrs fut assez grand pour faire regarder Henri comme un Prince cruel & sanguinaire.

Cette révolution se trouve dans tant d'historiens que je n'ai pas cru devoir la détailler plus au long.

Un Grand Vizir est assassiné à Constantinople; l'Empire Turc est agité par des troubles violents, parcequ'un soldat est réformé.

Mahomet-Bassa étoit, si nous en croyons l'histoire, un grand guerrier, un habile politique; la férocité, qui semble naturelle à ceux de sa nation, n'obscurcissoit point ses vertus: il étoit doux, compatissant; il aimoit les hommes, & sa puissance ne lui servoit qu'à faire des heureux. Son crédit n'étoit point appuyé par une illustre naissance, toujours onéreuse à qui n'en sçait pas soutenir l'éclat. Son mérite, titre plus solide qu'une liste d'ayeuls, de dignités en dignités l'avoit porté à la seconde place de l'Etat, & l'y soutenoit. Soldat de Sélim I, Ministre de Soliman II,

de Sélim II, d'Amurath II, il prouva qu'il faut ſçavoir obéir, pour ſçavoir bien commander.

Ce grand homme, toujours occupé du ſoin de l'Etat, pendant la paix prévenoit les calamités de la guerre. Par une prudente œconomie il rempliſſoit les coffres de ſon Maître, & ſe trouvoit toujours en état de ſatisfaire aux beſoins preſſans. Amurath II fut obligé de ſoutenir une longue guerre contre les Perſes : ſon Vizir lui fournit tout ce qui lui étoit néceſſaire, & les peuples n'eurent à ſe plaindre d'aucune véxation. Cette guerre, ſagement conduite, fut heureuſement terminée. Le Vizir alors, ſelon ſa coutume ordinaire, eut recours à l'œconomie pour réparer les dépenſes exorbitantes qu'on avoit été obligé de faire: il réforma beaucoup de ſoldats, & (1) remit la paye des

(1) Il eſt aſſez ordinaire en Turquie d'augmenter la paye des troupes en tems de guerre.

autres sur l'ancien pied. Un des soldats réformés, n'ayant pas de quoi vivre, & ne pouvant s'accoutumer au travail, se mit Dervis. (Ce sont des Moines Mahométans.) Ce Dervis, selon les statuts de son ordre, étant obligé de demander l'aumône aux passans, alloit se mettre dans les endroits par où il sçavoit que le Vizir devoit passer, & lui demandoit. Comme le Vizir étoit naturellement charitable, il lui donnoit chaque fois des sommes assez considérables. Insensiblement le Dervis s'accoutuma à aller au palais du Ministre, & les esclaves, accoutumés à le voir, le laissoient entrer. Il y alla si souvent qu'il connut bientôt tous les endroits par où l'on pouvoit entrer & sortir. Un jour de cérémonie, qu'il y avoit des gardes aux portes chargés de ne laisser passer que les gens de marques, le Dervis se présenta avec un air empressé ; &

voyant qu'on le repoussoit, il alla par une petite porte dérobée, & parvint à l'appartement où le Vizir donnoit audience.

En paroissant devant lui, il lui présenta un papier, & Mahomet-Bassa, croyant que c'étoit un placet pour lui demander de l'argent, retrousſa sa robe pour tirer sa bourse: alors le Dervis tira un poignard qui étoit caché sous sa robe, & en donna un coup au Vizir qui, se sentant frappé pousſa un cri, & se leva pour arrêter ce scélérat, mais il tomba à la renverse, & expira sur le champ.

Le Dervis voulut se sauver dans la foule, comme il l'avoit sans doute espéré; mais un des gardes qui étoit entré au cri du Bassa, l'arrêta. On le conduisit au Sultan Amurath, qui le fit mettre à la question pour connoître ses complices; & voyant qu'il ne vouloit rien avouer, il le fit écorcher. Amurath aimoit son Vizir:

il le pleura avec des larmes de sang. Tous les Dervis de Constantinople furent condamnés à mort, & tous ceux qu'on soupçonnoit avoir été ennemis du Vizir, du nombre desquels étoient les plus grands Seigneurs de l'Etat, que la jalousie irritoit contre ce grand homme.

LA beauté d'une Dame est cause que plusieurs Huguenots qu'on conduit en prison sont mis en liberté, & que personne n'ose les poursuivre, dans le Limosin, vers l'an 1575.

MAGDELEINE DE SENETAIRE, veuve de Gui de Saint Exupéri, s'étoit retirée après la mort de son mari au château de Miraumont où elle avoit résolu de passer le reste de ses jours dans le veuvage. Ce n'étoit point une de ces femmes qui, par des dehors affectés, cherchent

à couvrir les déréglemens d'une vie cachée. Ignorant les ruses du vice, elle n'avoit de circonspection que ce que lui en donnoit la vertu, & recevoit les hommages respectueux des jeunes Seigneurs, que sa beauté attiroit en foule autour d'elle.

Il y en avoit un nombre assez considerable au château de Miraumont un jour qu'elle vit Montal, Lieutenant de Roi du Limosin, qui, à la tête de quelques Cavaliers conduisoit plusieurs Limosins en prison, seulement parce qu'on les soupçonnoit d'être Huguenots. Les belles femmes sont ordinairement sensibles : Madeleine de Senetaire ne vit point sans pitié traîner ces malheureux en prison : plus elle les regardoit, plus sa pitié augmentoit : elle conçut le désir de les soulager, & après avoir long-temps cherché dans sa tête le moyen d'y réussir, elle se tourna vers les jeu-

nes Cavaliers qui l'environnoient, leur dit : » Vous vous plaignez » que je ne vous mets jamais dans » le cas de me prouver l'envie que » vous avez de me ſervir : je vais » vous ſatisfaire. Il faut que vous » veniez avec moi délivrer ces mal- » heureux que Montal a chargés » de chaînes & qu'il conduit en » priſon. Ce ſont des hommes, » regardons ce qu'ils ſouffrent, & » non ce qu'ils croyent «.

Des François qu'une belle femme excite à combattre, courent bientôt aux armes. La belle veuve s'habille en amazône, ſe met à leur tête, les conduit contre Montal, écarte ſa troupe, la met en fuite, & briſe les chaînes de ceux qu'il conduit en priſon. Le Lieutenant de Roi, furieux de voir qu'une femme l'a forcé de lâcher ſa proie, aſſemble dix-ſept cens hommes, vient à leur tête ravager le pays, aſſiége le château de Miraumont.

L'amazône sort avec sa troupe que l'amour rend invicible, tombe sur Montal qui, malgré la supériorité du nombre, est encore défait. Il cherche un asyle dans un château voisin : mais avant que d'y arriver il reçoit un coup qui le renverse de dessus son cheval. On l'enleve, on le porte dans une maison voisine où il expire peu d'heures après. Henri III, informé de ce qui s'est passé au château de Miraumont, donne ordre à plusieurs Officiers d'aller avec des troupes l'assiéger, & le raser lorsqu'ils s'en seront rendus les maîtres. Cette nouvelle se répand dans la province où Madeleine de Senetaire est respectée par sa naissance, & par ses vertus : tous les Gentilhommes, se faisant un devoir de servir celle qui fait l'ornement de son siécle, vont lui offrir leurs bras. Ceux qui avoient ordre de l'attaquer sentirent que leurs efforts seroient inutiles : ils n'oserent même paroître

dans la province. Voilà le fait comme je l'ai trouvé dans des mémoires qui me sont tombés entre les mains.

Le respect qu'un Citoyen de Gènes marque à une femme que la misère a réduite au désespoir, est cause que les Républiques de Venise & de Gènes, après une longue & cruelle guerre, font la paix.

Une rivalité continuelle allumoit sans cesse la guerre entre Gènes & Venise : les maux mutuels que les citoyens de ces deux Républiques se faisoient, loin de les fatiguer, ne servoient qu'à les irriter encore davantage. Chaque particulier avoit un ami, un pere à venger, & des maux mêmes sortoit la cause des maux.

Toujours sous les armes, toujours en

en présence, toujours irrités; les Génois & les Vénitiens combattoient toujours. Envain les sages de l'un & de l'autre parti leur représentoient que la paix seule pouvoit réparer leurs malheurs, & qu'ils les multiplioient en continuant de combattre : mais ce que la prudence humaine ne pouvoit faire, fut accompli par le hazard, par un événement tout-à-fait étranger aux conjonctures présentes.

Un des plus riches bourgeois de Gènes, nommé *Luchio Vivaldo*, étoit éperdûment amoureux d'une jeune femme extrêmement belle: il avoit tout mis en usage pour obtenir d'elle ce que tous les amans desirent; prieres, présens, promesses; mais la vertu avoit toujours mis cette femme à l'abri de ses poursuites.

Née sans faste le simple nécessaire lui suffisoit; tout son bonheur se bornoit à satisfaire aux besoins de

ſes enfans, à plaire à ſon mari, qui par ſon ſeul travail faiſoit ſubſiſter ſa famille. Cette femme, contente d'une heureuſe médiocrité, paſſoit des jours tranquilles qui n'étoient troublés par aucun remords. Ce bonheur ne dura pas: ſon mari mourut, & après avoir vendu, pour ſubſiſter, ſes meubles, ſes habits, elle ſe trouva ſans reſſource, réduite à périr, & pour comble de malheur à voir auſſi périr ſes enfans. Quelle affreuſe ſituation pour une mere tendre! A qui avoir recours? à qui conter ſes maux? Ses parens étoient pauvres: elle l'étoit elle-même, & n'avoit point d'amis. Son mal étoit preſſant, il falloit un prompt ſecours: les cris que le beſoin arrachoit chaque inſtant à ſes enfans, lui perçoient le cœur. Enfin la tendreſſe maternelle exigea d'elle ce que les préſens, les biens n'avoient pu lui faire faire: elle alla trouver Luchio Vivaldo, &, les yeux bai-

gnés de larmes, lui dit : » Le » Ciel, en me privant de mon » mari m'a plongée dans la plus » affreuſe miſere; ſans biens, ſans » amis, ſans parens, ſans reſſour- » ce, je ſuis réduite à mourir de » faim, & j'endurerois ce mal » avec patience, ſi mes enfans » ne le partageoient avec moi, » je me ſacrifie pour eux : vous » m'avez aimée, ſauvez-les «. En achevant ces mots elle tomba à ſes genoux.

Vivaldo étoit encore plus généreux que ſenſible : il la releva, eſſuya ſes larmes, lui promit tous les ſecours dont elle avoit beſoin; lui dit qu'il la reſpectoit, & qu'il n'abuſeroit point de ſon infortune; & craignant de ne pouvoir réſiſter à ſon amour, il ne voulut plus la revoir. Il chargea ſa propre épouſe de lui fournir ce qui lui étoit néceſſaire pour elle, & pour ſes enfans. Effort de généroſité plus grand

sans doute, que celui qu'on nous vante en pareil cas, dans les Alexandres, les Scipions, les Turennes: ces Héros n'aimoient pas.

Une action pareille ne pouvoit rester ensevelie dans le silence : elle devint publique. Tout le monde alloit voir Vivaldo, & lui rendre un tribut d'éloges. Cet homme prudent profita de la considération qu'il s'étoit acquise parmi ses concitoyens, pour les engager à la paix. On l'écouta, on consentit à faire des propositions aux Vénitiens : elles étoient sages, ils les acceptèrent, & le traité fut signé de part & d'autre.

HENRI IV, perd le fruit de la victoire de Coutras, parce qu'il ne peut résister à l'envie qu'il a d'aller voir, après la bataille, la Comtesse de la Guiche dont il étoit éperdûment amoureux.

HENRY IV, le modele des Rois, ut élevé dans les troubles, & dans es malheurs. Dès l'âge de quatorze ns il porte les armes, essuie les fa- igues de la guerre, & à la ba- aille de Moncontour est exposé aux lus grands périls. De retour à Paris l voit ses amis assassinés autour de ui, & reste trois ans prisonnier d'E- at. Il ne sort de sa prison que pour ndurer la faim, la soif, des inquié- udes toujours nouvelles : toute la ureur des Catholiques contre les uthériens est tournée contre lui. l n'échappe à leurs poursuites que

par sa fermeté, par sa prudence, par son courage invincible.

Cinq mille hommes qu'il enhardit par son exemple se rangent autour de lui pour parer les coups qu'on veut lui porter. Le Duc de Joyeuse le cherche à la tête de huit mille hommes, le joint à Coutras. Henri, trop grand pour fuir; s'arrête, regarde avec fierté son ennemi ranger son armée en ordre de bataille, & opposant le courage à la supériorité du nombre se jette au milieu d'une forêt de lances qu'on lui présente, renverse tout ce qu'il rencontre, fait un chemin par où les siens entrent dans l'armée ennemie. Tout tombe sous les coups de Henri, & de ses soldats; le Duc de Joyeuse veut envain rallier son armée épouvantée, il périt en faisant des efforts inutiles; quelques soldats qui ont échappé au fer du vainqueur, prennent la fuite, & leur effroi annonce dans les lieux

par où ils paſſent la victoire de Henri. Ce Prince avoit la foibleſſe ordinaire à preſque tous les Héros ; il aimoit les femmes, juſqu'à oublier auprès d'elles ſes intérêts & ſa gloire.

Après la victoire de Coutras, il ne put réſiſter à l'envie de paroître victorieux devant la belle Comteſſe de la Guiche, & de lui faire un hommage de ſes lauriers. Ainſi au lieu de pourſuivre un ennemi épouvanté, d'aller au-devant des Suiſſes & des Allemands qui étoient en marche pour le joindre, il congédia ſon armée, alla où l'amour l'appelloit, donna le tems au Duc de Guiſe de lever une armée avec laquelle il défit les Suiſſes & les Allemands à Anneau, & par-là remit la confiance dans le parti des Catholiques.

Céſar, après la bataille de Pharſale, oublia ſes intérêts & ſa gloire auprès de Cléopatre. Il donna le

tems à ſes ennemis de relever leur courage, de réparer leurs forces.

Les grands hommes ont les mêmes paſſions, les mêmes foibleſſes: ils font les mêmes fautes.

Le Maréchal d'Ancre ſe plaint que Monſieur de Luines, qui occupe un appartement au Louvre au-deſſus du ſien, fait trop de bruit, & veut l'envoyer demeurer ailleurs. Monſieur de Luines s'irrite contre ce Maréchal, & le fait périr lui & ſa femme.

Concini, fils d'un Notaire de Florence, & mari d'Eléonore Galigaï, fille d'un Menuiſier de la même ville, prit un tel aſcendant ſur l'eſprit de Marie de Médicis, dont ſa femme étoit ſœur de lait, qu'il régloit à ſa volonté ſes affec-

tions, ſes haines, même ſes déſirs. Envain Henri IV voulut engager ſa femme à renvoyer Concini, qui, par les mauvais conſeils qu'il donnoit à la Reine, brouilloit toujours la famille Royale. Les inſtances que le Monarque faiſoit à Marie ne ſervoient qu'à augmenter ſon affection pour le Florentin, qui trouvoit tous les jours de nouveaux moyens d'aigrir la Reine contre le Roi, & Henri pouſſoit la complaiſance juſqu'à ne pas faire uſage de ſon autorité pour renvoyer cet Italien dangereux, qu'on appelloit le *Marquis d'Ancre.*

Une main parricide priva la France de ce grand Roi: Marie de Médicis fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Louis XIII. Concini ſe vit maître de l'Etat. Il fut fait Maréchal de France, ſans avoir jamais vu d'armée, & Miniſtre ſans connoître les loix du Royaume. Les honneurs

& les dignités le rendirent insolent, ce qui est ordinaire à ceux qui, d'une basse naissance, montent à la grandeur : il traitoit les Princes & les Ducs avec hauteur. Le mécontentement réunit contre lui tous les grands de l'Etat : mais la faveur de la Reine le mettoit à couvert de leurs coups ; & quelques efforts qu'ils fissent ils ne purent l'abattre. Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, qui avoit résisté aux plus violentes secousses, fut renversé par un homme qui paroissoit incapable du moindre effort. C'étoit Charles Albert de Luines, Gentilhomme du Comtat d'Avignon, qui s'étoit introduit dans la familiarité de Louis XIII, en dressant des piegrièches à prendre des moineaux. Le Maréchal d'Ancre, pour s'en faire une créature, lui avoit fait donner le gouvernement d'Amboise, & un appartement dans le Louvre au-dessus du

sien : mais le moyen qu'il employoit pour se faire un ami ne servit qu'à lui faire un ennemi. Albert de Luines, qui auroit dû avoir des égards pour son bienfaiteur, l'interrompoit souvent dans son travail & dans son sommeil par le bruit qu'il faisoit au-dessus de sa tête. Le Maréchal s'en étant plaint plusieurs fois inutilement, le menaça à la fin de lui faire ôter son logement au Louvre. Albert de Luines, piqué de cette menace, résolut de faire périr le Maréchal. Pour y réussir, il commença par dire au Monarque, qu'il amusoit un jour avec ses piegrièches, qu'ayant seize ans & plus, il étoit capable de régner par lui-même, & qu'il devoit secouer le joug que sa mere & Concini lui imposoient. Le jeune Roi, qui s'ennuyoit de la sévérité avec laquelle la Régente & le Ministre le traitoient, goûta cet avis, & fit connoître qu'il étoit tout disposé à le

ſuivre. De Luines, voyant qu'on l'écoutoit favorablement la premiere fois, revint à la charge; enfin il détermina Louis XIII à conſentir qu'on tuât le Maréchal d'Ancre. Vitri, Capitaine des Gardes, fut chargé de cette cruelle exécution. Il tua Concini à coups de piſtolet dans la Cour du Louvre.

Auſſitôt on ôte les gardes à la Reine régente, on la tient en priſon dans ſon appartement, on l'exile enſuite à Blois. On enterre le corps du Maréchal d'Ancre ſous le portail de St. Germain l'Auxerrois; la populace va le déterrer, le traîne dans les rues, & l'on dit qu'il ſe trouva un homme aſſez féroce pour lui arracher le cœur, & le manger. La nature produit dans tous les pays des gens inhumains.

Ce qui eſt plus honteux pour l'humanité, c'eſt que cette fureur paſſa de la populace aux gens de marque qui voulurent eux-mêmes ſe ren-

dre complices de cet horrible traitement. On envoya une commiſſion au Parlement pour condamner la mémoire du Maréchal & pour juger ſa femme. Tout ſon crime étoit d'avoir été favorite de la Reine. On lui demanda de quel charme elle s'étoit ſervi pour enſorceler la Reine. Cette femme indignée d'entendre une queſtion ſi déraiſonnable, répondit: » Mon ſortilége a été le » pouvoir que les ames fortes ont » ſur les ames foibles. « On admire aujourd'hui cette réponſe: elle fut alors regardée comme le fruit de l'effronterie. La Maréchale fut condamnée comme convaincue de ſortilége, de judaïſme & de malverſations. Ce jugement ſemble prouver qu'elle étoit innocente. Elle fut brûlée en place de Grève.

Les Amours Romanesques du Duc de Buckingham causent une guerre de religion, & la prise de la Rochelle.

L'on vit au commencement du dix-septieme siecle trois Ministres faire le destin de l'Europe; le Cardinal de Richelieu en France, le Comte-Duc Olivarés en Espagne, & le Duc de Buckingham en Angleterre. Tous trois avoient pour ennemis les Grands & le peuple; tous trois étoient également différens dans leur caractere & dans leurs passions.

Le Cardinal de Richelieu étoit vif, hautain & sanguinaire, mais d'une activité incroyable. Il prévint tous les complots qui se tramerent contre lui, se conserva toujours dans le ministère, & prit l'as-

cendant sur les deux autres Ministres. Le Comte-Duc Olivarés étoit réservé, doux, tranquille, circonspect jusqu'à la lenteur: il ne prévint pas les malheurs, & en fut accablé. Le Duc de Buckingham, qui étoit le plus bel homme de son tems, se comportoit plutôt en favori qu'en ministre. Ce n'étoit pas par les intrigues qu'il gouvernoit Charles I, mais par l'empire qu'il avoit pris sur son esprit. Il sçavoit se faire aimer de ceux dont il vouloit faire sa société, & se rendoit insupportable à ceux qui n'avoient pas le talent de l'amuser; avec les premiers il étoit doux, prévenant, généreux; avec les autres, il étoit fier & impérieux. Il se croyoit capable de tout parce qu'il n'avoit l'expérience de rien. Les graces de sa figure, sa générosité, sa magnificence le rendoient agréable aux femmes; il en avoit séduit plusieurs, & croyoit qu'aucune ne

pouvoit lui réſiſter. Dans cette confiance il les attaquoit toutes, ſans reſpecter ni leur rang ni leur vertu.

Comme un héros de Roman il alloit chercher des avantures dans les pays étrangers. Ce fut dans ce deſſein ſans doute qu'il engagea Charles I, alors Prince de Galles, à paſſer avec lui en Eſpagne pour demander en mariage l'Infante. Ce Duc, plus occupé de ſes galanteries que des affaires de ſon maître, attaqua la Ducheſſe Olivarés, femme du premier Miniſtre d'Eſpagne, & par cette indiſcrétion rompit le mariage du Prince, qui tourna auſſitôt ſes vues du côté de la France, & fit demander Henriette, ſœur de Louis XIII. L'amitié du Prince de Galles pour Buckingham étoit un voile qui enveloppoit les défauts de ce favori, & les déroboit aux yeux du Prince, qui ne fut pas plutôt Roi qu'il

lui donna toute sa confiance, & l'envoya en France pour achever son mariage avec Henriette. Ce Duc, que l'audace de ses désirs conduisoit d'imprudence en imprudence, pensa encore faire rompre ce mariage par la plus hardie de toutes les indiscrétions. Il fit à la Reine Anne d'Autriche une déclaration, & osa paroître l'aimer. Cette Reine, qui, à une vertu solide, joignoit une grandeur d'ame digne de son rang, ne daigna pas s'offenser de la témérité du Duc de Buckingham.

Cet Anglois fut enfin obligé de conduire Henriette en Angleterre, & de quitter la Cour de France, où il avoit acquis la réputation d'un Courtisan agréable ; mais d'un mauvais Négociateur. Il porta à Londres sa passion pour la Reine Anne, dont il crut être aimé, parce qu'il lui avoit osé dire qu'il l'aimoit. Pour se rapprocher d'elle,

il tenta un second voyage en France, feignant de vouloir faire un traité contre l'Espagne : mais on ne l'écouta pas ; on lui refusa même la permission de venir faire ses propositions.

Le Duc de Buckingham, piqué de ce refus, prit des liaisons secrettes avec les Huguenots qu'il souleva, leur faisant espérer de puissans secours de l'Angleterre. La Rochelle est le rendez-vous des Huguenots ; les Rochellois prennent les armes ; le Duc de Buckingham descend dans l'isle de Rhé avec sept mille hommes. Le parti des Huguenots devient formidable ; le trouble se répand par toute la France ; la Rochelle est sur le point d'en être pour toujours séparée. Le Cardinal de Richelieu, qui n'est jamais plus grand que dans les plus pressans dangers, par une présence d'esprit admirable, par cette vigilance ordinaire aux Héros, est par-

tout en même-tems, & arrête tous les maux qui menacent l'Etat. Des vaisseaux sont promptement construits, des troupes commandées par d'habiles Généraux, sont envoyées contre la Rochelle, une nombreuse artillerie les suit; on profite avec célérité de la haine du Duc Olivarés contre l'Anglois, on en obtient des troupes & des vaisseaux. Le Duc de Buckingham est défait dans l'isle de Rhé, forcé de repasser en Angleterre avec des débris & de la honte. Le Cardinal va lui-même en personne commander au siége de la Rochelle. Il est Général; son courage & son génie lui donnent ce que l'expérience lui refuse. Les troupes restent dans la discipline. Il faut fermer le port aux secours Anglois, & se rendre maître de la mer. Le Cardinal ayant Quinte-Curce à la main, lisant la description de la digue d'Alexandre devant Tyr, en fait élever une devant

la Rochelle d'environ quatre mille ſept cent pieds de long. La fortune ſeconde cette entrepriſe : le Duc de Buckingham prêt de partir des ports d'Angleterre avec une flotte formidable, eſt aſſaſſiné par un Irlandois ; la flotte ne paroît que lorſque la digue eſt achevée & ne peut la percer. Enfin la Rochelle fut obligée de ſe rendre, quelques efforts que fiſſent les Anglois pour la défendre. La gloire de la maiſon de Richelieu fait la honte de l'Angleterre.

Une paire de Gants refuſée à la Reine Anne, une jatte d'eau renverſée ſur la robe d'une de ſes Favorites, occaſionnent la paix d'Utrecht.

On ſçait que Charles II, Roi d'Eſpagne, fut un Prince auſſi

foible d'esprit que de corps ; qu'il poussa l'ignorance jusqu'à ne connoître ni l'étendue, ni la force de ses Etats.

Une langueur continuelle lui annonçoit une mort prochaine, & les Puissances de l'Europe se préparoient à recueillir ses riches dépouilles. Chacune d'elles prétendoit y avoir des droits, & espéroit les faire valoir. Louis XIV & l'Empereur Léopold étoient tous deux petits-fils de Philippe III ; tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV, & leurs enfans étoient au même dégré. La maison de France avoit le droit d'aîneſſe ; mais une renonciation à la couronne d'Espagne, authentique & ratifiée, sembloit en abandonner tout le droit à la maison de l'Empereur, qui étoit du même sang que celle d'Espagne, & qui, comme elle, portoit le nom d'Autriche.

Charles II toujours chancelant,

prenoit autant de réſolutions qu'il recevoit de conſeils. Il fit, à la ſollicitation de ſa mere, un teſtament par lequel il déclara le fils du Duc de Baviere ſon ſucceſſeur à la couronne d'Eſpagne ; mais ſa mere étant morte, il caſſa ce teſtament par le conſeil de Marie-Anne de Baviere-Neubourg, pour laiſſer ſa ſucceſſion à Charles, fils de l'Empereur Léopold. Quelque temps après l'Archevêque de Toléde, le Comte de Montercy, & d'autres Grands d'Eſpagne, mécontens de la Cour de Vienne, conſeillerent à Charles II de choiſir pour héritier un petit-fils de Louis XIV. Il les crut, & par un teſtament nouveau, donna tous ſes Etats au Duc d'Anjou. Il mourut ſans recevoir d'autres conſeils, & ſans faire d'autre teſtament. Quel contraſte dans les événemens ; l'Eſpagne penſa autrefois renverſer la France, aujourd'hui la France donne des Rois à l'Eſpagne !

A cette nouvelle l'Europe fut consternée, & bientôt revenue de son étonnement, elle résolut de faire les plus grands efforts pour abattre la puissance de la Maison de Bourbon. L'Angleterre, l'Allemagne, le Dannemarck, la Hollande firent une ligue qui fut signée à la Haye. Louis XIV, accoutumé à combattre ces Puissances, s'étonne peu de leur union, & envoye son petit-fils à Madrid, où il est proclamé Roi.

L'Empereur Léopold, voulant faire valoir ses prétentions, commença la guerre en Italie, où il envoya le Prince Eugene à la tête de trente mille hommes. Cet habile Général, malgré la résistance des François & de quelques Piémontois, pénétra dans le Bressan. Il étendoit ses conquêtes avec une rapidité incroyable, lorsque le Duc de Vendôme, en prenant le commandement de l'armée Françoise,

en arrêta le cours. On vit ces deux grands hommes déployer les plus grands talens pour la guerre. Valeur mutuelle, attaques impétueuſes, réſiſtance opiniâtre, ſurpriſes adroitement concertées, prévoyance ſage, marches ſçavantes, combats donnés à propos, batailles ſanglantes où les deux partis s'attribuoient la victoire ſans en tirer avantage: mais le Prince Eugene, obligé de quitter ſon armée pour aller aſſiſter au conſeil de Vienne, laiſſoit prendre de grands avantages au Duc de Vendôme. Envain l'Empereur attire dans ſon parti le Duc de Savoie & le Roi de Portugal, ces deux Puiſſances ne peuvent lui ramener la fortune qui s'eſt, pour le moment, tournée du côté des Bourbons. Le Marquis de Villars défait le Prince de Bade à Friedlingen, eſt proclamé Maréchal de France ſur le champ de bataille, & Louis XIV confirme ce

ce que la voix des ſoldats lui a donné. Peu après, le nouveau Maréchal défait encore les Impériaux à Hochſtet. Le Duc de Bourgogne, ayant ſous lui les Maréchaux de Tallard & de Vauban, remportoit des victoires dans les Pays-Bas. La France enfin triomphoit par-tout.

Le Duc de Baviere, qui étoit du parti de Louis XIV, profitoit, avec le Maréchal de Marſin, des victoires de Villars qu'on avoit eu l'imprudence de faire quitter l'armée pour aller appaiſer les troubles des Cévene. Les François & les Bavarois inondoient le pays au-delà du Danube: ils envoyoient des partis juſques dans l'Autriche; Vienne trembloit. Le Prince Eugene, inſtruit du danger qui menace l'Empereur, va prendre le commandement des armées d'Allemagne. Marlborough prend dix mille Anglois d'infanterie & vingt-trois eſcadrons de cavalerie, hâte ſa mar-

che, arrive auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviere: il défait l'armée Françoise & Bavaroise, prend Donavert, passe le Danube, met la Baviere à contribution. Le Maréchal de Tallard vient avec un corps de trente mille hommes joindre l'armée battue pour attaquer Marlborough: mais le Prince Eugene arrive & se joint à l'Anglois. L'armée Françoise se montoit à peu-près à soixante mille homme effectifs, celle des alliés à cinquante-deux. La bataille se donna à Hochstet: l'armée Françoise fut presque détruite, le Maréchal de Tallard fut fait prisonnier avec un grand nombre d'Officiers généraux; l'Electeur de Baviere se sauva à Bruxelles. Les Alliés, ayant une carriere ouverte du Danube au Rhin, entrent en Alsace. La France consternée fit les derniers efforts pour réparer une perte si considérable. On rassembla

les débris de l'armée abattue, on épuisa les garnisons, on fit marcher des milices, on emprunta de l'argent, & on fit revenir le Maréchal de Villars.

Ce tems étoit celui que la fortune avoit choisi pour abandonner la France : une flotte Françoise, battue par la tempête, fut attaquée & prise par les Anglois, qui conquirent le Royaume de Valence, de Catalogne, pour l'Archiduc Charles d'Autriche, qui étoit passé avec eux en Espagne. La bataille de Ramillies met la France aux abois ; celle de Turin lui fait perdre tous les avantages qu'elle avoit eu en Italie.

La France sembloit toucher à sa ruine, & Louis XIV, qui avoit autrefois fait trembler l'Europe, ne pouvoit résister à la crainte. Il étoit pressé de tous côtés, & sur mer & sur terre : son petit-fils Philippe V, sans ressource en Espagne,

ſe trouvoit, pour ainſi dire, forcé d'abandonner la couronne à ſon compétiteur qui triomphoit partout.

Un cruel hyver acheva de déſoler la France : preſque tous les arbres gelerent, il n'y eut point d'eſpérance de récolte, l'on n'avoit point de magaſins, on manquoit de vaiſſeaux, & l'on ne pouvoit avoir du bled des pays étrangers : la France découragée ſembloit devoir périr de miſere.

Dans cet état terrible, Louis XIV n'héſita pas d'envoyer demander la paix aux Hollandois qu'il avoit autrefois humiliés. Ce fut le Préſident Rouillé qui fut choiſi pour cette négociation. Les Magiſtrats de cette République le reçurent avec hauteur, & lui parlerent en vainqueurs qui veulent faire la loi. Le Roi de France, eſpérant obtenir par les ſupplications ce qu'on refuſoit au Préſident Rouillé, en-

voya en Hollande le Marquis de Torci-Colbert, son principal Ministre, qui s'adresse au grand Pensionnaire Héinsius, au Prince Eugene & au Duc de Marlborough; mais tous trois vouloient la continuation de la guerre. (1) Le Prince y trouvoit sa grandeur & sa vengeance, le Duc sa gloire & une fortune immense, le Pensionnaire, gouverné par les deux autres, se regardoit comme un Spartiate qui abaissoit un Roi de Perse. Ils proposerent une trève, à condition que le Roi de France se joindroit à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commenceroit à céder pour jamais dix villes aux Hollandois. Il est bien singulier de voir trois hommes, dont deux bornoient autre-

(1) M. de Voltaire, Histoire Universelle, Tome VI.

fois leur ambition à commander un régiment, l'autre à bien calculer le produit de quelques balots de marchandises, faire la loi au plus puissant Monarque de la terre, qui se trouve réduit à leur faire des supplications.

Lorsque le Marquis de Torci rapporta leur proposition au Roi, il répondit : » Puisqu'il faut faire » la guerre, j'aime mieux la faire » à mes ennemis qu'à mes enfans. « On leve une armée d'environ soixante & dix mille hommes à la tête desquels on met le Maréchal de Villars, qu'on regarde comme l'unique appui de la France : mais ce brave Général est blessé à Malplaquet, & les François sont battus. Les ennemis avançant pied à pied, font tomber toutes les barrieres de la France, & se préparent à pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Louis XIV, réduit, pour ainsi dire, au désespoir, demande encore la

paix en suppliant. Il offre de reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Espagne, de ne fournir aucun secours à son petit-fils, de donner quatre places en ôtage, de renoncer à la souveraineté d'Alsace, de raser toutes ses places depuis Bâle jusqu'à Philisbourg, de combler le port de Dunkerque & d'en raser les fortifications ; de laisser aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Ces offres sont rejettées avec mépris : enfin ce Monarque pousse l'humiliation jusqu'à proposer de l'argent pour détrôner Philippe V; on ne l'écoute pas. On exige qu'il s'engage seul à chasser d'Espagne, dans deux mois, son petit-fils. Pendant ces négociations, l'armée des Alliés avance toujours dans la France, & Philippe V battu par l'armée de l'Archiduc, est obligé de céder ses places à son ennemi, qui s'y fait proclamer. Louis XIV,

malgré ſon âge de ſoixante-quatorze ans, ſe propoſoit, dit-on, de convoquer la Nobleſſe de ſon Roïaume, de la mener à l'ennemi, & de périr avec elle.

Le moment qui ſembloit être deſtiné à la ruine de la France & de la Maiſon Royale, fut celui de ſon rétabliſſement. Pour ébranler cette Monarchie, il avoit fallu tous les efforts de l'Europe réunis. Une jalouſie, une diſpute de femmes la retablit dans tout ſon éclat. La Reine Anne d'Angleterre aimoit la Ducheſſe de Marlborough avec une tendreſſe qui alloit juſqu'à lui ſacrifier ſes volontés. La Ducheſſe eut l'imprudence d'abuſer de ſon crédit; ſes caprices, même ſes hauteurs fatiguerent la Reine, qui, étant accoutumée à avoir une favorite, ſe tourna du côté de Myladi Masham, ſa Dame d'atour. La Ducheſſe ne fut pas long-tems à s'en appercevoir; & conſultant plutôt

son caractere que la politique, elle osa tenter de se venger de la Reine, & de la mortifier. Un jour, par une mépriſe affectée, elle laiſſa tomber un jatte d'eau ſur la robe de Mylady Masham en préſence de la Reine, & ne daigna pas en paroître affligée. Une autre fois, elle parut à la Cour avec une paire de gants d'un goût nouveau, & voyant qu'ils plaiſoient à la Reine, elle affecta de les montrer à tous les courtiſans, ſans lui faire aucune eſpece de politeſſe; la Reine piquée, réſolut de rompre entiérement avec la Ducheſſe, & pouſſa le reſſentiment juſqu'à chercher les moyens d'ôter à ſon mari, le Duc de Marlborough, le commandement des armées. Pour en venir plus ſûrement à bout, elle réſolut de faire la paix avec la France, fit entendre aux Anglois qu'ils avoient tort de ſe ruiner pour la Maiſon d'Autriche, & fit avertir ſous main Louis

XIV, qu'elle étoit disposée à écouter des propositions de paix. Il lui envoya bientôt un Agent secret avec lequel elle stipula les conditions du Traité ; & lorsque le Duc de Marlborough revint à Londres après la campagne, on lui ôta ses dignités. Envain le Prince Engene passa en Angleterre pour appuyer Marlborough, on eut pour lui les égards qu'on devoit à son mérite & à son rang ; mais on ne lui accorda rien de ce qu'il demandoit.

Ce Prince, espérant de nouveaux lauriers, retourna seul achever la guerre. Malgré la retraite des Anglois, il restoit assez de troupes aux Alliés pour accabler la France épuisée ; mais Marlborough n'étoit plus avec eux, & Villars commandoit les François ; il triompha à Dénain, & les Alliés consternés furent obligés d'accepter des conditions bien moins onéreuses pour la France que celles qu'ils avoient refusées avec

hauteur peu de tems auparavant. Le Duc d'Anjou resta paisible possesseur du Royaume d'Espagne, sous le titre de Philippe V, & on rendit à la France, Lille, Aire, Béthune & Saint-Vénant. L'Empereur refusa d'entrer dans les négociations : il continua la guerre, reçut de nouveaux échecs par les François que le Maréchal de Villars commandoit ; & après avoir perdu tous ses avantages, & montré que la Maison d'Autriche, sans secours, ne peut résister à la Maison de Bourbon, il consentit à la paix.

Un coup de canne donné par un Allemand à un Génois qui regarde l'affut d'un mortier qui s'eſt rompu duns une rue de Gênes, eſt cauſe que les Autrichiens ſont chaſſés de cette ville, & que la Republique de Gênes recouvre ſa liberté.

La mort de Charles VI, dernier Prince de la Maiſon d'Autriche fut un ſignal qui fit prendre les armes à l'Europe. La France fit proclamer le Duc de Baviere Empereur ſous le nom de Charles VII., & les reſtes de la Maiſon d'Autriche, attaqués par la France, la Baviere, la Pruſſe & la Saxe, étoient menacés d'une ruine totale. La Reine de Hongrie, abandonnée de ſes Alliés, voyoit ſes ennemis aux portes de Vienne : ſon courage ſeul étoit ſa reſ-

source, & le danger qui la menaçoit ne servit qu'à montrer sa grandeur. Elle réveilla George II, Roi d'Angleterre, qui lui prêta de puissans secours : la Sardaigne, la Hollande, la Russie même se déclarerent pour elle. Son malheur & ses vertus lui gagnerent le cœur des Hongrois, toujours rebelles à ses peres; ils ne prirent les armes que pour la défendre. On résista aux François en Allemagne, en Italie, en Flandre; on remporta sur eux de grands avantages sur mer; ils n'avoient point de marine. Louis XV ayant à combattre les mêmes ennemis que son bisayeul, se met à la tête de ses troupes & triomphe.

La République de Gênes, qui voyoit la guerre à ses portes, se mit sous la protection de la France; mais les François ayant reçu plusieurs échecs en Italie, furent obligés de se retirer sous Plaisance.

Le Roi de Sardaigne entra alors sur les terres de la République, & y exigea de fortes contributions. Envain les François & les Espagnols combinés voulurent couvrir l'État de Gênes, l'armée de la Reine de Hongrie, réunie à celle du Roi de Sardaigne les força de se retirer. Les Autrichiens, sous le commandement du Marquis de Botta, avancerent vers Gênes, s'emparerent de plusieurs postes, entr'autres de la Bochetta, qui avoit toujours paru imprénable.

Les Génois consternés, ne songerent pas même à se défendre, & la crainte du malheur les précipita dans le malheur. Ils députerent quatre Sénateurs qui allerent avec soumission demander au Général Autrichien ses volontés. Il les reçut avec politesse, & l'on convint qu'on remettroit le lendemain aux troupes de la Reine les portes de la ville de Gênes;

que la garnison seroit prisonniere de guerre ; que tous les François, Espagnols, Napolitains, qui se trouveroient dans la ville ou dans les fauxbourgs seroient livrés aux Autrichiens, & qu'on leur remettroit toute l'artillerie & les munitions de guerre qui étoient dans la ville; que le Doge & six Sénateurs partiroient dans l'espace d'un mois pour aller à Vienne demander pardon à la Reine de leurs fautes passées ; qu'on payeroit sur le champ cinquante mille génovines, qui font environ quatre cents mille livres de France, en attendant les contributions dont on conviendroit. En exécution de ce Traité, le Général Nadasti se présenta devant Gênes à la tête de l'avant-garde de l'armée Autrichienne ; on lui en remit les portes, & la République se disposa à exécuter les autres conditions, quelque dures qu'elles fussent.

Si les Génois avoient voulu profiter de l'imprudence des ennemis, l'armée Autrichienne étoit perdue. Elle s'étoit imprudemment campée à Porto-Décimo dans le lit de la Sérivia qui étoit pour lors à sec. La nuit du dix au onze il tomba beaucoup de pluie, qui, descendant en torrent des hauteurs voisines, remplit en un instant le lit de ce fleuve, emportant tout ce qui s'y trouvoit, hommes, tentes, bagages, & mettant l'armée en confusion. Il y périt plus de mille hommes; & si les Génois avoient attaqué les Autrichiens dans ce moment, ils les auroient tous détruits : mais la République espéra que sa soumission & sa fidélité lui mériteroit des ménagemens de la part des Hongrois : elle se trompa, ils ne songerent qu'à l'écraser. On exigea une contribution de vingt-quatre millions, dont le tiers devoit être payé comptant, & le reste à la fin du mois. Envain

le Sénat fait des représentations, on est obligé de donner le premier tiers; la Reine de Hongrie veut qu'on habille ses troupes, qu'on lui remette ses pierreries sur lesquelles elle avoit fait quelques années auparavant de gros emprunts.

Les Génois désolés firent entendre leurs plaintes aux Hollandois & aux Anglois : ce fut en vain, on les regardoit comme des victimes qui devoient être immolées. Il fallut payer sans délai le second tiers de la contribution des vingt-quatre millions : les ressources publiques étant épuisées, l'argenterie des Eglises étant fondue pour faire des especes, on fut obligé d'avoir recours aux particuliers, & de leur enlever tout ce qu'ils possédoient. Aux contributions générales se joignoient encore les vexations des Officiers Autrichiens, & les pillages des soldats : les Génois étoient désolés, &

perſonne n'étoit touché de leurs malheurs, le Pape ſeul y fut ſenſible ; il leur accorda un Jubilé de quinze jours.

La Reine, victorieuſe en Italie, voulut porter la guerre en Provence, & commanda au Général Brown d'y entrer. Le Marquis de Botta eut ordre de faire tranſporter l'artillerie de Gênes à l'armée qui étoit deſtinée pour l'expédition de Provence. On commença donc par faire enlever les douze plus gros canons de la ville avec quelques mortiers ; les Génois eux-mêmes ſe virent forcés de prêter leurs bras pour traîner les canons qu'on leur ôtoit. Le 5 Décembre 1746, l'affut d'un mortier qu'on traînoit par une rue étroite, rompit ; & l'embarras que cet accident cauſa ayant attiré beaucoup de peuple, un Officier Autrichien frappa d'un coup de canne un Génois qui ne s'empreſſoit pas aſſez à travail-

ler. Le Républicain, indigné de se voir ainsi outragé, tire son couteau, en perce le flanc de l'Officier. Cette action hardie réveille le courage des Génois : ils s'assemblent, enfoncent les boutiques des Armuriers, brisent les portes de l'arsenal, des magasins à poudre ; & devenus soldats par désespoir, ils tombent sur les Autrichiens, en font un massacre horrible, les chassent des portes. Les payſans viennent au secours de la ville, & réunis aux citoyens, ils achevent de chasser les ennemis de l'Etat de Gênes.

Les Génois célèbrerent, par de grandes réjouissances, le recouvrement de leur liberté ; ils conduisirent, avec grand appareil, par les principales rues de la ville, le mortier qui avoit occasionné cette révolution. L'armée Autrichienne, destinée à l'expédition de Provence, alla bloquer Gênes :

mais la France lui envoya des secours. Le Duc de Richelieu sauva cette République, & le Sénat lui fit ériger une statue.

FIN.

TABLE

Des différens Articles contenus dans ce Volume.

SEMIRAMIS profite d'un badinage de Ninus son mari, Roi d'Assyrie, pour le faire périr, & pour s'emparer de la souveraine Puissance, page 12.

L'AMOUR d'Hélene pour Pâris cause le Siége & la ruine de Troie, 19

PLUSIEURS jeunes Romains étant dans le vin, s'entretiennent sur les femmes. Cette conversation occasionne le viol de Lucréce : ce viol est cause que les Rois sont chassés de Rome, & qu'on change la Monarchie en République, 24

LES Décemvirs exercent la tyrannie dans Rome ; un d'entr'eux devient amoureux

d'une jeune fille qu'il voit passer : cet amour est cause que les Décemvirs sont bannis, & que le Décemvirat est détruit, 32

LA jalousie d'une femme contre sa sœur, ouvre aux Plebéiens le chemin du Consulat, 55

LE dégoût qu'une Dame Romaine prend pour son Amant fait échouer la conjuration de Catilina, 59

LA laideur d'une femme cause la guerre civile entre Antoine & Octave, 64

LES attentions qu'un Citoyen de Rome a pour son pere le portent sur le Trône des Césars, 68

UN enfant cause la mort de l'Empereur Commode, parce qu'il badine avec un papier qu'il a trouvé dans la chambre de cet Empereur, 72

LA permission qu'un mari donne à sa femme de lui être infidéle est cause qu'on abolit un impôt très-onéreux, 76

L'IMPRUDENCE qu'un envoyé d'Honorius a de lire tout haut une lettre qu'il

vient de recevoir, occasionne le Siége & le sac de Rome, 80

BÉLISAIRE, un des plus grands Capitaines que vante l'histoire, après avoir vaincu les Perses, soumis l'Afrique & l'Italie, est destitué de tous ses honneurs & de toutes ses dignités, pour avoir marqué de la mauvaise humeur à sa femme, 85

CABADÈS, Roi des Perses ou des Parthes, remonte sur le Trône, parce que la Reine sa femme s'abandonne à un soldat, 90

LA sévérité d'une Impératrice à l'égard de sa fille cause les ravages d'Attila dans les Gaules, dans l'Italie, & la fondation de la ville de Venise, 94

L'IMPOSSIBILITÉ où un particulier se trouve de payer sur le champ une somme qu'il a perdue aux dés, est cause que les Vandales établis en Afrique, viennent ravager l'Italie & saccager Rome, 98

LES remontrances qu'Amalasonte, Reine des Ostrogots en Italie, fait à un Seigneur sur son avarice, occasionnent la

mort de cette vertueuse Princesse, & la destruction du Royaume des Ostrogots, 104

L'ASSASSINAT de Chilpéric, Roi de France, est occasionné par un coup de baguette qu'il donne en badinant à Frédegonde sa femme, 110

UNE plaisanterie de l'Impératrice Sophie, femme de Justinien II, est cause que les Lombards font une invasion en Italie, & s'y établissent, 116

UNE fille est enlevée en Saxe par des Corsaires; sa captivité est cause qu'elle monte sur le Trône de France, 120

LES infirmités de Sibille, femme de Charlemagne, donnent lieu à l'établissement de l'Empire d'Allemagne, 124

LA découverte du sel en Asie vient d'un Can des Tartares, qui laissa tomber un morceau de viande à terre, 128

UNE jeune fille qui va tous les matins puiser de l'eau à une fontaine, est cause qu'un Prince Tartare s'arme contre le Can son pere, & le fait périr, 130

L'AMOUR

L'AMOUR d'une femme pour un Duc, est cause que Charles le Gros, Roi de France, Empereur d'Allemagne, est détrôné & réduit à demander l'aumône, 142

LES Royaumes de Naples & de Sicile sont établis, parce que deux Barons Normands se battent en duel, 145

LE Comté d'Arragon est érigé en Royaume, parce que Nugna, Reine de Navarre, femme de Sanche IV dit le Grand, *empêche son fils Garcie de monter un cheval fougueux,* 150

LA beauté d'un jeune Turc qui demeure à Antioche cause des guerres cruelles entre la France & l'Angleterre, 159

EDOUARD le Confesseur, Roi d'Angleterre, fait vœu de chasteté, ce qui cause la conquête de l'Angleterre par les Normands, 165

UN Persan d'une basse naissance, oubliant son premier état lorsqu'il est dans la prospérité, est cause que Gengis-Can ravage la Perse & l'Inde, 172

HENRI II, Roi d'Angleterre, devient

amoureux d'Alixe de France, qui est promise à son fils Richard I; cet amour cause de grands troubles entre la France & l'Angleterre, 179

LA jalousie que la femme d'un Marchand de Florence cause à la Princesse d'Illyrie, occasionne la destruction de la République de Rhaguse, 192

LA curiosité d'un Duc d'Orléans qui veut reconnoître un masque à un bal, est cause que plusieurs Seigneurs périssent; & que Charles VI, Roi de France, devient frénétique, 199

PLUSIEURS Seigneurs Anglois rient d'une politesse qu'Edouard III fait à la Comtesse de Salisbery, ce qui donne lieu à l'établissement de l'Ordre de la Jarretiere vers l'an 1343, 303

SIMON de Montfort, Comte de Leyceſtre, défait dans une bataille Henri III, Roi d'Anglererre, le fait prisonnier, & exerce dans ce Royaume un pouvoir plus absolu que les Rois mêmes; mais il périt pour avoir empêché ses fils de faire un tournoi avec un Seigneur Anglois, l'an 1265, 208

UNE querelle élevée entre deux hommes

de la plus basse condition, l'un Génois, l'autre Vénitien, cause une guerre terrible entre les Républiques de Venise & de Gênes, vers l'an 1258, 213

Une Chevre jaune cause la mort de trois Cans des Tartares, & la ruine de plusieurs villes, 218

La hardiesse que le vin donne à un Cordonnier de Gênes, fait changer le gouvernement de cette République, 229

La vente d'une terre considérable dans le pays de Galles, est cause qu'Edouard II, Roi d'Angleterre, est détrôné & assassiné dans une prison l'an 1535, 235

François I, Roi de France, promet à une Dame, dont il est amoureux, d'aller la joindre à Lyon au mois de Mars; ce qui est cause qu'il perd la bataille de Pavie, qu'il est fait prisonnier, & que la France est sur le penchant de sa ruine, 246

L'effroi que des voleurs causent à Marguerite d'Anjou, femme de Henri IV, Roi d'Angleterre, la font échapper avec son fils aux poursuites des partisans d'E-

douard IV qui a enlevé la couronne à Henri IV, & qui le tient enfermé dans la tour de Londres, 253

L'AMOUR que Marguerite, Ducheſſe Douairiere de Bourgogne conçoit pour un jeune Juif, eſt cauſe que la Bretagne eſt réunie à la France, & que l'Angleterre eſt déchirée par les guerres civiles, 260

LA préférence que le Pape Leon X donne aux Jacobins ſur les Auguſtins, pour diſtribuer les Indulgences pendant un Jubilé, occaſionne le Luthéraniſme, 270

LE dégoût que Henri VIII, Roi d'Angleterre, a pour Catherine d'Arragon, cauſe le ſchiſme d'Angleterre, 274

UN Grand Vizir eſt aſſaſſiné à Conſtantinople; l'Empire Turc eſt agité par des troubles violens, parce qu'un ſoldat eſt réformé, 280

LA beauté d'une Dame eſt cauſe que pluſieurs Huguenots qu'on conduit en priſon ſont mis en liberté, & que perſonne n'oſe les pourſuivre dans le Limoſin, vers l'an 1575, 284

Le respect qu'un Citoyen de Gênes marque à une femme que la misere a réduite au désespoir, est cause que les Républiques de Venise & de Gênes, après une longue & cruelle guerre, font la paix, 288

Henri IV perd le fruit de la victoire de Coutras, parce qu'il ne peut résister à l'envie qu'il a d'aller voir, après la bataille, la Comtesse de la Guiche dont il étoit éperduement amoureux, 293

Le Maréchal d'Ancre se plaint que Monsieur de Luines, qui occupe un appartement au Louvre au-dessus du sien, fait trop de bruit, & veut l'envoyer demeurer ailleurs. Monsieur de Luines s'irrite contre ce Maréchal, & le fait périr lui & sa femme, 296

Les amours romanesques du Duc de Buckingham causent une guerre de religion, & la prise de la Rochelle, 302

Une paire de gants refusée à la Reine Anne; une jatte d'eau renversée sur la robe d'une de ses favorites, occasionnent la paix d'Utrecht, 308

Un coup de canne donné par un Allemand

à un Génois qui regarde l'affut d'un mortier qui s'eſt rompu dans une rue de Gênes, eſt cauſe que les Autrichiens ſont chaſſés de cette ville, & que la République de Gênes recouvre ſa liberté, 324

Fin de la Table.